



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



5590
68
LETTRÉS

D'UN LIBRE-PENSEUR

A UN CURÉ DE VILLAGE

PAR

M. LÉON RICHER

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

M. AD. GUÉROULT

DÉPUTÉ AU CORPS LÉGISLATIF

Rédacteur en chef de *l'Opinion nationale*.

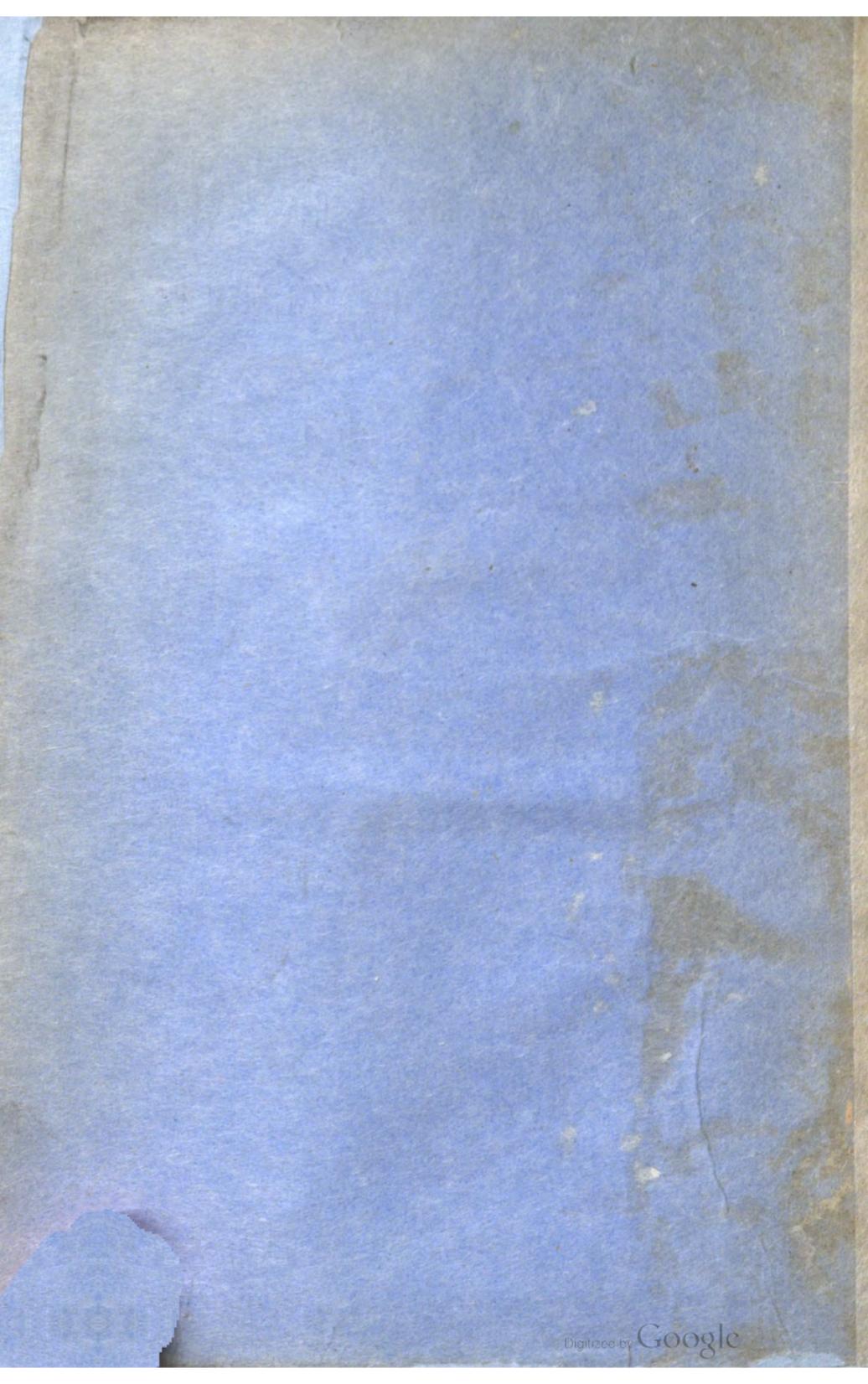


PARIS

ARMAND LE CHEVALIER, ÉDITEUR

RUE RICHELIEU, 61

—
1868



3902.61

LETTRES
D'UN LIBRE-PENSEUR
A UN CURÉ DE VILLAGE

DU MÊME AUTEUR

Pour paraître ultérieurement

DEUXIÈME SÉRIE

DES LETTRES D'UN LIBRE-PENSEUR

A UN CURÉ DE VILLAGE



LE CRITÉRIUM DE LA FOI;
L'ESPRIT MARCHE;
LA LIBERTÉ DES CULTES;
L'ALLIANCE RELIGIEUSE UNIVERSELLE;
ENCORE L'ALLIANCE RELIGIEUSE UNIVERSELLE;
LES PRINCIPES ET LES ACTES;
LE CULTE NATIONAL;
LE CATHOLICISME ET LA LIBERTÉ;
LE CATHOLICISME ET L'EMPIRE;
LA THÉOCRATIE;
LE DOGME DE LA GRACE;
LA MORALE UNIVERSELLE ET LA MORALE CATHOLIQUE;
ETC., ETC.

Imp. L. Toinon et Co, à Saint-Germain.

LETTRES
D'UN LIBRE-PENSEUR
A UN CURÉ DE VILLAGE

PAR

M. LÉON RICHER

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

M. AD. GUÉROULT

DÉPUTÉ AU CORPS LÉGISLATIF

Rédacteur en chef de *l'Opinion nationale*.



PARIS

ARMAND LE CHEVALIER, ÉDITEUR
RUE RICHELIEU, 61

—
1868



INTRODUCTION

Pendant longtemps, il a été de mode dans le monde qui se croyait et se disait philosophique, de négliger la question religieuse. Une critique superficielle, et toute fière de s'être affranchie du joug d'une autorité séculaire, affectait de négliger l'étude des religions. A quoi bon, disait-on, s'occuper de ces vieilles superstitions dont les lumières modernes ont si complètement fait justice? N'est-ce pas du temps perdu, et l'esprit humain n'a-t-il pas de plus utiles travaux à se proposer?

Une philosophie plus haute et plus compréhensive a depuis longtemps déjà fait justice de ces dédains inintelligents. De plus, la force nouvelle qu'une réaction moitié politique, moitié religieuse, a rendue, plus ou moins artificiellement, aux anciennes croyances, a suffi pour faire comprendre aux esprits véritablement éclairés, le lien intime qui relie les institutions aux croyances, les actes aux doctrines. En voyant avec

quelle facilité, le catholicisme que l'on croyait mort, a repris possession du monde officiel, et, par le monde officiel, de la portion apparente et extérieure de la société contemporaine, on a compris ce que pouvait un ensemble de doctrines systématisées, représenté et soutenu par une vaste organisation hiérarchique, par un personnel discipliné, nombreux, actif, et opposant partout son unité compacte à la diversité, ou, pour mieux dire, à l'anarchie des opinions individuelles. Que peuvent des idées isolées, divergentes, contradictoires, où la vérité et l'erreur s'associent pour former une foule de mélanges incohérents, contre une doctrine religieuse qui contient la solution systématique de tout l'ensemble des problèmes qui intéressent la destinée humaine ?

Vainement dira-t-on que les solutions catholiques ont vieilli, qu'elles ne rendent plus compte des problèmes qui agitent la pensée contemporaine ; que sur une foule de points, elles sont manifestement stériles, oppressives, qu'elles sont accusées et condamnées par leurs résultats ; que poussées par les événements à leurs conclusions extrêmes, elles révèlent leur insuffisance par l'immoralité des déductions dernières auxquelles elles conduisent leurs sectateurs, tout surpris eux-mêmes du chemin qu'ils ont fait ; toutes ces objections peuvent introduire des doutes dans l'esprit des catholiques, fournir des armes à leurs adversaires ; elles peuvent énerver les croyances catholiques, elles ne sau-

raient en finir avec elles. L'humanité, en effet, ne vit ni d'objections ni de doutes, mais d'affirmations. Elle ne remplace une doctrine que par une autre, et l'empire de l'habitude la ramènera invinciblement à ses vieux dogmes, à ses vieilles légendes, tant qu'elle ne se sera pas élevée à une conception plus haute, plus acceptable pour la raison, plus satisfaisante pour le cœur, plus en harmonie avec les données acquises de la science. La science, en effet, bien que muette sur le terrain des hypothèses religieuses, bien qu'incompétente sur le compte du mystère et de l'inconnu qui nous enveloppe de toutes parts, se révolte légitimement contre toute affirmation qui serait en contradiction avec des certitudes établies.

La conscience humaine est aujourd'hui visiblement en travail ; elle est remuée dans ses dernières profondeurs. Pendant que le catholicisme qui fut l'âme du moyen âge et qui sent le monde moderne lui échapper, se contracte dans un effort suprême pour ressaisir la domination politique, sa dernière espérance, bon nombre d'esprits se sont désabusés des chimères de ce libéralisme superficiel, qui professait volontiers, il y a quarante ans, la liberté de tous les cultes, à la condition de n'en professer aucun ; et qui, à force d'indifférence, espérait pouvoir faire vivre en paix et côte à côte, dans les régions philosophiques, le dogme de la chute et la doctrine du progrès, la théorie du petit nombre des élus

et le suffrage universel, la croyance à l'enfer et les théories pénales qui substituent à la vengeance sociale le but plus utile et plus humain de l'amélioration du coupable; la révélation directe et le libre arbitre, l'infaillibilité de l'Église et la tolérance religieuse, etc.

Aujourd'hui l'incompatibilité longtemps masquée par les mots, éclate à tous les yeux. La réaction religieuse triomphante, commence à poursuivre, dans l'ordre politique, les idées qui l'avaient mise en péril. La solidarité de la religion et de la politique devient manifeste; on sent qu'il n'y a pas deux doctrines différentes, l'une pour la vie privée, l'autre pour la vie publique; que l'homme est un, que sa destinée est une, qu'on ne peut, sans produire ou un trouble épouvantable, ou une indifférence plus triste encore que le désordre, enseigner plus longtemps à l'église le contraire de ce qui s'enseigne dans l'école; exalter ici l'indépendance de la raison, là, la représenter comme la maîtresse et l'inspiratrice de toute erreur; enseigner ici le doute cartésien et le contrôle sévère du raisonnement, pendant qu'un peu plus loin on fait agenouiller le bon sens et la raison devant des superstitions idiotes et des miracles apocryphes.

Aujourd'hui, cette longue promiscuité du faux et du vrai, du vieux et du neuf, du moyen âge et de l'âge moderne, n'est plus possible. Ce que nos pères ont fait dans l'ordre politique, nous avons à le faire dans

l'ordre religieux. En effet, de deux choses l'une : ou le système religieux enseigné dans nos églises et réalisé politiquement à Rome, aura raison de l'ensemble des principes, des institutions et des mœurs qui sont issus de notre grande révolution, ou l'esprit de 89 continuant son œuvre, et remontant des faits aux idées, des institutions aux doctrines, de la politique à la religion, soumettra à un contrôle sévère, à un examen approfondi, tous ces dogmes qui sont donnés comme la parole de Dieu lui-même ; il devra les rectifier, les transformer, les dégager de l'alliage mortel, de la rouille séculaire qui altère et défigure quelques vérités immortelles qui n'ont besoin que d'être reprises et *nettoyées*, comme disait de Maistre, pour briller d'un nouvel éclat.

Ce travail en France est déjà commencé. De féconds aperçus philosophiques, de remarquables travaux d'érudition l'ont brillamment inauguré. Mais le symptôme le plus décisif, celui qui doit faire concevoir le plus d'espoir, c'est l'accueil sympathique que rencontrent chez une notable partie du public, les travaux qui touchent aux problèmes de l'ordre religieux le plus élevé. On peut en induire que les auteurs sont en arrière du public et que celui-ci montre plus d'avidité et d'intérêt, que les premiers n'ont déployé d'activité jusqu'à ce jour.

Les *Lettres* qui composent ce volume, ont paru, pour

la plupart, dans un journal quotidien, l'*Opinion nationale*, qui a toujours accordé aux questions religieuses une importance et une place que la suite des événements n'a que trop justifiées. L'auteur a cherché à traiter, sous une forme familière, quelques-uns des problèmes religieux qui s'imposent fatalement, de nos jours, aux méditations des penseurs. La sincérité de sa discussion, la netteté de ses idées, la hardiesse toujours convenable et mesurée de sa pensée, lui ont valu auprès des lecteurs de l'*Opinion Nationale*, un succès qui ne peut que s'accroître, lorsque les *Lettres à un curé de village*, échappant à la forme fugitive du journal et condensées en volume, se prêteront à une lecture plus attentive et plus suivie. Lutteur courageux au service d'une grande et belle cause, M. Léon Richer s'est attaqué au problème le plus élevé et le plus fécond qu'un écrivain puisse aborder aujourd'hui. Il a déjà remporté une première victoire dans le journal, la publication de son livre lui en promet une seconde. C'est notre désir et notre espoir.

AD. GUÉROULT.

LETTRES

D'UN LIBRE-PENSEUR

A UN CURÉ DE VILLAGE

LETTRE PREMIÈRE

LA CONSCIENCE ET LA FOI

Monsieur,

Nous avons eu, l'an passé, sur les diverses questions qui agitaient alors l'opinion publique (les mêmes à peu près qu'aujourd'hui), de fréquents et sérieux entretiens dont je n'ai point perdu le souvenir. Sans aucun doute, il y a un abîme entre vos croyances et les miennes : vous êtes prêtre catholique, je suis philosophe rationaliste, c'est tout dire. Mais à côté de nos nombreuses divergences, nous avons aisément dégagé quelques affirmations générales, quelques principes de justice et de morale universelle communs à nos deux consciences, et qui sont, malgré les difficultés de détail que peut encore soulever leur interprétation, un point de départ suffisant pour la discussion.

Ainsi, nous admettons l'un et l'autre :

L'existence de Dieu, dont je fais, non moins que vous, le principe de tout ordre ;

L'immortalité de l'âme, ou persistance de l'être *individuel* après la mort ;

L'inviolabilité de la conscience humaine ;

La solidarité *ÉTERNELLE* de tous les êtres.

Vous m'accordez même, ce qui n'est pas à dédaigner, l'égalité morale et intellectuelle de l'homme et de la femme.

On peut donc causer avec vous.

Vous me demandez de reprendre par correspondance nos conversations interrompues ; j'y suis tout disposé. Ce sera même une occasion pour moi de me mêler un peu plus directement que je ne l'eusse fait, sans cette circonstance, au mouvement réformateur de l'idée religieuse qui s'accomplit autour de nous.

Il y a longtemps que je désire me livrer à une étude approfondie des questions de cet ordre ; vous m'en fournissez le prétexte, et je le saisis bien vite. Seulement, je n'écrirai pas pour vous seul. J'ai pris, après y avoir mûrement réfléchi, une résolution que je serais heureux de vous voir approuver, — d'autant plus qu'elle est irrévocable.

Je vais publier mes lettres !

Mais, tranquillisez-vous ; ma détermination ne vous expose à aucun inconvénient. Je m'y prendrai de telle façon que personne au monde ne soupçonnera qui vous

êtes. Je serais désolé, vous n'en doutez pas, de vous brouiller avec votre évêque.

Naturellement, ma première pensée a été de vous écrire dans les colonnes d'un journal¹. C'est, en effet, le moyen le plus simple et le plus commode d'atteindre le but que je me propose; car je ne sais rien de plus propre à la vulgarisation des idées, — n'en déplaise aux théories de l'honorable M. de Girardin, — que ces feuilles périodiques, écrites au jour le jour, et qui s'en vont un peu partout. Il s'est précisément rencontré un directeur de journal politique qui partage presque complètement mon avis sur l'importance actuelle de la question religieuse; c'est une bonne fortune à laquelle j'étais loin de m'attendre et que j'aurais bien tort de ne pas mettre à profit; on n'en a pas de pareilles tous les jours.

Le croiriez-vous, monsieur? En ce temps d'évolution politique et religieuse, où l'esprit travaille comme peut-être il n'a jamais travaillé; où les intelligences s'éveillent sous l'action de plus en plus étendue de la science; où le peuple — le peuple lui-même, — éclairé soudainement par des révélations venues de toutes parts, recherche avec avidité les grands enseignements et les solides études, la philosophie n'est encore de mise *décente* que dans les livres.

Or, les livres sont chers, surtout ceux qui traitent de matières abstraites, et l'ouvrier ne les lit pas, ne pouvant

¹ Cette lettre et les suivantes, moins la huitième, ont paru en feuillets dans l'*Opinion nationale*.

les acheter. C'est un fait qu'il importe de constater, que la philosophie, malgré ses allures nouvelles, est exclue de la plupart des feuilles publiques. Les organes politiques les plus répandus, ceux qui, par conséquent, pourraient être les plus utiles à la rapide propagation de ses principes, lui restent à peu près systématiquement fermés; car la place qu'ils lui accordent est si mesurée qu'il ne convient vraiment pas d'en parler.

Craint-on que sa forme ne soit trop pédagogique, trop sentencieuse et qu'elle ne fasse naître l'ennui au lieu d'exciter l'intérêt? Si cela est, qu'on le dise; rien ne serait plus facile que d'éviter cet écueil. J'aime mieux croire qu'il existe des raisons plus sérieuses; il se pourrait même que les difficultés qui entourent la presse y fussent pour quelque chose. Quoi qu'il en soit, l'exclusion est fâcheuse, et je suis bien aise de le dire en passant.

La politique — c'est un fait parfaitement constaté — n'a plus seule aujourd'hui le privilège d'intéresser l'opinion publique. Si graves que soient les circonstances particulières au milieu desquelles nous nous trouvons, il est certain que les questions sociales ont la meilleure part dans nos préoccupations. Après tout, les questions sociales, et spécialement la question religieuse, sont encore de la politique; seulement, c'est de la politique sur le terrain des principes, au lieu d'être de la politique sur le terrain des faits. Voilà toute la différence.

Je suis persuadé, pour ma part, que le gros des lecteurs s'habituerait bien vite aux discussions philosophiques,

et qu'il y prendrait goût. Le moyen de l'y amener, c'est d'éviter avec le plus grand soin, dans les études de ce genre, le langage emphatique de l'école, de ne parler ni d'*objectivité*, ni de *subjectivité*, ni de *dynamisme*, ni d'*avatars*, tous mots qui sentent leur pédagogue d'une lieue, et de ne pas se perdre inutilement dans des abstractions insaisissables; en un mot, c'est d'être toujours clair.

Vous savez, du reste, qu'entre nous il ne sera jamais question de métaphysique. Nous n'aborderons que des sujets à la portée de toutes les intelligences. Dans la question religieuse, par exemple, qui doit nous occuper la première, c'est le côté *pratique*, si je puis me servir de cette expression, que nous aurons surtout à examiner.

Même en nous renfermant dans ces prudentes limites, il y aura fort à faire, je vous le jure; ce ne sont certes pas mes modestes lettres qui épuiseront le sujet.

Je m'adresserai donc au public en même temps qu'à vous, c'est chose convenue. Il est bon que certaines vérités soient entendues de tout le monde, particulièrement du clergé, qu'elles intéressent plus directement que qui ce soit. Aussi, je n'hésite pas à vous avouer que c'est un peu pour lui que je compte écrire; il y a des conversions à faire de ce côté-là.

Le moment, d'ailleurs, ne saurait être mieux choisi; aucune époque ne présenterait un caractère plus grand d'opportunité. Nous sommes à l'heure où les consciences s'interrogent.

Si j'étais par le talent, autant que par l'intention, à la

hauteur de la tâche que je me crée, ce serait vraiment chose curieuse à étudier que les contradictions constantes et les rapprochements soudains de nos deux esprits; que le fond et la forme de cette causerie familière d'un philosophe avec un prêtre catholique.

Quel spectacle, en effet, monsieur! La Raison s'adressant à la Foi! L'Idée parlant au Dogme! La Révolution aux prises avec l'Eglise!... Il y a, pour quiconque saurait tirer parti d'une pareille situation, tout un enseignement dans le contraste presque journalier de deux pensées contraires, de deux doctrines opposées, animées l'une et l'autre d'un égal désir de faire triompher la vérité.

Car il faut bien convenir que, s'il existe entre nous, comme je le disais tout à l'heure, d'incontestables points de ralliement, il y a aussi de profondes séparations; nous ne nous touchons, à proprement parler, que par le trait d'union qui rattache le passé à l'avenir.

Le catholicisme, dont vous êtes un des apôtres fervents, renferme, à travers ses nuages, de fécondes vérités que je ne contredirai point; il porte en lui de précieux germes de moralisation et d'affranchissement, qui ont rendu jadis des services que personne ne saurait oublier sans ingratitude, et qui, si vous saviez encore vous en servir, en les appropriant aux besoins de ce temps, en les élevant au niveau du progrès intellectuel accompli, pourraient hâter le travail de régénération morale des sociétés nouvelles.

Mais vous pétrifiez vos dogmes! Vous vous enfermez

étroitement dans des formes immuables, comme sous la pierre scellée d'un sépulcre! Vous restez en arrière de l'esprit qui poursuit sa marche; et, au lieu de guider la pensée, d'éclairer la civilisation, de marcher fièrement à la tête du progrès, vous criez anathème sur tous ceux que le courant emporte, et qui ne vous délaissent, la plupart du temps, que parce que vous-mêmes les abandonnez!

C'est ainsi qu'après avoir affirmé la liberté contre le despotisme des Césars romains, vos persécuteurs vaincus, vous la niez contre la Révolution, fille de vos premiers enseignements; qu'après avoir posé l'égalité en principe, vous la repoussez dans l'application; qu'après avoir prêché partout la justice, vous ne trouvez rien de mieux, toutes les fois qu'elle se dresse contre vos empiètements, que d'en condamner, au nom de la religion menacée, les inévitables conséquences.

Et quand je dis *vous*, il est bien entendu que c'est de la doctrine seule que j'entends parler. J'ai eu trop souvent l'occasion de distinguer entre vos aspirations particulières et vos croyances officielles, pour jamais confondre, en vous, l'homme avec le prêtre. Laissez-moi vous le dire, de ces deux êtres parfaitement distincts et que je sépare, l'un vaut beaucoup mieux que l'autre; mais ce n'est pas le prêtre qui a l'avantage.

Combien de fois ne m'a-t-il pas été donné, quand vous restiez réellement vous-même, d'entendre votre noble cœur se soulever d'indignation contre certains abus que je ne veux pas rappeler, et protester hautement, sans

peut-être se rendre bien compte de la portée religieuse d'une pareille protestation, devant des actes d'une oppression inconcevable, accomplis, soit dans le passé, soit de nos jours, sous le manteau sacré et inviolable de la foi, pour des intérêts tout autres, hélas ! que ceux du ciel !

Voyez un peu, cependant, où vous en êtes venu ! Et encore, n'êtes-vous pas le seul, dans le sacerdoce, que le mouvement de ce siècle ait ainsi entraîné.

Il faut, si vous tenez à rester réellement prêtre, que votre conscience de catholique repousse ce que votre conscience d'homme accepte, que votre foi désavoue ce que votre raison proclame, que vous bénissiez d'une main ce que vous maudissez de l'autre !

Et, tenez, dussé-je jeter involontairement le trouble dans votre esprit, je considère comme un devoir de vous exprimer en toute franchise, à cet égard, ce que je crois être la vérité. Eh bien ! monsieur, toutes les fois, sans exception, que nous arrivons à nous rencontrer dans une conviction commune et que nous nous entendons sur une question de principe, — j'en suis très-fâché pour l'habit que vous portez et pour le caractère que vous avez revêtu, — mais vous devenez hérétique, vous entachez votre pensée d'apostasie, vous vous séparez de vos chefs spirituels dans la hiérarchie de l'Église.

N'est-ce pas vous, en effet, qui me disiez un jour que dans votre opinion et malgré toute prétention contraire, les consciences sont libres et inviolables ; qu'un protestant, devant Dieu, vaut un catholique, et qu'un mahométan

même peut parfaitement se sauver, s'il est sincère dans sa foi, et s'il pratique religieusement les prescriptions de son culte? Il y a déjà bien longtemps que vous me faisiez pour la première fois cet aveu, mais vous ne l'avez jamais retiré et il me reste. Or, pouvez-vous croire qu'en me parlant ainsi vous fussiez réellement orthodoxe? L'Église est bien plus logique quand elle affirme qu'en dehors d'elle il n'y a de salut pour personne!

N'est-ce pas vous encore qui jadis, à propos de Naples et de Palerme, donniez raison aux peuples contre le despotisme insensé de François II, et qui, maintenant que la question s'est transportée des Deux-Siciles à Rome, êtes forcé de retourner contre vous-même vos arguments d'autrefois, pour donner raison au pontife-roi contre tout un peuple avide de ses libertés?

O prêtre! conscience repliée! intelligence muette! esprit soumis et incessamment comprimé! comment pouvez-vous, sans trembler, vous faire encore l'éducateur des foules confiantes agenouillées au pied de vos autels, quand vous sentez qu'au fond de vous-même il se rencontre tant de contradictions inattendues, tant de principes heurtés, tant de démentis, tant de troubles, tant d'oppositions et tant de contrastes?

Pouvez-vous donc séparer complètement vos sentiments de vos croyances? Vous est-il donné d'avoir deux âmes, l'une qui nous suivra dans nos voies nouvelles, et l'autre qui restera fidèle aux affirmations du passé?

Pouvez-vous, enfin, être tout à la fois la Révolution et l'Église, le progrès et l'immobilité, l'idée et le dogme, la vérité et l'erreur, la vie et la mort?

Non! — Un divorce profond et de plus en plus accusé se manifeste entre la doctrine catholique et le principe vivifiant des sociétés modernes. L'alliance n'est plus possible.

Quand vous admettez la liberté de penser, vous êtes hérétique!

Quand vous proclamez l'égalité des cultes, vous devenez infidèle!

Quand vous reconnaissez le droit des peuples, vous êtes apostat!

Il n'y a pas de liberté de conscience, si le dogme est révélé;

Il n'y a pas d'égalité des cultes, si le catholicisme est divin;

Il n'y a pas le droit des peuples, s'il y a le droit des trônes.

Puisque nous sommes sur ce sujet, souffrez que je m'y arrête; il en vaut bien un autre. C'est en effet une situation qui mérite qu'on l'examine de près, que celle qui est faite de notre temps au catholique sincère, au prêtre loyal et consciencieux, d'un côté par l'orthodoxie inflexible de l'Église, de l'autre par l'irrésistible entraînement de la pensée moderne.

Situation douloureuse, s'il en fut jamais! et d'autant

plus grave, à mes yeux, qu'elle me paraît sans issue prochaine.

Je mets en présence, pour un instant, la conscience et la foi, et je demande s'il est vraiment possible qu'elles s'accordent. Je ne parle pas des époques de renouvellement et de régénération où le christianisme apparut comme un progrès. Il était alors la Révolution et il répondait à tous les besoins, à toutes les aspirations, à toutes les espérances de liberté et d'égalité des classes opprimées. Je prends la foi catholique au temps où nous sommes, je la juge par le rôle qu'elle joue et l'action qu'elle exerce dans le milieu social actuel, et je dis : — Est-elle pour quelque chose, si peu que l'on veuille, dans le mouvement qui s'accomplit ? Marche-t-elle avec lui ?

Sans hésiter, je réponds : Non ! et j'ajoute que loin d'être sympathique au travail de ce siècle, loin de l'aider, elle se montre au contraire fort hostile à toute espèce de développement de l'esprit humain.

Voilà pourquoi ceux qui veulent la justice ne peuvent plus rester dans l'orthodoxie absolue, et pourquoi vous, prêtre, malgré votre bonne volonté et tous vos efforts, vous vous trouvez toujours, quelque point de doctrine que vous abordiez, en lutte inévitable soit avec votre foi, soit avec les sentiments de votre cœur.

Voilà pourquoi encore j'ai pu dire tout à l'heure qu'aucune alliance n'était désormais possible entre le catholicisme et l'idée moderne.

L'orthodoxie catholique a fait son temps ; elle dispa-

rait lentement de la conscience universelle comme une chose vieillie, comme un préjugé dont on revient, comme une entrave dont on se débarrasse. Je dis une entrave, et le mot est juste. L'Église romaine est, à l'heure où je parle, le seul obstacle sérieux à l'avènement de la liberté.

Certes, ses commencements furent meilleurs. Le christianisme, je ne crains pas de le répéter, a eu sa raison d'être; il a donné naissance au sentiment, ce qui est bien quelque chose; il a initié l'homme au sacrifice; il l'a détourné de ses intérêts matériels pour reporter sa pensée sur la nécessité d'une régénération morale. A ce titre, il a tous mes respects, et je lui témoigne hautement ma vive et profonde reconnaissance. Mais depuis que l'initiation des esprits à la vie morale est à peu près complète (théoriquement parlant), le christianisme a-t-il franchement continué l'œuvre commencée? N'a-t-il pas plutôt, en quelque sorte, détruit ce qu'il avait si laborieusement édifié, en se substituant peu à peu aux dominateurs qu'il était venu combattre?

L'Église me paraît donc être sortie entièrement, et cela depuis longtemps, de la voie civilisatrice qu'elle semblait s'être tracée; elle s'est arrêtée à la moitié du chemin, et l'idée primitive, bientôt perdue, s'est transformée en ce que nous voyons.

Les richesses, les honneurs, la puissance ont tenté ceux-là mêmes qui étaient venus prêcher le renoncement

aux choses de ce monde; les pasteurs du peuple, séparés du peuple, se sont faits prêtres, évêques, princes, grands de la terre; ils se sont revêtus de pourpre et d'hermine; ils ont entouré les trônes, convoité le pouvoir suprême, flatté les rois, et, comme pour mieux faire comprendre qu'ils entendaient faire cause commune avec les gouvernants contre les gouvernés, l'un d'eux, au nom de tous, posait sur sa tête la couronne tombée du front des empereurs romains !

C'est ainsi que le sentiment de la mission première des disciples de Jésus a disparu, par degrés, de la conscience même des pontifes.

Où sont-ils donc maintenant les vrais apôtres du Christ ? Où sont les révélateurs de la parole de paix et d'amour qui devait faire le tour du monde, — et qui l'eût fait ? Où est cette fraternité universelle qui était le fondement de la doctrine ? Qu'est devenue cette égalité de tous devant la loi humaine et devant Dieu, que prêchaient et répandaient les humbles pasteurs de la primitive Église ?

Tout cela est bien loin ! Le catholicisme n'est plus de nos jours qu'un pâle reflet de lui-même; il a conservé les symboles de ses commencements, mais sans conserver le principe de justice que ces symboles recouvraient; il a gardé son dogme à peu près pur, mais sans garder la loi d'égalité que ce dogme renfermait en soi. Il n'est plus *lui*; je m'efforce en vain de le reconnaître sous la

forme théocratique et oppressive qu'il a si inconsidérément revêtue.

Cette transformation est fort triste, monsieur. Elle est la cause principale des défaillances que vous reprochez, bien à tort, aux âmes honnêtes et convaincues, qui n'eussent pas mieux demandé, peut-être, que de vous rester attachées, mais que le sentiment de la justice et un besoin inassouvi de liberté ont envahies. C'est elle qui fait le vide autour de vous, qui creuse l'abîme dans lequel vous disparaîtrez demain, si vous n'y songez. Et quand votre esprit hésite, quand votre conscience se trouble, c'est à elle encore que vous devez attribuer les doutes profonds qui agitent votre pensée.

Nous reviendrons sur ce sujet, je n'en sais point de plus grave pour le moment.

Plus tard je vous parlerai de mes croyances personnelles, dont je reconnais que vous avez parfaitement le droit de me demander compte. C'est bien le moins que je vous doive de les exposer avec franchise, quand je discute les vôtres; car, ainsi que vous me l'avez dit souvent, « il ne suffit pas de détruire, il faut encore pouvoir édifier. » Toute la question est là, en effet. Je ne renonce donc point à vous faire connaître l'ordre d'idées dans lequel se meut mon esprit.

Il y a d'ailleurs, pour moi, nécessité impérieuse à le faire; je m'en voudrais toute ma vie, s'il m'arrivait d'ébranler la foi de qui que ce fût au monde, sans être à

même de la remplacer immédiatement par quelque chose de meilleur et de plus consolant. Faire le vide dans une conscience ! mais je ne sais rien de pire, et ce n'est pas moi qui commettraï jamais ce crime, vous pouvez en être sûr ! Je ne veux point jeter le doute et la désillusion dans les âmes. Si j'essaie de démontrer l'inanité de vos croyances, si j'attaque votre dogmatisme vieilli, si je le condamne comme insuffisant et comme contradictoire aux plus légitimes aspirations de notre époque, c'est que je trouve, dans les conceptions infiniment plus rationnelles de la philosophie du XIX^e siècle, des éléments de développement et de progrès que ne saurait comporter votre doctrine réactionnaire.

Je m'engage formellement, quand le moment sera venu, à vous livrer sans réticence ma pensée tout entière, et vous la jugerez à votre tour. Mais je ne puis le faire encore ; chaque jour doit suffire à sa tâche. Il me faut, avant toutes choses, déblayer le terrain sur lequel nous marchons. Je ne commence par l'œuvre critique que pour mieux finir par l'œuvre d'exposition ; c'est la marche logique. Vous ne trouverez rien à reprendre à cela, je l'espère.

On n'entre pas de plain-pied dans la question religieuse ; à une étude de cette importance, il faut une préface.

Songez aussi que je ne parle pas pour vous seul ; beaucoup de ceux qui me liront ne sont point préparés, comme vous pouvez l'être, à la discussion qui com-

mence. Avant d'arriver à cette correspondance, dont je dois faire seul tous les frais, nous avons discuté de vive voix, six mois durant, et nous avons échangé une foule d'arguments et d'objections que le public ne connaît pas.

En dégageant la situation, j'obéis à un devoir. Si mes critiques sont perdues pour vous, elles ne le seront peut-être pas pour tout le monde.

Paris, 28 juillet 1866.

LETTRE DEUXIÈME

LE PRÊTRE ET L'ORTHODOXIE

J'ai soulevé incidemment, dans ma première lettre, une question d'une extrême gravité. Je ne voudrais pas insister trop désobligeamment sur ce point délicat; on pourrait croire que je me complais dans les personnalités. Cependant il me paraît indispensable de faire ressortir, avec tous les ménagements que nécessite un pareil sujet, ce que vaut en réalité le *libéralisme* dont fait parade, en de nombreuses circonstances, le clergé catholique.

C'est un des côtés importants de la question religieuse, telle qu'elle se pose de nos jours.

Il ne manque pas en France, à l'heure où nous sommes, de prêtres fort bien intentionnés qui, malgré leur soumission aveugle à tous les ordres partis de Rome et le profond dévouement que leur inspirent les intérêts particuliers de l'Église, se croient cependant des hommes *très-avancés*, et surtout très-conciliants, parce qu'ils font, aux nécessités de notre époque, quelques concessions innocentes, qu'en bonne conscience il leur serait assez difficile de refuser.

Je ne puis pas laisser le lecteur dans cette illusion.

Vous obéissez tous, messieurs, — permettez-moi de vous le dire, — quand par hasard vous concédez quelque chose, à une force extérieure qui vous domine et vous pousse; ce n'est point volontairement que vous composez avec nous. Peut-être, au fond, ne demanderiez-vous pas mieux que d'être franchement libéraux; mais vous ne le pouvez pas, cela vous est défendu. Votre doctrine s'y oppose.

Ne croyez pas qu'en m'exprimant de la sorte j'aie la moindre intention de vous prendre personnellement à partie et de vous faire un procès de tendances; une pensée pareille ne saurait me venir. Je ne mettrai jamais en doute votre bonne foi que je sais entière. Je veux simplement constater que vous êtes dans une impasse et que vous n'en pouvez sortir que de deux façons : soit en rejetant une partie des croyances qui vous sont chères, soit en renonçant, une fois pour toutes, à votre libéralisme de mauvais aloi.

Que voulez-vous? on ne concilie pas les contraires, et c'est en vain que vous l'essayeriez.

Ainsi que je vous l'ai dit déjà, vous ne pouvez être tout à la fois le progrès et l'immobilité, la civilisation qui marche et l'Église qui demeure! — Il faut choisir.

L'heure n'est plus aux transactions, aux compromis avec la conscience; elle est aux situations nettement définies.

Nous voulons savoir à qui nous parlons.

Vous auriez tort d'accuser la philosophie moderne d'être la principale cause de vos embarras ; la philosophie est logique dans ses déductions, elle va où la science la conduit. Toutes les difficultés de votre position présente viennent de ce que vous avez abandonné la voie civilisatrice dans laquelle vous étiez entrés d'abord, et de ce que vous avez cessé de comprendre votre mission dans le monde.

Les changements survenus ne vous ont pas été favorables, tant s'en faut ; mais ce n'est que justice.

Vous étiez des initiateurs, vous êtes devenus des despotes ; vous étiez une agrégation, vous êtes devenus une caste ; vous étiez *peuple*, comme nous, vous êtes devenus *gouvernement*. Votre point d'appui, c'est l'autorité. Quand cela vous a été permis, vous avez poussé l'abus du pouvoir jusqu'à l'oppression, jusqu'à la violence. Vous, qui aviez été persécutés et qui aviez souffert, vous avez persécuté et fait souffrir. Les martyrs de la libre-pensée sont morts sur vos bûchers !

Or, je vous le dis, toute doctrine religieuse qui n'a pas la liberté pour base, périra !

Je suppose que vous comprenez cela tout aussi bien que moi. Vous êtes trop éclairé pour ne pas vous être rendu compte de l'importance religieuse de l'évolution qui s'est accomplie au sein de votre Église et n'avoir pas

entrevu, du premier coup d'œil, les conséquences funestes qui en sont le résultat inévitable. Si, de même que moi, vous ne l'avouez pas hautement, c'est que vous êtes empêché; le devoir d'état s'oppose chez vous à un aveu de cette nature.

Mais quelque chose est plus fort que le lien qui vous attache, que le sentiment qui vous oblige, que les volontés qui vous commandent, que le dévouement qui vous lie, plus fort que votre fidélité et plus fort que votre foi : — c'est l'évidence !

Or, de toutes parts, l'évidence vous envahit !

Croyez-vous, par exemple, que le catholicisme soit plus grand devant nos consciences profanes depuis qu'il a méconnu son origine ? que le dogme soit plus inébranlable depuis que vous l'affirmez divin ? que le chef de l'Église ait plus de prestige depuis qu'il s'est entouré de baïonnettes ? Trouvez-vous que Dieu soit mieux adoré depuis que vous êtes forts et que vous régniez ? que la morale soit mieux comprise et mieux pratiquée depuis que vous l'imposez au nom d'une menace, au lieu de la faire saintement accepter comme un devoir ? Pensez-vous que la terreur de l'enfer, cette épouvante de toutes les heures, soit le vrai chemin du ciel ?

Non, vous ne pensez pas cela ! — Mais que je vous le demande, quelque jour, et vous équivoquerez sûrement, impuissant que vous êtes, par nécessité de position, à vous prononcer sur ces matières selon les libres inspirations de votre cœur !

Mille autres questions du même genre pourraient vous être adressées, et à toutes, comme à celles-ci, vous trouveriez en vous deux réponses à faire : l'une conforme au sentiment universel, qui serait celle de votre esprit abandonné à lui-même, et l'autre, contrainte, commandée, dictée d'avance, qui serait celle de votre foi orthodoxe, — catholique, apostolique et romaine !

Contradiction ! toujours contradiction !

Ah ! quand donc sortirez-vous de cette opposition permanente de vous-même avec vous-même, de ces hésitations sans fin, de ces indécisions douloureuses, qui sont le tourment de votre âme éperdue !

Jamais, tant que vous ne ferez pas alliance avec la liberté, tant que vous subordonnerez la raison au dogme, que vous soumettrez la pensée à la foi et que vous condamnerez le libre examen comme un attentat à l'impénétrable majesté de Dieu !

Et, cependant, il n'est pas de jour, en ce temps d'éclousions nouvelles, de changements subits et d'écroulements imprévus, où un catholique, si confiant que vous le supposiez, n'ait plus d'une fois besoin d'interroger sa conscience sur ce que vous appelez, je crois, en religion, les *cas graves*. A tout instant se posent devant lui des questions brûlantes dont il ne sait point trouver la solution, embarrassé qu'il est par des affirmations en sens contraire. Il s'inquiète et s'effraie, il se demande où il

marche, quel rayon lumineux l'éclairera dans ce dédale d'incertitudes où l'ont entraîné tant de faits accomplis, où se débattent tant d'intérêts divers, où la vérité côtoie l'erreur, où l'erreur lui semble belle et où la vérité choque à tout moment ses plus naturelles aspirations. Il sent qu'il risque de se perdre au milieu de ce chaos d'idées confuses; ses propres sentiments lui font peur, il redoute jusqu'à son jugement, car vous lui avez appris que sa raison, qui est humaine, peut le tromper.

Les plus forts se sauvent en s'affranchissant. Mais les timides? — Ils continuent de douter, monsieur.

Leur vie s'écoule dans l'incertitude; ils voguent, comme ils peuvent, entre les deux écueils, évitant l'extrême vérité comme l'extrême erreur, n'affirmant rien et ne niant rien, ne croyant à aucune chose, par conséquent; et ils disent à la fin, avec une sorte de satisfaction qui est leur orgueil, qu'ils ont su allier la religion avec les exigences du temps. La vérité est qu'ils n'ont rien concilié du tout.

Cet état mixte, en apparence raisonnable, mais qui n'est au fond que le doute permanent, est celui dans lequel vivent beaucoup de gens. C'est celui dans lequel vous-même vous vous trouvez. Quoique prêtre, vous vous êtes senti souvent fort perplexe devant certaines nécessités, en présence de certains faits. Votre esprit éclairé souffre des reculades ou des immobilités que lui impose l'orthodoxie; vous voudriez pouvoir allier vos sentiments personnels avec les lois inflexibles de votre Église;

mais vous sentez bientôt que cela est impossible, et vous ne réussissez à apaiser votre conscience qu'en faisant religieusement abstraction de votre libre arbitre, de votre raison individuelle, que vous soumettez humblement aux décisions de vos supérieurs ecclésiastiques.

Pour tout ce qui est article de foi, vous vous tirez d'affaire de la sorte, laissant seulement la porte ouverte à vos entraînements particuliers dans les cas fort rares où le dogme fondamental ne se trouve pas mis en question. De façon qu'à certaines heures, c'est la raison ou le cœur qui vous guide, et, à d'autres moments, la volonté seule de vos chefs. Ces inspirations du cœur ou de la raison, que vous êtes si heureux quelquefois d'écouter, vous les refoulez en vous comme des révoltes, vous les repoussez dédaigneusement comme des impiétés, des embûches du démon, des tentations venues de l'enfer, d'odieuses insufflations de l'esprit du mal, pour peu que vous reconnaissez que l'orthodoxie de vos croyances serait mise en péril, ou si la voix de l'évêque intervient dans la question, comme cela a eu lieu à propos du dogme de *l'immaculée conception*, contre lequel vous vous étiez d'abord prononcé. Il vous arrive ainsi parfois de faire fausse route.

Mais tout le monde n'a pas cette suprême ressource de soumettre volontairement sa pensée à celle d'autrui. Il faut une foi bien profonde et une confiance bien aveugle pour consentir à croire les gens sur parole. Je sais, pour ma part, bon nombre de fidèles qui s'obstinent, quoi

qu'on leur dise, à raisonner leurs convictions religieuses. Ils veulent se rendre compte et voir par eux-mêmes. Ce n'est pas vous, au fond, qui leur en voudrez.

Ceux-là s'étonnent à bon droit des résistances inexplicables qu'apporte le dogme, ou plutôt l'Église au nom du dogme, à certaines manifestations de l'esprit humain qui leur semblent, à eux, très-naturelles et très-légitimes, aussi bien qu'à quelques réformes politiques qui leur paraissent commandées tout à la fois par la nécessité et par le bon sens. Ils se demandent ce que cela signifie? que peut avoir à démêler la religion avec ces questions d'ordre purement social? Ils s'émeuvent des embarras inconsidérément soulevés; ils se souviennent qu'ils sont hommes, comme les prêtres, comme les évêques, comme les cardinaux, comme le pape, et au même titre qu'eux; qu'ils ont, eux aussi, une intelligence qui leur vient de Dieu; que leur raison ne peut être autrement faite que celle des autres. Alors ils descendent en eux-mêmes, dans ce for intérieur que vous proclamez sacré, et ils s'interrogent.

Savez-vous ce qui arrive? Mon Dieu, je n'ai pas besoin de vous le dire, car vous avez dû passer par là; nous avons tous fait cette expérience à un moment de notre vie, ne fût-ce qu'une fois.

Mais je veux citer comme exemple quelques-unes des questions qui se posent ainsi devant l'esprit de chacun avec leurs contradictions choquantes; — les affirmations d'une part, les négations de l'autre.

Je ne prends pas au hasard, je choisis celles qui vous frapperont le plus :

— Le mariage civil, tel qu'on le pratique en France, porte-t-il atteinte aux droits canoniques de l'Église? Est-il *une innovation damnable, un principe pernicieux et anticatholique* (style des encycliques), démoralisateur des familles et des sociétés? — Oui, prétend la foi qui résiste partout où elle le peut; non, répondent la conscience et le sens commun.

— La puissance, les richesses, les grandeurs de toutes sortes, sont-elles indispensables aux successeurs des apôtres? Faut-il une couronne au chef de l'Église? Faut-il la pourpre aux évêques? — Oui, répond la foi; non, réplique la raison.

— Le principe moderne de la souveraineté des peuples, substitué récemment au principe ancien des droits dynastiques, est-il une dérogation funeste aux lois supérieures de la religion et à la volonté divine? — Oui, assure la foi; non, soutient la conscience.

Voilà pour les points d'ordre social; abordons le terrain purement religieux :

— Le baptême, administré par ruse; le détournement, dans un but de conversion au catholicisme, de jeunes filles juives et d'enfants mineurs, sont-ils actes méritoires agréables à Dieu, prévus et autorisés par les saints canons? — Oui, dit la foi; non, crie hautement la conscience!

— Y a-t-il châtement égal, damnation pareille pour celui qui n'a jamais connu le christianisme et pour celui qui, l'ayant connu, l'a repoussé? — Oui, répond le dogme inflexible; non, proteste la raison indignée!

Et c'est ainsi pour tout, car nous pourrions multiplier les citations.

La conscience se révolte contre les affirmations impossibles de la foi. De là, monsieur, tant d'apostasies involontaires, d'hérésies qui s'ignorent elles-mêmes, et de détachements lents, mais sûrs, sur lesquels vous aurez à pleurer un jour.

La conscience contredit l'orthodoxie.

La conscience! — mais laquelle? me demanderez-vous peut-être; car il faut distinguer.

Laquelle? monsieur. Celle de tous: la vôtre comme la mienne! Celle du prêtre comme celle du philosophe, celle du croyant comme celle du sceptique, celle de l'homme comme celle de la femme, celle du vieillard comme celle de l'enfant! Moi, je ne distingue pas! Il n'y a pas deux consciences humaines, de même qu'il n'y a pas deux justices divines! Il y a la conscience universelle, parce qu'il y a la justice universelle!

Oh! je sais bien que vous croyez aux illuminations particulières, lot exclusif de quelques âmes privilégiées;

qu'il y a, pour vous, des *grâces d'état*; que le prêtre est plus près de Dieu que l'homme du monde, et voit mieux; — moi je dis qu'il n'y a point d'âmes privilégiées, que tous, nous sommes aussi près l'un que l'autre du cœur de Dieu; et c'est votre Maître qui me l'a appris! — Le Christ prêchait l'égalité de tous devant le Père commun.

Est-ce que vous démentiriez le Christ, par hasard?

Hélas! non; mais vous ne pouvez contredire le dogme, non plus!... fatale impasse! C'est ce qui fait que bien souvent votre cœur saigne et votre âme doute. Comment, en effet, renfermer dans un même sentiment de vénération et de respect, tant de principes si fatalement opposés l'un à l'autre? Comment aussi rattacher l'oppression d'aujourd'hui avec le libéralisme d'autrefois? Comment accorder la parole vénérée de Jésus avec les bulles fulminantes, les colères, les emportements et les malédictions traditionnelles des papes?

Pour ce qui est de vous, cependant, nous l'avons vu tout à l'heure, un moyen vous est donné de sortir d'embarras et d'apaiser, tant bien que mal, vos inquiétudes devant ces choquantes contradictions: c'est d'humilier votre raison et vous l'humiliez! C'est de faire taire, par un énergique effort de volonté, les secrets soulèvements de votre conscience et vous les étouffez! Vous vous renfermez paisiblement dans la règle austère de votre sacerdoce, qui vous commande l'obéissance passive et la foi la plus absolue.

« Les pontifes et les évêques, m'écriviez-vous un jour,

sont les élus de la sagesse d'En-Haut, les instruments de la Providence divine pour l'œuvre du salut; leurs lois sont mes lois. Celui qui règne à Rome, grand entre tous, participe, par une grâce spéciale, de l'infaillibilité même de Dieu, et sa parole, *quoi qu'il m'apparaisse de contraire, quoi que je voie, quoi que je sente*, est seule, et sans contradiction possible, l'expression de la vérité. Si le christianisme a changé, ce que je ne puis nier, en certaines choses secondaires, s'il a modifié quelques-uns de ses commandements, c'est que Dieu l'a voulu ainsi pour la conservation de son dogme immuable... »

Et cela dit, vous croyez avoir endormi vos incertitudes, éteint toutes vos angoisses douloureuses !...

Mais si vous vous trompiez ! Si l'Église catholique faisait fausse route, et si vous faisiez fausse route avec elle ! Si Dieu, puisqu'il faut faire intervenir Dieu dans tous vos jugements, aveuglait ces hommes pour les perdre, les voulant perdre parce qu'ils ont méconnu sa loi, faussé ses préceptes, oublié ses commandements !

Ah ! prenez garde ! je sais bien que vous allez me répondre par l'infaillibilité de l'Église ; cette infaillibilité est encore un de vos dogmes, et il ne vous est pas permis de croire que l'Église puisse se tromper jamais.

Songez-y, cependant. Quelle immense responsabilité pèserait sur vos actes si, dans les innombrables questions qui se débattent, la conscience avait une seule fois raison contre le dogme ! Qui peut calculer les consé-

quences d'une seule erreur de principe ? Ce n'est pas de vous uniquement qu'il s'agit quand vous comprimez les élans de votre cœur et que vous abaissez volontairement, avec une sorte d'orgueil satisfait, les hardiesses de votre esprit rebelle ; il s'agit de tous ceux que vous instruisez, à qui vous parlez sans laisser entrevoir vos hésitations, et auxquels vous tâchez de faire partager une conviction qui, par instants, vous échappe.

Songez-vous que vous étouffez chez les autres des lueurs qui vous ont envahi vous-même, dont vous ne vous êtes débarrassé qu'en vous retranchant dans l'obéissance et que vous avez contemplées un instant, les trouvant belles, peut-être, et prêt à les accepter si elles se fussent trouvées d'accord avec la foi commandée !

Croyez-moi, monsieur, il faut être bien sûr de soi quand on affirme, et celui qui prêche, — celui-là surtout, — quand une fois il ose faire entendre au-dessus de la tête des hommes, l'accent respecté de sa parole, doit se sentir bien inébranlablement assis dans ses convictions. Autrement, il mentirait, et vous ne voulez pas mentir.

Eh bien ! je n'hésite pas à vous dire que l'Église catholique, malgré l'autorité incontestable dont elle jouit, me paraît s'égarer singulièrement dans ses enseignements. A côté de très-bonnes choses que je suis loin de critiquer, elle en laisse accréditer de très-pernicieuses, non-seulement à mon propre point de vue, mais au point de vue de la morale générale qui vous intéresse, vous en êtes persuadé, tout autant que moi. Ce que je vous reproche,

monsieur, et ne cesserai de vous reprocher, c'est qu'en ceci, toujours par obéissance et par amour de la tradition, vous vous faites volontairement le complice de ses erreurs.

A propos, par exemple, du salut éternel, sur lequel j'aurais peut-être à vous écrire une lettre spéciale, je trouve que vous vous préoccupez beaucoup trop de la mort et pas assez de la vie. C'est une observation qui a son importance. Pour vous, la mort est tout; vous en faites, en quelque sorte, l'affaire capitale; vous trouvez qu'on n'y songe pas assez. Aussi la pensée des fidèles est-elle constamment et à tout propos reportée par vous vers ce moment suprême. Vous détournez ainsi, à mon avis, beaucoup de gens des préoccupations de la vie commune; vous les détachez lentement des liens terrestres, des affections de famille; vous isolez l'être, enfin, au lieu de le socialiser.

Contrairement aux préceptes du maître qui tentait de rapprocher les hommes en les faisant s'aimer et les montrait tous solidaires les uns des autres, vous prêchez, vous, sous le nom de salut individuel, l'égoïsme le plus triste et le plus desséchant. Or, je ne sais rien de plus subversif, de plus opposé au principe fondamental, à la base même des sociétés humaines, que cette théorie dissolvante des liens sociaux qui consiste à dire à l'homme qu'il agit pour lui seul! Le salut, selon vous, n'est point une affaire collective d'humanité, c'est une question de personnes : « Chacun pour soi, Dieu pour tous! » Telle est la devise.

« Ne t'inquiète pas de ton frère, ô homme! Chacun agit ici-bas pour son propre compte. Que t'importe que ton frère soit damné si tu sauves ton âme et si tu vois Dieu? Dans le ciel, est-ce que l'on songe encore à ceux que l'on a autrefois aimés? L'amour de Dieu tient lieu de tous les autres amours... »

Voilà bien la loi, n'est-ce pas? C'est bien là ce que vous dites vous-même, dans vos sermons *orthodoxes*, et ce que vous enseignez, le dimanche, aux mères de famille et aux petits enfants?

Et l'on veut que les sociétés vivent avec de semblables leçons. Et l'on veut qu'elles se développent? Et l'on espère que le progrès se fera?

Laissez-moi! vous êtes sur ce point comme sur tant d'autres, en contradiction avec le cœur humain, qui a été fait par Dieu, lui aussi, ne l'oubliez pas! Le cœur humain proteste contre cette affirmation impossible qui laisse entrevoir à l'enfant qu'il oubliera un jour, s'il se sauve, son père et sa mère damnés! qui assure que l'on peut jouir sans trouble des délices éternelles avec la pensée des souffrances de ceux que l'on a aimés! Allons! n'étouffez pas l'amour de la famille?

Je ne veux pas vous demander ce qui se passe dans votre cœur quand vous songez aux chers êtres que vous avez perdus. Je sais trop ce qu'au fond de vous, désire et espère l'âme de l'homme, en opposition avec la foi rigide du prêtre.

Je ne vous demande pas non plus ce que vous faites, au milieu de tout cela, du grand principe de solidarité universelle dont vous admettez si bien les conséquences, quand il s'agit de toute autre question que de cette étroite question du salut individuel.

Ce que j'ai voulu constater, c'est que votre parole comme prêtre, vos affirmations au nom de la foi, combattent et condamnent ce que vous espérez en tant que fils, en tant que frère, en tant qu'homme enfin, et que vos prédications dans la chaire ne sont pas toujours d'accord avec vos sentiments inavoués.

Mais, encore une fois, c'est un de vos malheurs de vous débattre sans cesse entre deux convictions opposées, de fermer les yeux aux illuminations de votre esprit, d'étouffer les inspirations de votre conscience et de faire taire, par le plus douloureux de tous les sacrifices, — celui de vous-même, — les révoltes intérieures de votre âme labourée de doutes.

Restons-en là, monsieur; je craindrais, en prolongeant la discussion sur ce terrain, de heurter trop directement des croyances qui vous sont chères. D'autres sujets nous attendent, qu'il me sera sans doute facile de traiter avec plus de calme. J'ai à cœur, soyez-en convaincu, de rester toujours dans les bornes d'une polémique courtoise. Je veux bien vous combattre, mais je ne veux pas vous blesser.

Paris, 11 août 1866.

LETTRE TROISIÈME

LES INCONSÉQUENCES DE LA FOI

« Vous avez tourné bien court.... Ne pourriez-vous pas, entre temps, reprendre ce sujet? Vous devez bien avoir encore quelque chose à dire sur les contradictions catholiques?..... Il est, en vérité, fâcheux que vous ayez clos si brusquement ce chapitre; vous étiez bien parti, et cela commençait à devenir curieux!... Je vous engage toutefois à relire l'Évangile; peut-être y trouverez-vous réponse à bien des attaques imprudentes de votre part..... »

(*Lettre d'un curé de village à un libre-penseur.*)

Monsieur,

Vous daignez regretter que j'aie trop brusquement abandonné le terrain des discussions purement dogmatiques, et vous demandez si je ne pourrais pas revenir, une fois encore, sur ce que vous appelez vous-même — avec un peu d'ironie il est vrai — le *curieux chapitre de vos contradictions*.

Est-ce que, par hasard, le sujet vous intéresserait ?

J'en serais enchanté pour moi, mais fâché pour vous, parce que cela me donnerait à supposer que vous êtes moins inébranlable dans votre foi que je ne l'avais cru d'abord.

Je vous prévient que ce *chapitre*, très-curieux, en effet, dont vous me contraignez à tourner sous vos yeux quel-

ques nouveaux feuillets, est une mine à peu près inépuisable. Plus d'un écrivain critique y trouverait la matière d'un gros livre. Mais ne craignez rien, je n'irai pas jusqu'au bout; j'en ferai l'objet de cette lettre encore, puisque vous le demandez, et tout sera dit. — Cependant le sujet ne sera pas tout à fait oublié pour cela.

Vos contradictions! y avez-vous bien songé, monsieur? Mais alors que je n'essaierais plus, comme je l'ai fait dans mes premières lettres, d'arrêter la pensée du lecteur et la vôtre sur ce qu'elles ont de pénible pour la conscience et de criant pour la raison; quand je les atténuerais, au contraire, et m'efforcerais, par de nombreux ménagements, d'en affaiblir la portée, elles ne s'en dresseraient pas moins d'elles-mêmes, fatalement, inexorablement, devant votre esprit désormais éveillé. J'aurais l'intention de les éviter dans l'avenir que je n'y réussirais pas. Malgré vous, malgré moi-même, elles surgiront, à chaque mot de mes lettres, comme une conséquence inévitable de vos croyances doublées de superstitions, de votre foi sans assises sérieuses, et c'est — j'y compte bien — ce qui fera le principal attrait de cette correspondance. Mon but d'ailleurs a été celui-là; vous le savez parfaitement. Je n'ai jamais eu, en me décidant à vous écrire, d'autre volonté que de mettre en constante opposition la philosophie, c'est-à-dire la science progressive, avec le dogme immuable; le rationalisme avec les inconséquences de la foi.

Seulement, cela se serait fait tout seul, sans que j'eusse à le dire, si ce n'est une première fois.

Mais, puisque vous le voulez absolument, il m'est facile de vous contenter.

A coup sûr, je ne vous parlerai pas comme je pourrais le faire si je donnais un libre cours à ma pensée, et vous n'aurez pas à m'accuser pour cela d'impuissance. Vous m'entraînez dans une voie périlleuse où je ne puis vous suivre. Il vous est très-commode, à vous qui m'écrivez en toute sécurité, de soulever les questions les plus délicates; mais, parlant au public, je ne jouis pas des mêmes immunités que vous, et je saurai m'arrêter quand il le faudra. Je suis parfaitement décidé à ne pas enfreindre les prescriptions de la loi.

Dans les limites de ma liberté, je suis à vous; au delà, non.

On ne touche pas impunément à vos dogmes; vous ne devez pas l'ignorer. Pourquoi alors me provoquez-vous? Est-ce un piège? Espérez-vous pouvoir dire plus tard que vous m'avez réduit au silence? Ce ne serait digne ni de vous ni de moi; j'aime mieux croire que vous avez voulu simplement élargir le débat.

Du reste, votre insistance à me faire revenir sur un sujet que je désirais abandonner, ne sera pas tout à fait inutile. J'en vais profiter pour répondre à quelques objections qui m'ont été adressées. Plusieurs de vos confrères m'ont fait l'honneur de m'écrire à propos des

« attaques inconsidérées » contenues dans mes deux premières lettres, et me demandent si j'aurai la loyauté de reproduire leurs observations. Pourquoi non ? Je n'ai point de parti pris ; le jour où l'on me démontrerait que le catholicisme est la plus haute expression de la vérité religieuse, je m'inclinerais devant lui. Mais, nous n'en sommes pas là : il faudra, pour m'entraîner, d'autres arguments que ceux dont se servent mes honorables contradicteurs.

Il paraît, décidément, que le clergé de province lit l'*Opinion nationale* et se préoccupe de ce qu'on y publie, puisqu'il prend la peine d'envoyer des réfutations : vous n'êtes plus seul à discuter avec moi. C'est un fait grave que je suis bien obligé de révéler quoi qu'il m'en coûte ; mais que penseront les journaux cléricaux ?

Et les évêques?... Ah ! monsieur, si les évêques le savaient !

Après tout, vous ne faites que votre devoir et je ne vois pas trop pourquoi vous seriez blâmés. Ce sont vos dogmes que vous défendez ainsi ; c'est votre foi en péril que vous essayez de soutenir, et si les bonnes raisons vous font défaut — ce que je suis loin de contester — ce n'est pas vous que l'on devrait accuser, mais la doctrine elle-même qui manque de bases sérieuses.

Il est une question capitale sur laquelle vous me paraissez être à peu près tous d'accord : vous repoussez avec assez d'ensemble la vieille maxime : « Hors l'Eglise,

point de salut. » Je vous en félicite ; mais je maintiens, malgré vos impuissantes dénégations, qu'en répudiant cette devise, vous sortez complètement de l'orthodoxie.

Vous êtes dans le sens commun ; mais vous n'êtes pas dans l'esprit de l'Eglise.

« Ma raison me dit, écrit M. l'abbé Z..., qu'un juif sincèrement convaincu doit être sauvé. Dieu ne damne que les hérétiques *volontaires*, et c'est en ce sens qu'il faut comprendre la maxime très-sage que vous reprochez au catholicisme. »

Puis il me cite l'opinion de saint Augustin.

Saint Augustin, en effet, proteste contre un exclusivisme trop absolu.

Remarquez, en passant, les termes de l'argument :

« *Ma raison me dit...* » — Cela est bon à retenir.

Un autre de mes correspondants invoque, sur la même thèse, l'autorité de saint Paul.

Or, voici ce que dit saint Paul. — Je me plais à reproduire ce passage en entier ; il est très-significatif :

« Et ainsi tous ceux qui ont péché sans avoir reçu la loi, périront aussi sans être jugés par la loi : et tous ceux qui ont péché sous la loi seront jugés par la loi. Car ce ne sont point ceux qui écoutent la loi qui sont

» justes devant Dieu, mais ce sont ceux qui observent
» la loi qui seront justifiés.

» Lors donc que les Gentils qui n'ont point la loi, font
» naturellement les choses que la loi commande, n'ayant
» point la loi, ils se tiennent eux-mêmes lieu de loi ¹. »

Voilà qui est clair.

Eh oui ! Seulement l'Église contredit saint Paul, comme elle contredit saint Augustin, comme elle vous contredit vous-mêmes, messieurs ! J'en suis fâché, mais la faute n'en est pas à moi : je ne suis pas chargé de mettre les papes d'accord avec le sentiment universel.

Vous n'ignorez pas que la doctrine de l'Église catholique a plus d'une fois varié, non-seulement sur le point qui nous occupe, mais sur une foule d'autres. Or, si nous voulons savoir avec certitude ce qu'il faut croire aujourd'hui, ce n'est ni saint Augustin ni saint Paul que nous pouvons interroger : nous devons aller le demander à Rome.

Je m'en rapporte, quant à moi, à un document que vous ne récusez pas, je l'espère : je veux parler de l'Encyclique de 1864 et du *Syllabus*, qui en est le complément.

Que dit donc Pie IX ?

Je vous renvoie au texte même ; voici ce que j'y trouve :

« ... De plus, CONTRAIREMENT A LA DOCTRINE DE L'ÉCRI-

¹ Épître aux Romains, chap. II, v. 12, 13 et 14.

TURE, DE L'ÉGLISE ET DES SAINTS PÈRES, ils (les impies comme moi et les hérétiques comme vous) ne craignent pas d'affirmer que « le meilleur gouvernement est celui » où on ne reconnaît pas au pouvoir l'obligation de réprimer par des peines légales la violation de la loi catholique, si ce n'est lorsque la tranquillité publique le demande. » Partant de cette idée absolument *fausse* du gouvernement social, ils n'hésitent pas à favoriser cette opinion *erronée*, fatale à l'Église catholique et au salut des âmes, et que Notre Prédécesseur d'heureuse mémoire, Grégoire XVI, qualifiait de *délire*, que « la liberté de conscience et des cultes est un droit propre à chaque homme... » Or, en soutenant ces affirmations téméraires, ils ne pensent ni ne considèrent qu'ils prêchent la *liberté de perdition*, et que s'il est toujours permis aux opinions humaines de tout contester, il ne manquera jamais d'hommes qui oseront résister à la Vérité et mettre leur confiance dans le verbiage de la sagesse humaine ; *vanité très-nuisible* que la foi et la sagesse chrétienne doivent soigneusement éviter, selon l'enseignement de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. »

Ce passage est déjà fort explicite et ne doit laisser aucun doute.

Le *Syllabus* est encore plus formel.

Le pape proclame nettement ¹ :

« Que c'est une erreur de croire qu'il est libre à chaque

¹ *Syllabus*, III, prop. xv, xvi, xvii et xviii.

- » homme d'embrasser la religion qu'il aura regardée
 » comme vraie ;
 » Qu'il est faux que les hommes puissent trouver le
 » chemin du ciel et obtenir le salut éternel dans le culte
 » de n'importe quelle religion ;
 » *Qu'on ne doit pas même espérer* le salut de ceux qui vi-
 » vent en dehors de la véritable Église du Christ. »
 Enfin, il réprouve l'opinion de ceux qui « considèrent
 » que le protestantisme n'est pas autre chose qu'une
 » forme de la même vraie religion chrétienne, *forme dans*
 » *laquelle on peut être agréable à Dieu* aussi bien que dans
 » l'Église catholique. »

Et à l'appui de sa thèse pontificale, Pie IX rappelle de précédentes encycliques, des allocutions et des lettres apostoliques auxquelles il renvoie les fidèles.

Que répondrez-vous à cela ? Je vous cite un document officiel, d'une autorité incontestable, et qui a eu pour but principal de fixer solennellement, sur plusieurs points oubliés ou controversés, le véritable esprit de l'Église catholique.

J'ose espérer que mes adversaires s'inclineront devant cette preuve irrécusable, à moins qu'ils ne placent témé-
 rairement, comme de simples philosophes, les conseils de leur raison au-dessus de la parole *inspirée* du pontife suprême. Mais oseront-ils « mettre leur confiance dans le *verbiage* de la sagesse humaine ? » J'adresse particulière-
 lièrement la question à celui de mes honorables contra-

dicteurs qui emploie cette formule : « *Ma raison me dit, etc...* »

A propos du baptême administré par ruse, dont j'ai parlé dans ma seconde lettre, et qui me paraît constituer aux yeux de l'Église un acte méritoire, digne des plus précieux encouragements, on me fait judicieusement remarquer que j'ai « sans doute voulu faire allusion au petit Mortara et à l'enfant des époux Coën, — deux histoires déjà vieilles ; » — j'avoue que telle a été ma pensée. Mais on objecte que ce sont là des faits *isolés* (l'auteur de la lettre a probablement voulu dire des faits *exceptionnels*), et que les faits isolés, c'est-à-dire exceptionnels, ne prouvent absolument rien pour ou contre une doctrine.

L'affaire Mortara et l'affaire Coën sont des faits exceptionnels, je le veux bien ; mais le retentissement qu'ils ont eu, les résistances de la cour de Rome aux représentations officielles de deux grandes puissances : la France et l'Angleterre ; le *Non possumus* opposé par le pape à toutes les remontrances et à toutes les supplications des gouvernements et des familles ; tout cela constitue, quoi qu'on en dise, autre chose qu'une simple atteinte à la conscience privée de quelques individus.

Le droit naturel, le droit civil, le droit public tout entier, ont été méconnus, foulés aux pieds à la face de l'Europe, au nom d'un principe purement doctrinal !

L'intérêt particulier d'une secte a été élevé au niveau d'un intérêt d'ordre divin, et mis, sous ce fallacieux pré-

texte, au-dessus de toutes les lois humaines ! Le dogme a été plus fort que la loi !

Que j'essaie d'en faire autant, dans l'intérêt de mes croyances, je serai poursuivi et condamné pour crime de rapt ou de détournement d'enfants mineurs ! — Ce qui démontre bien que la question dogmatique a changé les choses d'aspect.

J'en pourrais raconter bien long sur ce sujet. Les histoires Mortara et Coën ne sont pas malheureusement les seules que l'on puisse invoquer. Ces faits *isolés* sont plus nombreux qu'on ne pense. — Mais passons ; si j'accepte volontiers la controverse sur le terrain des principes, je suis loin de rechercher la polémique de scandale.

Puisque nous parlons du baptême, je veux vous soumettre, monsieur, quelques réflexions que je me faisais, à part moi, tout à l'heure. Un doute très-sérieux sur l'efficacité de ce sacrement vient de naître dans mon esprit : je serais bien aise d'avoir votre avis.

Vous prétendez avec saint Paul, contre le pape, que le salut est possible en dehors du culte catholique.

Très-bien ; — mais écoutez ceci :

Il est enseigné que l'enfant mort sans baptême ne doit jamais voir Dieu. Le dogme l'exclut du salut éternel.

Vous ne le damnez pas absolument, mais vous l'envoyez dans un lieu sombre où s'écoulera son éternité. Ce lieu d'exil s'appelle les *limbes*.

Quoi qu'il en soit de votre apparente indulgence, vous le traitez, permettez-moi de vous le dire, beaucoup plus durement qu'un hérétique ; il n'y a pour lui ni grâce ni pardon : vous n'accordez même pas que l'on plaide, en sa faveur, les circonstances atténuantes.

Ainsi, cela est bien vrai, un homme qui aura vécu trente ans, quarante ans, soixante ans, au milieu de notre société catholique, et qui mourra *sans baptême*, en qualité de juif, de mahométan ou de protestant, pourra voir s'ouvrir devant lui les portes du ciel ; il jouira de la béatitude éternelle, il possédera Dieu ! Mais le petit enfant qui n'a jamais eu conscience de sa vie, dont les yeux se sont à peine ouverts à la lumière du jour, s'il arrive qu'il meure privé, par la négligence ou l'incrédulité de son père, d'un baptême qu'il ne connaît pas, qu'il n'a pu, par conséquent, ni désirer ni demander, cet enfant-là, monsieur, sera jeté comme impur dans l'ombre de vos limbes !

Ce n'est pas moi qui parle, c'est votre dogme !

Un juif *non baptisé* sera sauvé ; un enfant de trois mois ne le sera pas !

C'est sciemment que le juif se refuse à la grâce de la rédemption par l'eau sainte du baptême ;

C'est par la faute de son père que l'enfant en est privé ;
Et c'est l'infidèle que vous placez à côté de Dieu !

Vous ouvrez les portes du ciel à l'homme qui a pu comprendre, et vous condamnez le pauvre petit dont la raison n'a jamais été éveillée, — l'être irresponsable et inconscient !

Mais cet enfant n'est pas un coupable, monsieur, c'est une victime!

O inconséquence! ô aveuglement! ô trouble moral!

Le baptême nécessaire ici et non nécessaire là! Des *non baptisés* qui font leur salut et d'autres qui ne le font pas!

Vous vouliez de nouvelles contradictions; il vous semblait peut-être que je n'en trouverais plus.

Si vous les aimez fortes, en voilà une qui doit pleinement vous satisfaire.

Essayez d'y répondre!

Cela ne vous est possible que d'une façon : en imitant l'Église qui damne sans exception tous les hérétiques, qu'ils soient ou non de bonne foi. La contradiction alors disparaît. — L'enfer prend tout, il n'y a plus d'inconséquence.

Ceci, monsieur, me conduit à vous dire un mot du péché originel. Nous allons une fois encore, à propos de ce dogme, nous trouver en face de difficultés inextricables.

Vous admettez le *libre arbitre*, puisque vous punissez les coupables. Ceux-là seuls qui ont la liberté de leurs actions peuvent avoir à en répondre; il ne vous viendrait pas à la pensée, par exemple, de condamner un fou pour les crimes que sa folie lui ferait commettre; vous avez même fixé un âge, — sept ans, je crois, — auquel commence, pour l'homme, la responsabilité de ses actes. — Donc, vous admettez le libre arbitre.

Eh bien ! monsieur, le libre arbitre est la négation formelle du péché originel ; — ou le péché originel, la négation du libre arbitre, comme il vous plaira.

Veillez remarquer que je me garde avec soin d'attaquer votre dogme. Je me borne simplement à vous signaler l'antagonisme qui existe entre deux idées qui vous paraissent conciliables, mais qui ne le sont pas : — libre arbitre et péché originel.

La culpabilité héréditaire que vous faites peser sur moi est nécessairement une atteinte à ma liberté, à mon inviolabilité, à ma responsabilité, à ma volonté : innocent, je suis coupable !

Eh bien ! je vous pose le dilemme suivant :

Si je suis en état de péché avant d'avoir pensé, avant d'avoir agi, le péché m'est *imposé* ; je n'ai pas eu la possibilité de m'y soustraire ; cette influence sur ma destinée a été *fatale* ; j'ai été souillé sans le savoir, sans le vouloir ; — mon libre arbitre est atteint.

Si au contraire mon inviolabilité, ma responsabilité et ma liberté restent entières, comment pouvez-vous marquer ma destinée du sceau de cette fatalité ?

Il faut choisir.

Chaque fois, monsieur, que l'on parle devant moi du péché originel, je ne puis m'empêcher de songer à la fable du *Loup et de l'Agneau*.

Chose étrange ! ainsi que je le faisais remarquer tout à l'heure, le péché originel n'exclut du paradis que les petits êtres qui n'ont eu ni le sentiment de leur état de

péché, ni le pouvoir de s'en laver; il cesse de peser sur les hommes faits, les êtres raisonnables et mûrs qui ont eu devant eux tout le temps de faire disparaître cette souillure inévitable et universelle.

A quoi donc faut-il croire? Éclairez-moi, car ma raison se perd dans ce dédale de contradictions. Je ne sais plus où est la vérité, je ne sais plus où est la justice, je ne sais plus où est le sens commun!

Comment! je suis libre, et cependant ma destinée est faite d'avance! Vous admettez que j'ai le choix entre le bien et le mal, que mon salut dépend de moi seul, et vous me faites criminel dès ma naissance? Vous me damnez avant que j'aie respiré!

Cette souillure originelle qui pèse sur tout individu venant en ce monde lui enlève, je le soutiens, toute son indépendance. Ce n'est plus un être libre qui arrive à la vie, c'est un esclave du péché, une âme déjà courbée sous le poids de fautes dont elle n'a ni le droit ni le pouvoir de répudier la responsabilité.

Vous me renvoyez à l'Évangile, où je trouverai, dites-vous, réponse à bien des critiques irréfléchies.

Soit, ouvrons-le. — Mais, ne craignez-vous pas qu'il ne devienne, entre mes mains, une arme nouvelle contre vous?

Il me reste trop peu d'espace pour que j'entreprenne un examen sérieux de ce livre, si rempli de magnifiques leçons. Vous ferez comme moi, monsieur, vous le relirez

et le méditez. Pour aujourd'hui, sachons nous contenter de quelques citations prises au hasard.

J'ai sous les yeux l'évangile de saint Matthieu, et je lis (chap. vi, v. 24) :

« Nul ne peut servir deux maîtres à la fois ; car, ou il »
» haïra l'un et aimera l'autre, ou il se soumettra à l'un »
» et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et les »
» richesses. »

Ceci est extrait du sermon sur la montagne. Il y a de bien belles choses dans ce sermon-là, savez-vous ? Je n'accepte pas tout, pour ma part ; malgré mon admiration pour la pure morale qui y est enseignée, je suis forcé de faire quelques réserves. Vous en aurez un exemple tout à l'heure. Mais vous, monsieur, êtes-vous libre de rejeter ceci ou cela ? d'accepter tel passage et de repousser tel autre ? L'Évangile est le fondement de votre doctrine, la base de votre enseignement ; tout ce qui est écrit dans les quatre livres qui le composent est loi impérieuse pour vous. Or, je le demande, qu'avez-vous fait de cette grande leçon : « Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses ? »

Je vois Rome compromettre en Italie l'existence du catholicisme pour sauver la couronne terrestre du successeur des apôtres ; la foi des nations est mise en péril à cause d'une motte de terre !

Et cependant, Jésus avait dit encore : « *Mon royaume n'est pas de ce monde.* »

Mais on vous a tant de fois critiqués de ce chef, qu'il me paraît superflu d'insister davantage.

L'Évangile, je le répète, est un livre magnifique; mais il ne nous suffit plus. Nos sociétés nouvelles pourraient-elles, par exemple, s'accommoder de préceptes comme ceux-ci :

« Et moi je vous dis de ne point résister au mal que
» l'on veut vous faire; mais si quelqu'un vous a frappé
» sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre. »

« Et si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous
» prendre votre robe, abandonnez-lui encore votre man-
» teau¹. »

Ce sont là, du reste, des préceptes que vous-mêmes ne suivez plus depuis bien longtemps; vous savez bien défendre ce que vous croyez vous appartenir, et s'il arrivait que quelqu'un se permit de vous offenser, sans même vous frapper à la joue, vous ne seriez pas gens à faire acte d'humilité et d'abnégation.

Je ne vous en veux pas pour cela; vous avez parfaitement raison. Je constate seulement que vos habitudes et vos mœurs actuelles sont parfois en opposition avec les prescriptions les plus formelles de l'Évangile, et qu'il est bien permis à des incrédules de mon espèce de ne pas tout prendre au pied de la lettre.

Je vous demande encore ce que serait une société qui

¹ Matthieu, chap. v, v. 39 et 40.

mettrait rigoureusement en pratique ces deux autres versets du sermon sur la montagne :

« C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point
» où vous trouverez de quoi manger pour le soutien de
» votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour cou-
» vrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nour-
» riture, et le corps plus que le vêtement ?

» Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point,
» ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans les
» greniers ; mais votre Père céleste les nourrit : n'êtes-
» vous pas beaucoup plus qu'eux¹ ? »

! Nous aurions, monsieur, une société de saints Labres. Il serait peut-être encore plus juste de dire que nous n'aurions ni société ni civilisation.

Il est temps de nous arrêter ; je pourrais, sans le vouloir, me laisser entraîner au delà des prudentes limites qui me sont imposées. Je parle avec une conviction sincère, mais cela ne suffit pas toujours ; ma bonne foi pourrait bien ne m'être pas comptée. L'Évangile, d'ailleurs, a droit à tous les respects : c'est le Code des codes ; et malgré ses lacunes, malgré ses imperfections, je le considère en toute sincérité comme le plus beau traité de morale que nous possédions encore.

¹ Matthieu, chap. vi, v. 25 et 26.

Je vous ai prouvé ma bonne volonté, je vous devais cela ; mais je ne pourrai pas toujours interrompre l'ordre que je me suis tracé d'avance pour le développement régulier de ma pensée. Dans un sujet pareil, on ne peut marcher à l'aventure. Voilà qui est entendu : vous me laisserez désormais toute ma liberté d'action.

Paris, 25 août 1866.

LETTRE QUATRIÈME

L'ÉDUCATION CLÉRICALE

I

Monsieur,

Je vous tiens en très-grande estime, il est presque superflu de le répéter ; mais pour rien au monde je ne vous confierais l'éducation de mon fils. Ce n'est pas, croyez-le bien, que je mette en doute l'étendue de votre savoir ou la parfaite droiture de vos sentiments. Je conviens, au contraire, que vous êtes très-capable d'instruire des jeunes gens, de les bien instruire même, et je vous sais, de plus, animé des meilleures intentions à l'égard de la direction morale que vous pourriez leur donner. Mais ce sont précisément ces bonnes intentions qui m'effraieraient ; je redouterais, pour l'esprit de mon enfant, l'influence de vos croyances en matière de religion.

Vous êtes homme, c'est-à-dire sujet, comme tout le monde, aux entraînements de la passion ; et, si bonne volonté que vous ayez, vous ne sauriez, pas plus que les autres, écarter de votre programme d'enseignement l'idée religieuse qui vous domine. C'est là, que, pour moi, serait le danger.

Je ne sais rien de pire, voyez-vous, que l'éducation donnée par le prêtre ; on ne s'en relève pas. Je lui préfère presque l'ignorance relative des modestes paysans

de nos campagnes, qui savent tout au juste lire, écrire et compter. Chez ces gens-là, au moins, le terrain reste neuf; il est toujours possible d'y semer, plus tard, ce que l'on voudra. Mais qu'on aille donc implanter une idée philosophique quelconque, un peu radicale ou seulement un peu neuve (à moins qu'elle ne se trouve d'accord, ce qui est rare, avec le dogme catholique), là où le souffle d'un prêtre a passé ! On pourra peut-être la faire accepter momentanément; il se trouve ainsi des heures, dans la vie de tout homme, où l'évidence se fait jour et où la raison prend le dessus de la foi; mais la victoire restera, en fin de compte, au dogme ! La première impression ne s'oublie pas. Ce serait presque folie que d'espérer ramener complètement au rationalisme un esprit façonné par vos mains. Sans doute on y arrive quelquefois, — nous en avons des exemples, — mais il faut alors avoir affaire à des intelligences exceptionnelles, et cela ne se rencontre pas tous les jours. Le mieux est donc de s'abstenir.

Seulement, nous nous trouvons bien embarrassés, nous autres pères. A qui confier nos enfants ? Vers qui nous retourner ? Où nous adresser pour trouver l'éducation libérale et indépendante que nous désirons ? Il faut convenir qu'en ce moment nous sommes assez mal partagés. Vous me direz qu'il ne tient qu'à nous de combler le vide dont je me plains ; détrompez-vous, cela n'est pas aussi facile que vous le croyez peut-être. Parce que vous fon-

dez sans difficulté toutes les maisons d'éducation dont vous avez besoin, vous vous imaginez que tout le monde peut en faire autant. Mais vous êtes le clergé et nous ne le sommes pas ; pesez bien cette différence. Deux choses, monsieur, sont indispensables pour ouvrir des écoles : la liberté et l'argent : or, la liberté et l'argent, aujourd'hui, ne sont pas de notre côté. Je n'ai pas besoin de vous dire vers qui s'en vont, de préférence, ces deux puissantes ressources.

Sous prétexte que nous sommes suspects d'athéisme (une grosse accusation que rien ne justifie), et parce que nous n'acceptons pas sans discussion les dogmes de votre Église, non-seulement on ne nous aide pas, comme vous, à fonder des écoles libres, mais on va jusqu'à faire écarter nos professeurs de l'enseignement public. Il faut vous complaire pour avoir le droit de monter dans une chaire du Collège de France. Que, sans entrer dans une critique, même superficielle, de votre doctrine, un orateur laisse seulement apercevoir, par un mot dit en passant, qu'il ne croit pas à la divinité de Jésus, en voilà assez pour qu'on lui retire, le jour même, la parole, et que son cours d'hébreu, — si c'est l'hébreu qu'il professe, — soit immédiatement fermé.

Cela s'est vu et peut se voir encore.

Il ne faut donc pas trop nous en vouloir si nous sommes à ce point dépourvus de tout moyen d'enseignement. Ceux qui nous entravent sont, en ceci, beaucoup plus coupables que nous.

C'est particulièrement à vos évêques, monsieur, que s'adresse ce reproche. Toutes les difficultés que nous avons à surmonter sont le résultat de leurs perpétuelles lamentations.

Je me suis parfois demandé comment le clergé osait encore se plaindre, et quelles raisons sérieuses il pouvait avoir de crier sans cesse, comme il le fait, à l'arbitraire, à l'oppression, à l'étouffement, quand je le vois, moi, de tous côtés, si puissant et si libre; quand surtout je lui trouve en main tant de moyens d'action.

Tout est pour lui.

Des tribunes publiques lui sont laissées pour dire ce qu'il veut; les évêques jouissent, pour leurs mandements, d'immunités sans pareilles; ses écoles ne sont pas inspectées. — Que veut-il de plus?

En bas, liberté complète de la chaire et de l'enseignement;

En haut, liberté de la parole et de la presse;

Voilà ce que je lui vois.

Avec cela, il peut aller aussi loin que bon lui semblera; et tant que les représentants de l'idée moderne ne partageront pas les privilèges exceptionnels dont il jouit, il sera très-difficile, même au pouvoir, de l'arrêter dans ses empiétements. Son influence n'a aucun contre-poids. Il peut parfaitement dire aujourd'hui, comme autrefois, qu'il est le maître chez nous. La Révolution, en passant, ne lui a rien enlevé; ou, si elle lui a enlevé quelque

chose, nous avons, du moins, la satisfaction de constater qu'il a su habilement reconquérir toutes ses prérogatives.

Ce n'est pas tant, sachez-le bien, du droit exclusif qu'il possède de parler librement dans ses chaires et de publier des mandements affranchis de toute censure sérieuse, que je m'effraie pour l'avenir du pays. Je voudrais, au contraire, si cela était possible, voir ses libertés de ce côté-là s'élargir encore ; — à la condition, bien entendu, que des libertés pareilles nous seraient accordées et qu'il nous deviendrait loisible, quand il expose publiquement sa doctrine, d'exposer aussi publiquement la nôtre, sans être obligés de recourir à des autorisations préalables.

Ce qui m'inquiète, ce dont je me plains, ce sont les facilités impardonnables qui lui ont été laissées d'accaparer pour lui seul l'enseignement public. Car, on ne saurait le contester, tous les moyens possibles d'arriver à ce résultat lui ont été largement distribués.

Si bien qu'à l'heure qu'il est, — et ce ne ne sont plus, monsieur, de simples tendances que je signale, mais un fait accompli que je dénonce, — l'instruction publique est aux mains du clergé.

Ne vous récriez pas ! J'ai dit une vérité !

Malgré l'Université qui lutte de son mieux ; malgré les pères de famille qui se plaignent, mais qui ne peuvent, hélas ! que se plaindre ; malgré les journaux indépendants qui réclament à grands cris contre cet envahisse-

ment toujours croissant; malgré le gouvernement lui-même qui, peut-être, voudrait remédier au mal, mais qui ne le peut guère, — l'enseignement, presque tout entier, appartient aux prêtres!

Je n'entends pas avancer que le clergé seul ait la facilité d'ouvrir des écoles et d'instruire la jeunesse; ce serait faux en même temps qu'absurde; je veux simplement dire que, partout, son influence est prédominante; que, non content de diriger à sa guise les maisons d'éducation qu'il fonde, il veut exercer sa surveillance sur les nôtres, et qu'il y parvient; en un mot, que là même où le clergé ne paraît pas, son esprit règne encore¹.

C'est une force, cela; à mon avis, la plus grande. Quand on la possède, on fait ce qu'on veut; — même en se passant du reste. Le reste est bien peu de chose en comparaison.

Quant à moi, si j'avais un choix à faire entre toutes les libertés, je commencerais par prendre la liberté d'enseignement; et je préparerais, avec celle-là, une génération qui conquerrait toutes les autres.

Les hommes sont un peu ce qu'on les fait. — Sans doute, chacun a son individualité propre, son autonomie, sa conscience; mais comme il est toujours possible,

¹ « . . . Est-ce qu'il y a une seule de nos maisons qui n'ait pas sa chapelle ou son aumônier, son service divin, ses instructions religieuses, et sur laquelle NE S'EXERCE PAS LA SURVEILLANCE DES ÉVÊQUES? » *Paroles de M. Duruy, ministre de l'Instruction publique, à la séance du Corps législatif du 2 mars 1867.*

(Note additionnelle.)

sinon de détruire les volontés, du moins d'en modifier profondément les tendances et la direction, je maintiens que ceux, — quels qu'ils soient, — auxquels échoit, dans un État, la bonne fortune de se trouver à peu près les seuls dispensateurs de l'instruction publique, sont à la fois les arbitres des destinées de cet État et les maîtres de l'avenir. 4

— Donnez-moi un levier assez fort et un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai le monde !

Le privilège de l'enseignement pourrait bien être, au point de vue intellectuel et moral, le puissant levier que demandait Archimède. Quant au point d'appui, chacun peut le prendre selon ses préférences : pour vous ce sera le dogme, pour d'autres ce sera tout simplement *la raison humaine*.

Mais, revenons au clergé ; c'est de lui qu'il s'agit.

Je viens d'avancer que l'enseignement public est presque tout entier dans sa dépendance.

Vous contestez ? — Examinons :

Il a d'abord ses écoles chrétiennes de garçons dirigées par les frères *Ignorantins* ; ses écoles de filles tenues par les *Sœurs*, ses couvents, ses séminaires. Jusque-là, je n'ai rien à dire ; il est dans son droit. Ces sortes de maisons sont fondées par lui et c'est lui qui les paie ; — à moins peut-être que ce ne soit la piété publique ; mais c'est un détail d'intérieur qui ne me regarde pas.

Il a encore, ce dont il faut tenir compte, l'éducation privée au sein des familles. Nous savons, en effet, combien de jeunes prêtres se placent, en qualité de précepteurs, dans les maisons riches.

Il a les crèches, les asiles, les orphelinats, dont la direction est spécialement confiée à des personnes pieuses.

Peut-être aurais-je le droit de réclamer à l'égard de ces derniers établissements. Les crèches, les asiles et les orphelinats sont un peu fondés et entretenus avec l'argent de tout le monde, et il me paraîtrait assez juste que tout le monde participât au bienfait qu'on en retire. Je ne vois pas trop pourquoi quelques-unes de ces maisons ne seraient pas aussi confiées à la direction morale de personnes faisant aveu de rationalisme ; cela pourrait être utile aux familles qui désirent rester à l'écart de toute influence cléricale. — Mais je passe ; si je me plainais à chaque occasion, on pourrait croire que je suis trop exigeant.

Et, d'ailleurs, n'est-ce pas chose convenue que le clergé doit tout avoir ?

Par les crèches et l'asile, il saisit l'enfant dès le berceau ; par le couvent ou le séminaire, il le conduit jusqu'à l'adolescence.

C'est le tiers de notre vie qu'il nous prend ainsi ; mais ses moyens le lui permettent.

Je parle surtout de ses moyens d'enseignement ; nous

venons de voir, en effet, que ce ne sont pas les écoles qui lui manquent.

Il se peut cependant que les esprits difficiles à contenter trouvent que l'énumération que je viens d'en faire est bien courte, en raison de la grosse accusation que j'ai portée, et qu'elle ne répond guère à la gravité de mon insinuation. Il peut, en effet, sembler au premier abord que je me suis beaucoup avancé et que j'ai fort exagéré les choses. Mais si l'on veut bien réfléchir un instant au nombre incalculable d'établissements que possède exclusivement le clergé; si l'on essaie de supputer le nombre d'écoles de Frères et de Sœurs; le nombre de séminaires et de couvents, le nombre d'orphelinats, de crèches et d'asiles que les prêtres dirigent ou font diriger, on pensera peut-être, et vous le penserez vous-même avec moi, — que de ce côté-là seulement votre part est déjà fort belle.

Je dis : *de ce côté-là*, parce qu'en effet ce n'est pas tout.

Quand on est envahisseur, on ne saurait l'être à demi; et le clergé catholique, qui possède au plus haut degré le talent de tout ramener à lui, ne pouvait s'arrêter en si beau chemin.

Il avait ses écoles, mais il lui fallait les nôtres.

Ici, monsieur, personne ne me contestera le droit de récriminer. J'accorde au clergé les institutions qu'il fonde du produit de ses propres ressources ou de celles qu'il sait adroitement tirer de la piété des fidèles; mais qu'il vienne encore, par-dessus le marché, nous enlever les

établissements qui, par leur origine, devraient être à l'abri de toute ingérence de sa part, c'est ce que je ne puis laisser passer sans protestation, et vous trouverez bon que je m'élève contre un pareil esprit d'accaparement.

Les choses en sont venues à ce point qu'il ne nous est presque plus permis de dire aujourd'hui que les écoles primaires appartiennent véritablement aux populations laïques. La plupart de ces écoles ne sont laïques que de nom. En réalité, c'est le clergé qui les possède.

Dans beaucoup de localités, — vous me l'avez dit vous-même, — le choix de l'instituteur est soumis à l'approbation du curé; non que cette approbation soit indispensable, la loi ne va pas jusque-là; c'est une simple déférence. Mais cette déférence même a les plus fâcheux résultats. Il s'ensuit que, moralement, l'instituteur relève du curé.

Plusieurs fois, dans le cours de l'année, celui-ci inspecte l'école, y fait des observations aux enfants et *au maître*, y donne des avis, y impose des volontés, et, en toutes choses, agit à l'égard de l'instituteur comme un supérieur vis-à-vis de son subordonné.

Vous comprenez que je parle ici des localités un peu importantes; dans les villages, l'influence cléricale est autrement lourde. C'est un fait connu de tout le monde que, dans beaucoup de bourgades, le maître d'école est le *factotum* du curé. C'est lui qui remplit les fonctions de sacristain, de fossoyeur; il balaye l'église, sonne les clo-

ches et sert la messe. — Que devient alors son indépendance?

Le véritable instituteur primaire, monsieur, c'est le prêtre.

Voilà donc des établissements créés par l'État, subventionnés par les communes, soutenus par l'argent des pères de famille, et dans lesquels le clergé est venu substituer son influence, son action, sa volonté, à l'influence du gouvernement qui a créé, à l'action des représentants de la commune qui subventionnent, à la volonté des pères qui aident et qui soutiennent.

Et cela ne vous a pas suffi : vous avez voulu prendre encore nos colléges.

Je comprends qu'il vous en coûtait d'abandonner l'enfant juste au moment où il devient homme. Quand on a commencé une éducation, on tient à la finir.

Il vous fallait donc le collége. — Tant bien que mal, vous l'avez eu.

Je vous y ai jadis rencontrés dans des conditions extrêmement favorables : vous étiez presque maîtres, vous parliez haut et l'on vous écoutait. Aujourd'hui, malgré quelques changements survenus, je vous y revois, prêchant ou professant; vous n'avez pas abandonné la place. Les gens qui vous aiment trouveront que c'est bien peu ; — moi, je trouve que c'est beaucoup trop. — Le collége n'est pas une église.

Celui dans lequel j'ai fait mes études avait pour *principal* un prêtre; ce prêtre était en même temps professeur

de la classe de philosophie. Aussi, quelle philosophie faisait-on là ! Pour ma part, j'en suis sorti plein de doutes, parce que je sentais instinctivement que la raison, mieux éclairée, devait aller au delà de ce que l'on m'enseignait. Mais combien de mes condisciples n'en ont pas cherché davantage !

Ce collège n'était pas le seul à cette époque qui fût entre les mains du clergé ; j'en connaissais bon nombre d'autres qui se trouvaient identiquement dans la même situation. J'ignore combien il en reste aujourd'hui, mais on m'assure qu'il s'en trouve encore quelques-uns, et cela suffit pour que je m'inquiète.

Énumérez maintenant, et dites-moisi j'ai rien exagéré.

Y a-t-il, monsieur, d'autres maisons d'éducation que celles que nous venons de passer en revue ? Connaissez-vous d'autres asiles, d'autres crèches, d'autres orphelinats que ceux dont la direction vous appartient ? Savez-vous quelque part des écoles où vous ne soyez pas admis, — des écoles *libres*. pleinement affranchies de votre surveillance ¹ ? Existe-t-il d'autres institutions de jeunes gens que les séminaires qui sont à vous, nos collèges et nos internats où vous avez su pénétrer ? Me pourriez-vous citer d'autres pensionnats de jeunes filles que vos

¹ Nous pouvons citer, comme faisant exception à cette règle, l'école professionnelle de jeunes filles, fondée à Paris par M^{me} Lemonnier et dirigée avec tant de zèle et de talent par M^{lle} Marchef-Girard. — Mais après ?

couvents, vos écoles de sœurs et les établissements laïques — nombreux, j'en conviens, — que nous devons à l'initiative privée, mais au sein desquels, grâce à votre excessive autorité morale, vous n'avez pas eu de peine à faire prédominer votre influence ?

S'il en existe, dites-le !

Je viens de nommer les pensions laïques de jeunes filles ; vous ne nierez pas que ces maisons-là soient à votre discrétion.

Je défie à une institutrice de rester institutrice, si vous ne le voulez pas ! Celles qui essaient de lutter succombent. C'est un fait parfaitement connu et que je prouverais, au besoin, par des exemples récents.

Il est donc bien établi que vous êtes partout.

Vous allez m'objecter peut-être que j'oublie les institutions des cultes dissidents : les écoles juives ou protestantes, par exemple, qui jouissent d'une liberté égale à la vôtre.

Mais je ne m'arrête pas à cela. D'abord ces établissements sont bien peu nombreux, même à Paris ; ensuite, c'est toujours un clergé qui les dirige.

Or, à quelque secte qu'ils appartiennent, monsieur, les prêtres sont pour moi des prêtres, c'est-à-dire des hommes exclusifs dans leur foi, des pasteurs uniquement préoccupés des intérêts de leur Église et qui ne voient, dans l'enseignement public ou privé, qu'un puissant moyen de propagande, quelquefois même de conversion. — Je ne fais aucun choix parmi eux.

L'enseignement religieux, selon moi, n'est pas à sa place dans les maisons d'éducation.

Restez dans vos temples et attendez qu'on vous conduise les enfants ! Chacun ira du côté où ses préférences le pousseront.

Ainsi, voilà bien le clergé catholique, sauf de très-rares exceptions, maître de l'enseignement à tous les degrés. L'enfant et le jeune homme, il tient tout. Quant aux jeunes filles, nous savons qu'il les possède plus complètement encore. Il n'y a point de lycées pour elles. De l'école des sœurs, elles passent au couvent, — ou au pensionnat, ce qui est à peu près la même chose.

Parlerai-je maintenant des facilités exceptionnelles qui vous sont accordées par la loi qui régit, aujourd'hui encore, l'enseignement public ? Cela pourrait nous entraîner trop loin. Je me bornerai à rappeler que, pour le clergé, le diplôme n'est pas exigible ; ses membres ne sont pas, comme nous, soumis à l'examen. Le premier ignorant venu qui endosse une robe devient, par cela seul, apte à enseigner. N'est-ce pas là un privilège exorbitant ? — Que ceux qui ont introduit cette disposition dans la loi savaient bien ce qu'ils faisaient ! Comme ils pressentaient bien qu'ils préparaient, par ce moyen, l'absorption complète, à leur profit, de notre enseignement public, et qu'ils rendaient, pour d'autres, toute concurrence impossible.

Si seulement, comprenant la responsabilité que fait

peser sur lui une telle situation, le clergé mettait à profit ses avantages pour développer utilement les intelligences qui lui sont confiées, préparer les enfants aux difficultés de la vie, les initier peu à peu aux grands devoirs qui les attendent dans le monde ! Mais non, l'enseignement devient une arme dans ses mains, et il s'en sert pour attirer à lui les consciences.

Oh ! il instruit bien, je ne le nie pas ! Au point de vue classique, je n'ai pas de reproches à lui faire. Il a des cours généralement bien tenus, et les élèves qu'il forme sont très-souvent de bons élèves. Ce dont je me plains, c'est qu'à l'instruction proprement dite, depuis le commencement jusqu'à la fin, il mêle des préceptes religieux qui ne font pas partie du programme, et dont, plus tard, il est facile de constater la fâcheuse influence.

Certes, il est bon d'inspirer de bonne heure aux enfants le sentiment religieux ; je suis loin de contester cette nécessité impérieuse. Seulement, je n'admets pas que, sous ce prétexte, on inculque à de jeunes intelligences des préjugés ridicules, des croyances absurdes et contradictoires ; qu'on leur parle sans cesse de Dieu comme d'un vengeur implacable, qu'on leur inspire la crainte au lieu de l'amour ; qu'on les détache lentement des affections terrestres, et qu'on leur représente la société et la famille — ces liens puissants — comme des milieux fatalement dangereux, au sein desquels ils courent, à chaque instant, le risque de se perdre ! Je n'admets pas qu'on égare quand on doit instruire, qu'on

aveugle quand on a charge d'éclairer, qu'on tue intellectuellement ceux qu'on a mission de faire vivre !

Et vous faites tout cela, messieurs !

Dans ma prochaine lettre, nous examinerons ce côté grave de la question. Nous verrons à quoi vous ont servi les privilèges excessifs que vous concède la loi, quel usage vous avez fait de votre force, et si vous avez, en un mot, dignement rempli la tâche qui vous était dévolue.

Paris, 8 septembre 1866.

LETTRE CINQUIÈME

. L'ÉDUCATION CLÉRICALE

II

Nous avons à rechercher, monsieur, quel usage vous avez fait, jusqu'à présent, des immunités particulières dont vous a comblés la loi sur l'enseignement, et de quelle façon vous avez répondu à l'attente des pères de famille.

Je vous ai fait le reproche d'égarer les esprits, de fausser les intelligences, de détourner volontairement l'attention de vos élèves des grandes obligations de la vie sociale : il est de mon devoir de justifier cette grave accusation.

Je ne puis m'étendre aussi longuement que je le voudrais sur ce sujet spécial ; car j'ai hâte d'arriver à l'étude des points fondamentaux de la doctrine religieuse sur lesquels nous aurons bientôt à nous expliquer, et qui sont pour moi le véritable terrain de cette polémique. Souffrez donc que j'abrége.

Je vous suivrai cependant dans toutes les phases de votre action éducatrice ; autant que possible, je ne veux rien négliger.

Nous commencerons par l'enfant pour finir par l'homme. Je vous dirai ensuite quelques mots de la femme, sur laquelle s'étend surtout votre influence.

Quand on aspire au rôle d'éducateur, la première chose à faire, c'est de chercher à bien comprendre le milieu dans lequel on vit. Faute de cette précaution essentielle, on s'expose à faire fausse route et à détourner de leur voie naturelle les intelligences neuves et inexpérimentées que l'on a mission de diriger.

L'homme n'est pas fait pour lui seul, mais pour la société. Il a de nombreux devoirs publics à remplir ; et par devoirs publics, je n'entends pas seulement ceux qui lui incombent comme citoyen, mais encore ceux qui l'attendent au foyer domestique. Il est donc indispensable qu'il n'entre pas dans la vie l'esprit saturé de doutes, ou le cœur rempli de sentiments qui le sépareraient radicalement des tendances de son époque, et le porteraient à considérer comme des erreurs condamnables, les conquêtes les plus légitimes de la civilisation moderne.

S'il arrive que les intérêts particuliers du corps enseignant soient en opposition avec ceux de la société, le désordre est bien près de naître : il sortira nécessairement des mains de ces professeurs aveugles, une génération mal inspirée, qui ne comprendra rien à la marche progressive de l'esprit humain.

Il faut que ceux qui se dévouent à la tâche difficile

d'instruire, connaissent le monde, et, par-dessus tout, qu'ils soient de leur temps.

Le clergé catholique remplit-il bien cette condition première sans laquelle le professorat devient un danger? Est-il dans des conditions d'impartialité suffisantes, pour répondre dignement à la confiance des familles et à celle du gouvernement, qui, en fin de compte, reste chargé de veiller à la bonne direction de l'enseignement public?

Je ne le pense pas. Je vais plus loin, je nie qu'il puisse même avoir une notion bien nette de nos besoins et de nos aspirations.

Il fera des lettrés parce qu'il est fort érudit, mais il ne fera pas des hommes.

La façon dont vous procédez à l'égard de ceux que l'on confie à votre direction est la meilleure preuve de ce que j'avance.

Je rends justice, monsieur, à vos intentions qui sont excellentes. Je sais reconnaître tout le bien que vous avez fait et celui que vous essayez de faire encore. Mais la bonne volonté ne suffit pas toujours, et je suis bien forcé de vous dire que vous n'êtes pas à la hauteur de votre mission.

Je ne veux d'autre preuve de votre impuissance à gouverner les sociétés que l'état actuel de nos mœurs et le profond désarroi dans lequel sont tombés les esprits de ce temps. — Est-ce que nos mœurs vous satisfont? est-ce que le trouble qui agite nos consciences vous laisse

indifférents? Non. Vous sentez que le terrain manque sous nos pas, que nous penchons vers l'abîme, et cela, je le sais, vous affecte douloureusement.

Mais à qui la faute?

A vous, clergé aveuglé!

Car cette société que vous anathématisez, que vous flétrissez, que vous condamnez un peu durement peut-être, est sortie tout entière des entrailles du catholicisme; c'est vous qui l'avez faite ce qu'elle est. Elle vous doit ses qualités comme elle vous doit ses défauts; elle vous doit sa foi, mais elle vous doit en même temps ses doutes!

Voilà dix-huit siècles que seuls vous dirigez et instruisez le peuple; voilà dix-huit siècles que seuls vous avez charge d'âmes. Les consciences, pendant tout ce temps, vous ont pleinement appartenu; vous les avez pétries, façonnées, arrangées à votre guise; vous y avez mis tout ce que vous avez voulu, personne ne vous a gênés.

Vous seuls, aujourd'hui, devez donc être responsables de ce que nous sommes.

Ne déclinez pas cette responsabilité, car vous seriez tenus de montrer ceux que vous accusez d'avoir pris votre place.

Et qui pourriez-vous nommer? L'Université? Mais l'Université ne se mêle pas d'enseigner la morale.

L'éducation religieuse a été faite par vous, rien que par vous.

Durant de longs siècles, vous avez dignement accompli

cette tâche ; la foi catholique répondait alors au sentiment de tous. Mais notre horizon s'est élargi, des principes nouveaux ont été posés, et la doctrine du renoncement et de la soumission aveugle ne convient plus à nos esprits affranchis. Nous avons aujourd'hui la conscience de notre dignité et de notre indépendance personnelles.

Le dogme lui-même est ébranlé ; et, malgré vos efforts de chaque jour pour maintenir intactes les vieilles croyances de nos pères, on vous quitte lentement. Le sentiment religieux s'éteint. — Deux choses seulement survivent : la superstition et le scepticisme.

Avais-je raison de dire tout à l'heure que vous n'êtes plus à la hauteur de votre mission éducatrice ?

Que voulez-vous, monsieur ? je vous juge par les résultats produits. Si les résultats sont mauvais, c'est évidemment que les moyens employés ne valent guère.

Vous instruisez aujourd'hui comme vous instruisiez il y a deux cents ans, sans tenir aucun compte du chemin parcouru. Vous n'avez rien oublié, mais vous n'avez rien appris non plus. Votre esprit s'est momifié comme vos dogmes. Il ne vous semble pas que la terre ait tourné depuis l'apostolat de Jésus, ni que le monde ait marché. Nous sommes au dix-neuvième siècle, et vous vous croyez encore au temps de Charles IX ou de saint Louis. — Vous négligez de regarder l'heure au cadran de l'humanité !

Il suit de là que votre idéal religieux ne *relie* plus personne. Vous dictez la foi : on l'accepte ou on la repousse. — Ceux qui l'acceptent le font par obéissance ou par peur, soyez-en persuadé, bien plus que par conviction réelle.

Pourquoi ne pas enseigner tout de suite aux intelligences qui vous sont confiées ce qu'elles apprendront nécessairement plus tard? Pourquoi semer inutilement des germes de doute? A quoi bon inculquer dans l'esprit des enfants des préceptes qui sont en opposition formelle avec nos institutions civiles, nos lois et la base même du gouvernement que la France s'est donné? Pourquoi leur défendre de discuter leurs croyances et de chercher à se rendre compte de la valeur de vos enseignements?

Mais cela vous importe peu; votre but principal, c'est la domination des consciences. Tous vos efforts sont naturellement tendus vers ce but unique.

Il est bien évident qu'au fond vous n'avez pas absolument tort. Si l'on songe au point de vue auquel vous vous placez, on comprend très-bien que vous agissiez ainsi. Pour ma part, je ne m'expliquerais guère qu'il en fût autrement. Quand on croit à la damnation éternelle et que l'on considère le catholicisme comme l'unique moyen de salut, on ne saurait trop insister sur l'observation rigoureuse des commandements de l'Église, si contradictoires qu'ils soient d'ailleurs avec les obligations purement humaines; on ne saurait non plus trop avidement rechercher le gouvernement des âmes.

Mais êtes-vous bien dans la vérité ? c'est ce qu'il nous faudra savoir.

Pour le moment, je me borne à constater jusqu'à quel point l'intérêt exclusivement catholique domine, en vous, toutes les autres préoccupations. Nous verrons plus tard si vous suivez le meilleur chemin possible, et si la doctrine au nom de laquelle vous prêchez et agissez, est bien celle qui doit conduire les hommes, comme vous le prétendez, vers l'accomplissement de leur destinée en ce monde... et ailleurs.

Nous sommes sur le terrain de l'éducation, tâchons de ne pas nous en écarter.

Je viens de dire que le but principal de votre enseignement, c'est la domination des consciences. Je le démontre par des faits.

Dans vos petites écoles d'enfants, — celles où vous avez le plus de pouvoir parce qu'elles sont complètement à vous, — vous préparez déjà tout doucement, et avec beaucoup d'adresse, votre empire sur les âmes. Vous parlez avec onction des volontés impérieuses de Dieu, de la puissance illimitée de la Vierge, du paradis, de l'enfer, — de l'enfer surtout, car vous ne manquez jamais de montrer le châtiment tout prêt à saisir les coupables ou les récalcitrants.

Vous parlez ensuite des devoirs religieux qu'il faut accomplir pour gagner le ciel, de la soumission au prêtre, du respect dû aux commandements de l'Église, et, at-

tendu qu'il est toujours bon de joindre l'exemple au précepte, vous ne négligez rien de ce qui concerne le culte extérieur : les enfants savent par cœur la litanie des saints, avant de bien connaître toutes les lettres de leur alphabet.

De peur qu'ils ne vous échappent, vous les conduisez vous-mêmes aux offices ; vous les faites assister aux instructions religieuses, aux conférences, aux sermons.

Dans l'intérieur des classes, vous les astreignez à une foule de pratiques ennuyeuses et extrêmement fatigantes. Chez les Frères, à l'époque où j'ai visité quelques-unes de leurs écoles, le zèle tournait au ridicule : à chaque heure du jour qui sonnait, on interrompait brusquement la classe ou la récréation, et les enfants se mettaient à genoux pour réciter une courte prière et se livrer à la méditation. Le soir, on faisait l'examen de conscience en commun.

J'ai lieu de croire que les choses se passaient de la même manière dans les écoles de Sœurs.

Est-ce donc par ces pratiques d'une dévotion exagérée que vous entendez préparer de pauvres enfants à devenir, les uns des hommes propres aux affaires, les autres de dignes mères de famille ?

Mais avançons ; je n'ai pas le loisir de m'attarder aux détails.

Après l'école, le catéchisme ; après le catéchisme, la pension.

Oh! le catéchisme! Existe-t-il un livre, monsieur, qui, plus que celui-là, rapetisse, dans l'esprit des enfants, la conception de Dieu? qui, plus que celui-là, éloigne l'idée d'infini, d'absolu? Malgré vos protestations les plus formelles, il est impossible qu'après la lecture de ce livre, on ne ramène pas Dieu à la forme humaine. Vous le faites à chaque page semblable à nous; vous lui donnez nos passions, nos faiblesses, nos sentiments d'amour et de haine, nos emportements et nos colères. Vous voulez le faire grand et vous le faites petit; vous essayez de le faire concevoir infini, et vous le circonscrivez sans cesse dans les limites du fini.

Vous lui faites tenir un tribunal permanent devant lequel comparaissent, l'un après l'autre, tous ceux que la mort vient prendre, dans l'ordre où son caprice les appelle. Vous le montrez entouré d'anges, messagers divins, auxquels il donne des instructions, et qui vont et viennent du ciel à la terre ou de la terre au ciel, pour les exécuter. Vous parlez de son *trône*, autour duquel se tiennent béatement les élus, occupés à le contempler *face à face* dans toute sa gloire! Est-il possible, je vous le demande, de raccourcir plus maladroitement l'Être infini, immuable, incommensurable, absolu, que nous nommons Dieu?

Et vous appelez cela instruire!

Serait-ce aussi du véritable enseignement que cette histoire des mauvais anges révoltés contre le Très-Haut, que raconte votre catéchisme? Voilà des êtres privilé-

giés, de *purs esprits*, en possession de la béatitude céleste, qui se soulèvent contre le Saint des saints. Et pourquoi? — Pour jouir d'un bonheur plus grand que le *bonheur parfait*. — En existe-t-il donc? — Alors il manque quelque chose, dans le ciel, à la complète satisfaction des élus!

Tout cela me paraît ressembler singulièrement au fameux combat des Titans contre Jupiter. Avouez que vous avez emprunté cette fable au paganisme, et ne nous la présentez plus comme une vérité religieuse.

Vous m'objecterez peut-être que ce n'est pas la première fois qu'on vous fait cette observation. Cela m'importe peu, si elle est fondée.

Je n'ai pas l'intention, vous le pensez bien, d'examiner le catéchisme tout au long; ce serait une trop lourde besogne; j'aurais, presque à chaque leçon, quelque chose à relever. — C'est un livre regrettable et que, pour ma part, je suis très-fâché de voir entre les mains des enfants.

Poursuivons, monsieur, nous ne sommes pas au bout.

Si l'on veut se faire une idée exacte du but et de la portée de votre enseignement supérieur, c'est dans vos séminaires qu'il faut pénétrer.

Là, vous êtes tout à fait chez vous, personne ne vous dérange ni ne vous contrarie; vous faites absolument tout ce que vous voulez.

Il est bien entendu que je ne m'occupe pas des grands

séminaires, où n'entrent que ceux qui se destinent au sacerdoce ; vous y enseignez la théologie à votre manière, cela vous regarde seuls. Je veux parler seulement des établissements que vous ouvrez au public et d'où sortent, chaque année, une foule de jeunes gens qui se mêlent à notre milieu et s'occupent ensuite de nos affaires, comme s'ils y comprenaient quelque chose.

Vous admettez bien que cela nous intéresse.

Dans vos petits séminaires, je l'ai déjà reconnu, les études classiques sont excellentes. Mais ce n'est pas sous ce rapport que j'examine aujourd'hui votre système d'éducation ; je ne m'occupe que du point de vue moral. Après avoir, pour la seconde fois, rendu hommage à la solidité de vos cours, je crois qu'il pourra m'être permis de n'en plus parler.

Votre enseignement moral, au séminaire, est le digne complément de celui que vous ébauchez dans vos petites écoles. Il suffit de causer pendant quelques minutes, avec un jeune homme fraîchement sorti des bancs ecclésiastiques, pour se rendre compte des ravages faits dans son esprit par l'éducation religieuse qui lui a été donnée. Je sais bien qu'il y a des exceptions à cette règle ; il se rencontre partout des intelligences rebelles qui résistent aux plus éloquents démonstrations ; mais, en général, tout élève qui sort de vos mains n'est plus un homme, dans la large acception de ce mot. Très-fort en latin, en grec, en mathématiques, en chimie, en physique, en tout ce que l'on voudra de ce qui constitue les études cou-

rantes, il est, au point de vue religieux, d'une étroitesse d'esprit et d'une naïveté de sentiment dont rien n'approche.

Ce n'est plus de la religion que vous trouvez en lui, c'est du fanatisme; il est pétri de préjugés et de superstitions.

Cela n'a rien qui doive étonner; toutes les mesures sont prises pour qu'il en soit ainsi. Le fait est qu'on est fort occupé au séminaire. — Dès le matin, la prière en commun; la messe, où tout le monde assiste; de temps en temps, après le service divin, une exhortation religieuse; puis l'étude, puis le déjeuner, assaisonné d'une lecture pieuse; puis la classe, puis les cours particuliers, puis les promenades dans le préau en compagnie des professeurs, tous prêtres, ou avec l'aumônier; quelquefois avec M. le directeur en personne.

Je ne veux pas énumérer, l'un après l'autre, tous les actes de la journée, ce serait trop fastidieux. D'ailleurs, vous connaissez cela mieux que moi, vous y avez passé. Ce qui est certain, c'est que les messes, les prières du matin et du soir, les oraisons diverses, les méditations dans la chapelle, les confessions, les communions, les pénitences, les lectures dévotes, tout cela tient une large place dans l'emploi de la journée, et joue un rôle fort important dans le mode d'éducation que vous avez adopté.

Toutes ces mesures, je le répète, sont admirablement combinées en vue du but intéressé que vous désirez at-

teindre, et, sous ce rapport, je ne me sens pas le courage de vous adresser le moindre reproche. Vous êtes complètement dans votre droit, et, qui plus est, dans la logique de votre principe.

Je me demande seulement comment, avec tant de pratiques variées, et toutes ces choses accomplies, il reste encore assez de temps pour les études sérieuses; — car, n'oublions pas qu'il s'agit ici de jeunes gens qui, pour la plupart, rentreront dans la vie civile.

Je ne parle pas des dimanches ni des jours fériés. Ces jours-là sont, presque tout entiers, réservés à Dieu.

Et les retraites que j'allais oublier! Elles ont pourtant une grande importance.

Cela dure huit jours, et il s'en fait une tous les ans.

Pendant ces huit jours, les classes restent fermées et les cours sont suspendus. C'est une semaine consacrée tout entière à la dévotion. On jeûne, on se macère (oui, monsieur, il y en a qui se macèrent : j'ai connu de jeunes niais qui se mettaient des cilices!), on prie, on médite; on fait maigre, on assiste à plusieurs messes, on entend plusieurs sermons; on se confesse, on communie, on prend avec soi-même des engagements de vivre toujours en bon chrétien; on fait à Dieu des promesses pour l'avenir; on se voue à Marie; on fait bénir des médailles, *indulgencier* des chapelets, on reçoit des mains du prêtre, sur les marches mêmes de l'autel, le scapulaire de drap béni; on en prendrait deux, on en prendrait quatre! On

humilie sa raison, on abaisse son orgueil ; on a des extases muettes, de soudaines élévations de l'âme, des bondissements de tout l'être vers les joies infinies du ciel ; on sent, en soi, des repentirs sincères, des remords profonds pour les péchés passés ; on voudrait les racheter, ces malheureux péchés, au prix des plus immenses sacrifices ; on donnerait son sang !... Mais il n'y a plus de martyrs, et l'on donne tout simplement son argent. On offre à Dieu, en réparation des fautes si regrettées, quelques aumônes versées au tronc des pauvres ; on donne aux confréries, aux fondations pieuses, aux églises, au séminaire lui-même.

Ne dites pas, monsieur, que je tombe dans l'exagération : il y a des têtes qui tournent pendant les retraites. J'ai eu, sous les yeux, il y a quelque temps, la lettre d'un jeune séminariste imberbe, qui, au sortir d'une de ces épreuves, suppliait son père de le laisser embrasser la vie monastique !

Quelquefois, c'est tout simplement la peur qui, pendant ces longues journées, domine les esprits, d'autant mieux que les prédicateurs ne négligent jamais de l'inspirer. Et alors, au lieu du repentir par amour, des joies de l'extase, du bonheur anticipé que fait rêver le salut, c'est le repentir par l'effroi qui vient envahir les cœurs ; l'âme tout entière est en proie aux folles terreurs de la damnation éternelle, aux angoisses de la mort sans pardon, aux redoutables épouvantements des supplices de l'enfer.

J'ai ressenti cela, moi, monsieur; j'ai éprouvé cette crainte profonde que fait naître la croyance en un châtiement terrible, inexorable, et j'en puis parler! — Je n'étais pourtant pas au séminaire; j'étais au collège; mais j'ai dit que ce collège était dirigé par un prêtre.

Je n'oublierai jamais les souffrances morales que j'ai éprouvées, les rêves affreux auxquels mon imagination s'est trouvée en proie, mes cauchemars la nuit, mes tristesses le jour. Si vieux que je vive et si sceptique que je devienne, je me souviendrai toujours des abattements de mon âme à cette époque, des combats douloureux qui se livraient en moi, entre la peur d'un côté, et, de l'autre, les ineffables bouleversements de mon pauvre jeune cœur qui se sentait vivre! Jamais je n'oublierai ces choses! ni mes larmes sincèrement répandues, ni mes repentirs profonds comme des remords, suivis, presque aussitôt, de révoltes subites contre l'implacable sévérité de Dieu!

J'avais alors dix-sept ans et je croyais!

Je pourrais, à ce propos, vous raconter une histoire bien curieuse; mais le caractère de ces lettres et les limites que je me suis tracées, ne me permettent pas d'entrer dans de pareils détails. Je le regrette, vous eussiez appris par là jusqu'où peut aller le zèle de certains prédicateurs.

Ce sera pour plus tard, si les circonstances qui nous

ont une première fois réunis, nous rapprochent quelque jour. Je vous conterai cela de vive voix.

Revenons à notre sujet.

J'en étais à dire que les dévotions occupent une place considérable dans votre système d'éducation; c'est un moyen d'empêcher de penser. Quoi de plus dangereux, en effet, que la pensée livrée à elle-même? L'esprit s'égaré quand il songe; la réflexion ne vaut rien. C'est pour avoir trop réfléchi que les philosophes et les hérétiques sont tombés dans l'erreur.

Aussi, vos élèves sont-ils sagement prémunis contre ce danger.

Mais quand ils sortent de vos mains et qu'ils entrent dans le tourbillon du monde où se croisent tant d'opinions diverses, tant de croyances opposées; où se heurtent, à chaque instant, tant d'intérêts contraires, où tant de passions sont en jeu et où tant d'idées nouvelles surgissent, que pensez-vous qu'ils deviennent? Quand ils se trouvent en face des réalités de la vie, qu'ils rencontrent les obstacles, les difficultés de toute sorte dont est semée notre existence; quand le travail remplit leurs journées et qu'ils n'ont point le temps d'aller au fond des choses, s'ils ont gardé leur foi, que voulez-vous qu'ils fassent?

Peuvent-ils ne pas se mêler à cette foule compacte d'hommes de toutes mœurs et de toutes croyances, qui vit et s'agite autour d'eux? Peuvent-ils briser des rela-

tions qui leur sont utiles, par cela seul qu'elles offrent des dangers pour leur salut?

Allez, monsieur! il leur en faudra rabattre de tout ce que vous leur aurez enseigné, et des conseils de prudence que vous leur aurez donnés! La vie sociale et la vie de famille ont des exigences que vous ne pouvez leur faire connaître parce que vous ne les comprenez pas.

C'est à nous, plutôt qu'à vous, qu'il appartient de parler de ces choses. Vous vivez au milieu du monde, mais vous n'en voyez que la surface; vous n'en connaissez que ce qui apparaît aux portes, ou ce que l'on veut bien vous confier : tout le reste vous échappe. Vous n'imaginez pas ce qu'est, en réalité, la vie fiévreuse de l'industriel, du commerçant, de l'ouvrier. Vous ignorez les luttes de celui-ci, les misères cachées de celui-là; si vous vous trouvez en face d'une chute, vous la condamnez sans connaître les causes. Vous savez ce que c'est qu'un prêtre, mais vous ne savez pas ce que c'est qu'un homme, et vous ne comprendrez jamais ce que c'est qu'un père!

Il y a dans notre cœur, à nous, des sentiments qui ne sauraient trouver place dans le vôtre; nous avons des besoins qui vous resteront éternellement inconnus.

Et vous prétendez élever nos fils! Et vous voulez préparer de jeunes hommes à la vie!

Encore une fois, comment le pourriez-vous?

Vous niez la science, conquête de l'esprit humain; vous déclarez faux tout ce qui contredit l'Écriture ou paraît

la contredire; l'évidence elle-même n'a pas raison devant vous. Vous poursuivez de vos anathèmes les avides chercheurs de vérités nouvelles; vous avez damné Voltaire, vous avez damné Lamennais, vous damnez aujourd'hui Renan; — vous me damneriez moi-même si j'en valais la peine!

A ceux que vous instruisez, vous inspirez la méfiance d'eux-mêmes; vous leur dites que toute lumière vient d'en-haut; que rien de bon, rien de sage, rien de vrai, rien de juste, rien de sensé, ne peut sortir de la pensée de l'homme; que la philosophie a été, de tout temps, le plus éclatant témoignage de l'inanité de la raison; que la raison c'est un mirage; que la raison c'est un piège (ô impies! qui accusez Dieu de tendre des pièges à l'intelligence de l'homme!); — que chercher à connaître ce que Dieu n'a pas cru devoir nous révéler directement, est tout à la fois un reproche fait à sa prévoyance toute paternelle et une révolte de notre orgueil contre sa Majesté suprême; que l'ignorance entretient l'humilité du cœur, indispensable au salut des âmes; que mieux vaut prier qu'étudier, croire que savoir, ignorer qu'approfondir; que les prêtres sont institués pour nous guider de leurs conseils, voir pour nous, comprendre pour nous, et nous conduire paisiblement dans la voie étroite et difficile du salut éternel.

Et pour qu'on ne suppose pas que j'invente à plaisir, tant cela paraît impossible, nous allons ouvrir ensemble

un livre que vous mettez dans toutes les mains, que vous recommandez comme un guide sûr, et qui résume parfaitement le sens de toutes vos instructions.

Ce livre, monsieur, c'est l'*Imitation de Jésus-Christ*.

L'édition que j'ai sous les yeux est une traduction, en français, du R. P. Gonnellieu, avec *pratiques et prières*.

Les pratiques, qui commentent le texte, et les prières, qui en sont la paraphrase, m'ont surtout paru fort intéressantes. Elles ont cela de bon que là où le texte, fort clair d'ailleurs, laisserait pourtant quelques doutes dans l'esprit, elles viennent, par une explication nette et précise, lever toutes les équivoques et toutes les hésitations. Quand une fois on les a lues, on sait à quoi s'en tenir.

Voici donc quelques passages de l'excellent livre dont le clergé catholique ne craint pas de faire le Code de la vie. Il ne m'a pas fallu feuilleter bien longtemps pour trouver ces étranges leçons de conduite : on en rencontre de pareilles presque à chaque page.

Je copie textuellement :

« La grande sagesse, c'est de tendre au ciel par la voie du mépris du monde. » (Liv. I, chap. I, v. 3.)

« Un pauvre paysan qui sert bien Dieu vaut sans doute beaucoup mieux qu'un philosophe superbe qui, négligeant les affaires de son salut, s'occupe à considérer le cours des astres. » (Liv. I, chap. II, v. 1.)

« Défaites-vous du trop grand désir de savoir, parce qu'il s'y rencontre beaucoup de distraction et de trom-

perie. Les savants sont bien aises de paraître et de passer pour sages. Il y a cependant plusieurs choses dont la connaissance ne sert guère, ou point du tout, au salut des âmes; et il faut être bien insensé pour s'appliquer à d'autres choses qu'à ce qui sert à nous sauver. » (Chap. II, v. 2.)

Dans la *Pratique* qui commente le chapitre II, on lit :

« La foi simple et vive d'un esprit qui croit, *sans examiner et sans hésiter*, tout ce que Dieu veut que nous croyions, et qui porte le cœur à faire tout ce qu'il veut que nous fassions pour nous sauver, est préférable à toutes les sciences divines et humaines qui, sans cette foi vive, enflent l'esprit, dessèchent le cœur et sont inutiles au salut d'un chrétien. »

La *prière* qui suit commence ainsi :

« *Guérissez en moi*, mon Sauveur, l'AVIDITÉ QUE J'AI DE TOUT SAVOIR et la négligence que j'apporte à faire ce que je dois faire pour mon salut, puisque vous ne me jugerez pas sur ce que j'ai su, mais sur ce que j'ai fait ou manqué de faire pour *me* sauver. »

Plus loin, dans la même prière, il est dit :

« *Puis-je m'appliquer à me bien connaître* SANS ME MÉPRISER ET ME HAÏR ? »

Comme cela est loin du magnifique et fécond précepte de Socrate : CONNAIS-TOI TOI-MÊME !

Je passe au chapitre III.

« Notre opinion et nos sentiments bien souvent nous trompent et ne pénètrent guère avant dans les choses. »

« Que servent ces recherches raffinées sur des choses cachées et obscures, puisque nous ne serons pas repris au jugement dernier de les avoir ignorées? » (Chap. III, v. 1.)

« Celui à qui la parole éternelle se fait entendre est débarrassé d'une infinité d'opinions. » (Chap. III, v. 2.)

La *Pratique* du chapitre VII, intitulé : « QU'IL FAUT FUIR LA VAIN ESPÉRANCE ET L'ORGUEIL, » s'exprime en ces termes :

« ... Rien n'est plus faible, plus incertain et plus inconstant que l'homme, qui n'a pour partage que l'erreur, la malice et le mensonge. Ainsi, espérez tout de Dieu, et n'attendez rien de vous *ni des autres*. »

Encore un extrait et nous nous arrêterons :

« C'est un grand avantage *de vivre dans l'obéissance, d'avoir un supérieur, et de ne pas être le maître de ses actions*. » (Chap. IX, v. 1.)

Pratique :

« Qu'on est heureux de ne dépendre que de Dieu, *dans la personne des supérieurs qui tiennent sa place!* »

Il me serait aisé de multiplier les citations, mais à quoi bon ? Ce qui précède suffit amplement.

Je vous le demande maintenant en toute sincérité, monsieur, est-il possible d'égarer plus complètement les esprits, de détourner d'une façon plus fâcheuse les hommes de leurs vrais devoirs, et de jeter avec plus de complaisance le désordre dans les consciences ?

Mais votre but est atteint, et le reste vous importe peu.

Eh bien ! au nom de la morale universelle, au nom du respect dû à la dignité humaine, je proteste, moi, contre cet enseignement de sacristie, et je le dénonce aux pères de famille comme un danger !

L'homme ainsi élevé ne souhaite pas la liberté, il se trouve bien dans sa servitude et il y reste.

N'allez pas croire, au moins, que vous affermissiez le sentiment religieux dans le cœur de ceux que vous soumettez à ce régime atrophiant. Vous rendez ces enfants superstitieux, et c'est tout.

Ils n'aiment pas Dieu, — ils ont peur de Dieu !

Vous faites des dévots ridicules qui se renferment étroitement dans leur égoïsme comme dans une cuirasse invulnérable, et qui sèment autour d'eux la défiance que vous leur avez vous-mêmes inspirée contre toutes les grandes choses, contre toutes les idées neuves, contre toutes les réformes utiles ; qui craignent la liberté comme le feu, — mais qui considèrent, en revanche, que

la soumission aux prêtres et aux évêques est le premier devoir du chrétien.

Que n'enseigniez-vous plutôt à ces jeunes gens l'histoire glorieuse des progrès de l'humanité ? Regardez en arrière. Lisez dans le passé. N'y voyez-vous pas, avec cette clarté que donne l'histoire, les lois succédant aux lois, les constitutions remplaçant les constitutions, les religions détrônant les religions ? N'y voyez-vous pas, depuis les temps inconnus jusqu'à nous, la civilisation grandissant sans cesse, de génération en génération, de peuple en peuple ? les erreurs des premiers savants disparaissant, l'une après l'autre, devant les affirmations plus lumineuses des diverses philosophies et les découvertes des sciences positives ? Les préjugés religieux et sociaux s'écrasant devant les révélations nouvelles ? N'y voyez-vous pas, enfin, la raison humaine, illuminée de plus en plus par la science, détrôner la foi aveugle, c'est-à-dire l'esclavage de la conscience et de la pensée ?

Chaque vérité conquise, chaque principe découvert, a été un pas vers notre émancipation sociale.

Voilà ce que vous devriez dire à vos élèves !

Que ne les conviez-vous aussi à l'étude des lois immuables qui régissent la nature créée ? Cela vaudrait mieux, croyez-moi, que de leur imposer la croyance au miracle, c'est-à-dire au caprice. Pensez-vous donc que Dieu ne puisse être largement entrevu dans son œuvre, ou que le spectacle des splendeurs infinies de l'univers

soit de nature à rapetisser devant nos âmes l'idée que nous pouvons nous faire de lui? Oh! ne craignez point cela : la science est le vrai miroir de Dieu.— Quand vous voudrez le bien connaître, c'est là que je vous conseille de le regarder.

Mais je ne me berce pas d'illusion. Vous n'entrerez pas de sitôt encore dans la voie civilisatrice où j'essaye de vous entraîner. Vous continuerez d'enseigner au nom du dogme, et tous ceux dont vous formerez l'intelligence et le cœur continueront de vivre dans l'ignorance absolue du véritable esprit religieux.

Paris, 30 septembre 1866.

LETTRE SIXIÈME

L'ÉDUCATION CLÉRICALE

III

Il me reste à vous parler des couvents.

Passons rapidement, monsieur. Il faut bien en finir avec cette grave question de l'éducation cléricale. Malgré l'intérêt qu'elle soulève, nous ne devons pas oublier que d'autres sujets nous attendent.

Au couvent, les choses se passent à peu près de la même façon qu'au séminaire ; c'est la même pensée de compression morale qui inspire, dirige et domine les institutrices. Le but d'ailleurs est identique : préparer des novices pour le cloître ou faire des dévotes pour le monde.

Quant aux études, elles sont ce qu'elles peuvent être en ce temps où l'éducation des femmes est jugée de si peu d'importance, c'est-à-dire fort superficielles. Quelques arts d'agrément en forment le relief principal.

On serait bien fâché, par exemple, d'y enseigner les mathématiques, la géométrie, la physique, la chimie, l'astronomie, la philosophie, — la philosophie surtout ! — toutes choses qui développent dangereusement les intelligences et apprennent à raisonner. Les sciences positives ont le

tort grave, aux yeux des gens qui rêvent l'abâtardissement de l'esprit, de fournir des éléments de discussion et d'apporter des notions certaines au moyen desquelles il devient difficile, même à des femmes, de ne pas contrôler, tôt ou tard, les affirmations dogmatiques.

Quand une fois on a touché, ne fût-ce qu'en les effleurant, à certaines questions délicates; quand on s'est penché sur l'abîme profond des sciences naturelles et qu'on a vu de près le fonctionnement des grandes lois qui régissent les mondes, il surgit soudainement, de l'ensemble admirable de la création, des révélations inattendues qui ébranlent presque toujours la croyance au miracle, — cette sauvegarde de la foi, — et mettent en péril la soumission des consciences.

Ceux qui dirigent de haut l'éducation des couvents savent cela mieux que personne; aussi écartent-ils avec un soin jaloux de leur programme tout ce qui serait de nature à éveiller dans l'esprit des jeunes filles un trop vif désir de connaître ou développerait en elles une dose excessive de jugement.

L'histoire falsifiée à la manière du Père Loriquet, ou celle du Père Loriquet lui-même, ce qui est plus simple; une histoire sainte, sans nom d'auteur, et dont aucun document authentique ne confirme les données; quelque peu de calcul, des notions superficielles de géographie, de la grammaire, de l'orthographe, de l'écriture; du dessin tant qu'on en veut, de la musique plus qu'on n'en demande, des leçons de broderie et de tapisserie pour les

plus riches, de couture pour les plus pauvres; pour toutes, des règles plus ou moins heureuses de bienséance et de maintien; — voilà, à peu près, ce qui constitue les éléments principaux de ce qu'on est convenu d'appeler une bonne éducation de couvent.

Les femmes, objecte-t-on, n'ont pas besoin d'être savantes. A quoi leur servirait la connaissance de choses étrangères à la bonne tenue d'une maison ou aux soins vulgaires d'un ménage bourgeois? C'est bien assez que le mari raisonne sans que sa compagne se mêle de discuter avec lui. Les femmes ont bien autre chose à faire! L'étude, qui engendre la rébellion de l'esprit, ne peut convenir à leur caractère léger. Il les faut soumises, et c'est la foi, qui, chez elles, doit remplacer tout le reste.

N'est-ce pas ainsi que vous parlez?

Mais j'aurais mauvaise grâce à faire trop durement, à cet égard, le procès du clergé; l'opinion publique, jusqu'à présent du moins, paraît disposée à lui donner raison. — Elle aussi refuse aux femmes le droit de savoir.

C'est un préjugé qui, je l'espère, ne tardera pas à disparaître: cependant je suis forcé de convenir qu'il est encore aujourd'hui très-profondément invétéré.

Quant à vous, messieurs, vous n'êtes pas, en général, aussi aveugles sur l'importance du rôle de la femme, dans notre milieu, que vous vous efforcez de le faire croire, et je suis bien convaincu que vous ne partagez pas, sur ce chapitre, l'erreur commune; nous en verrons

bien la preuve tout à l'heure. Mais vous avez intérêt à perpétuer l'état de choses actuel. Vous ne voulez pas qu'on instruisse les femmes, ces dociles instruments de toutes vos volontés, parce que, plus éclairées, elles pourraient vous échapper. — Est-ce vrai?

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Ce que je blâme par-dessus tout au couvent, ce qui soulève en moi de très-légitimes protestations, c'est cette éducation clandestine, inavouée, plus importante cent fois que l'autre, qui sort de la chaire et du confessionnal; c'est cette éducation prétendue religieuse et prétendue morale, qui n'est, au fond, que l'étouffement des sentiments les plus généreux de la femme, comme elle n'est ailleurs que l'étouffement des sentiments les plus généreux de l'homme; cette éducation subversive de toutes les saines croyances de l'esprit, dénégatrice des droits imprescriptibles de la conscience, oppressive des volontés et des aspirations; cette éducation, enfin, qui n'a pour but que de soumettre les intelligences, d'inspirer la superstition, d'exploiter le préjugé, de remplacer partout l'initiative individuelle, — cette condition de tout progrès humain, cette force, cette lumière, — par une obéissance aveugle à des volontés supérieures!

Vous n'avez pas la maladresse d'exiger ostensiblement une pareille soumission; ce serait monstrueux, et vous pourriez rencontrer des résistances. Vous faites mieux : vous en inspirez le désir, et la rendez volontaire. C'est librement, sans suggestion apparente, que, devenues

mattresses de leur conduite, les femmes que vous avez façonnées marchent dans votre voie et servent vos desseins.

A proprement dire, vous n'opprimez donc pas les volontés; vous les détournez à votre profit, voilà le vrai. Et c'est votre grand mérite de savoir en arriver là.

Les femmes, autant que nous, et plus que nous peut-être, ont le sentiment de leur dignité; elles résisteraient si elles se savaient esclaves. Votre adresse consiste à les faire obéir sans qu'elles s'en doutent.

Le mode d'éducation pratiqué dans toutes les maisons religieuses est on ne peut plus propre à atteindre ce précieux résultat. En même temps qu'au point de vue classique il limite le développement de l'esprit, sous le rapport religieux il étouffe lentement tout désir d'indépendance personnelle. Les élèves apprennent à se méfier d'elles-mêmes, à redouter les écarts de leurs propres inspirations, à ne point s'en rapporter trop exclusivement, — c'est-à-dire le moins possible, — aux réponses de leur propre jugement, qui est *fragile*. D'où il résulte pour elles qu'il est plus prudent de s'en remettre toujours aux décisions et aux conseils d'un directeur spirituel.

Aussi, quand, leur éducation achevée, elles entrent dans le monde pour y prendre la place que leur assigne leur position de fortune, à l'exception de quelques rares désertions, elles sont *vôtres* du cœur à la tête.

Ce n'est pas à vous que j'ai la prétention d'apprendre

quel puissant auxiliaire le clergé catholique trouve dans les femmes. Le concours désintéressé qu'elles lui prêtent, en une foule de circonstances, n'est d'ailleurs un mystère pour personne ; il est assez public pour qu'on puisse en parler sans indiscretion. Ce sont elles qui introduisent le prêtre dans la famille, l'installent au foyer domestique, en font l'ami de la maison, le conseiller intime, et lui laissent lentement, graduellement, imperceptiblement, mais infailliblement, prendre sur les actes les plus importants de notre vie d'intérieur, sur nous-mêmes quelquefois, une autorité dont il abuse le plus souvent ensuite. Ce sont elles qui lui livrent nos enfants, qui détruisent, sous son inspiration et par son influence, dans l'esprit de ces chers petits êtres, les enseignements salutaires que nous essayons vainement d'y faire germer.

La conséquence de tout cela, c'est le divorce moral entre l'homme et la femme, c'est la séparation des corps en même temps que celle des intelligences ; c'est la lutte, la lutte impie, dans l'intérieur du ménage, la dissension introduite dans la famille.

Et comment voudrait-on qu'il en fût autrement ?

Les femmes ont de toutes autres idées que les nôtres. Rien de ce qui nous passionne ne les touche ; ce qui vit en nous ne vit point en elles. Ce serait en vain que nous tenterions de rapprocher des pensées que de profondes divisions ont séparées à jamais ; le prêtre, ou le souvenir du prêtre, se dressera toujours, comme une

barrière infranchissable, entre deux cœurs que le mariage n'a pas eu la puissance d'unir. Des femmes élevées par vous ne fléchissent pas! Nous pouvons avoir les opinions les plus sensées, les plus justes, les plus raisonnables, que leur importe? nos doctrines et nos opinions ne les peuvent intéresser; leurs préférences sont ailleurs.

Elles sont légitimistes quand nous sommes..... autre chose; elles invoquent l'Église quand nous acclamons la Révolution. Nous combattons pour la liberté, elles tiennent pour le despotisme et le droit divin; nous plaidons contre le pouvoir temporel des papes, elles souscrivent en cachette au denier de Saint-Pierre; nous nous élevons contre les tendances de certaines associations religieuses, elles en font partie!

Et tout cela, parce qu'on leur a dit que c'était bien! parce qu'on leur a démontré qu'elles se doivent à l'Église avant de se devoir à leur mari et à leur famille; parce qu'on leur a répété, sur tous les tons, qu'il faut prendre garde aux mauvaises doctrines; que le véritable éducateur de l'enfant, c'est le prêtre, et non le père qui n'y comprend rien; parce qu'on les a prémunies soigneusement contre toutes nos espérances d'avenir, contre tous nos désirs de liberté et de progrès, contre toutes nos tentatives d'affranchissement des consciences; parce qu'on a calomnié devant elles la Révolution et les hommes qui l'ont faite; parce qu'enfin, dans un sermon quelconque, elles auront entendu soutenir qu'une cou-

ronne royale et un patrimoine sont indispensables au représentant de Celui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête !

Voilà, monsieur, pour les femmes qui deviennent nos épouses et les mères de nos enfants.

Mais toutes ne sortent pas du couvent; quelques-unes y restent.

Ordinairement, ce ne sont pas les plus pauvres. Il n'est pas très-facile à une jeune fille qui n'a pas beaucoup d'argent de se faire religieuse; il faut, en général, posséder un pécule raisonnable pour avoir le droit de renoncer au monde et faire vœu de pauvreté : on n'est bien reçu qu'avec une dot. Je sais des communautés qui exigent, de plus, un trousseau.

Donc, ce ne sont pas toujours les plus pauvres qui embrassent la vie religieuse. Cela vient de ce que les obsessions s'adressent de préférence à celles qui peuvent enrichir le couvent. Si la manœuvre n'est pas délicate, on m'accordera au moins qu'elle est assez adroite. Ces malheureux couvents ont des besoins si impérieux ! Il se rencontre, au fond du cloître, tant de nécessités, sans cesse renaissantes, auxquelles il faut donner satisfaction !

Ici, c'est une chapelle qui exige des réparations; là, c'est une aile de bâtiment qui manque au principal corps de logis; tout à côté, c'est un terrain qui ferait bien dans l'enclos du couvent; en face, c'est une pro-

priété qui gêne la vue, dont le bruit mondain trouble le recueillement des sœurs, et qu'il est indispensable d'acquérir; un peu plus loin, c'est une communauté du même ordre qui n'a point d'asile et qui est réduite à louer une maison particulière pour se loger; elle a besoin de fonds pour se bâtir un abri (comprenez un palais avec cours et jardins); ailleurs, c'est un placement qu'il serait avantageux de faire et qui pourrait, dans un temps donné, rapporter de gros intérêts; ou bien c'est l'argent qui manque en caisse, on n'y compte plus que vingt ou trente mille francs en espèces, une misère! Quelquefois, c'est une hypothèque qu'il faut rembourser.

Que sais-je, moi? Les besoins des communautés religieuses sont aussi multiples que ceux des grands États. Il leur faut des budgets qui se comptent par millions. Mais si les besoins sont multiples, les moyens mis en œuvre pour les satisfaire le sont aussi. L'esprit dévot n'est jamais à bout d'inventions et de ressources.

Il a les quêtes à l'église, précédées de sermons émouvants; les quêtes à domicile sur plusieurs points simultanément, les souscriptions, les dons volontaires, les testaments; puis, enfin, les abandons de toute fortune présente et à venir, signés par les jeunes filles qui prennent le voile.

La prise de voile a donc une importance réelle qui vaut bien la peine qu'on la prépare de longue main. C'est pendant les années d'études que la chose se fait.

Il n'est pas de moyen qu'on ne mette en jeu pour atteindre ce grand et lucratif résultat : prières, supplications, obsessions de toute sorte, rien n'est négligé. Ni le tableau de l'existence paisible, exempte de tentations et de troubles, que promet l'obscurité du cloître; ni la peinture, monstrueusement grossie, des passions mondaines, irrésistibles, entraînant, qui attendent la femme au seuil de la vie; ni le détail des jalousies, des haines, des hypocrisies sans nombre contre lesquelles il lui faudra lutter. Elle sait les combats qu'elle aura à livrer; on lui décrit les dissensions intestines du ménage, les discussions et les dissentiments de la famille. Tous ces brisements intérieurs qui ne sont que l'exception, on les lui présente comme étant la généralité. On lui parle de vices, à cette âme innocente! on lui parle de passions, à cette conscience pure! Elle sait le nom de l'adultère et elle connaît les déceptions de l'amour!

On lui défend d'aimer, comme si la terre n'avait pas, elle aussi, de saintes affections; on lui montre des pièges sous toutes les sympathies terrestres, derrière tous les témoignages d'attachement émanés de la créature; on lui fait entrevoir qu'au couvent seul, sous le regard de Dieu, qui les permet et les bénit, elle trouvera les vrais dévouements et les amitiés sincères; que là seulement sont les pures jouissances de l'âme, les intentions droites, les affections nobles et détachées de tout intérêt vulgaire; que là est la paix du cœur, le calme de la conscience, la sécurité du salut. Pour elle, en un mot, on fait du

monde un épouvantail, et du cloître un refuge privilégié contre toutes les misères et contre tous les périls. Et on la circonscrit de telle sorte, on l'entoure si bien, on la supplie tant, on l'obsède à ce point, enfin, que brisée, à bout de forces, sans volonté pour résister, presque convaincue, à ce qu'elle croit du moins, — quand elle n'est que vaincue — elle cède, elle tombe, elle se livre!

Puis, quand revient la famille qui avait déposé là une enfant rose et gaie, prodigue de caresses folles et de doux sourires, elle ne trouve plus qu'une grande et mince jeune fille au visage pâle, au regard triste, au cœur desséché, à l'âme vide, qui baisse les cils devant son père et devant son frère, et qui ose à peine livrer ses joues aux baisers de sa mère.

Quelquefois même la famille ne trouve plus personne!

N'est-ce pas, monsieur, que voilà bien une œuvre monstrueuse? Quelle que soit votre sympathie pour les couvents, vous flétrirez avec moi, j'aime à le croire, ces honteuses machinations, qui ne tendent à rien moins qu'à briser nos liens les plus chers, à jeter le trouble et la désunion dans des familles paisibles, à arracher enfin par intérêt, par avidité, par convoitise, une fille inexpérimentée à la tendresse de son père et aux embrassements de sa mère!

Et quand vous aurez reconnu que la faiblesse d'esprit qui fait céder la jeune fille est le fruit de l'éducation dé-

vote qui lui a été donnée, nous verrons si vous préférerez encore l'éducation religieuse des couvents à l'instruction franchement libérale et largement scientifique que je demande pour les femmes, au même titre que pour nous.

Les femmes sont presque toutes appelées à devenir des mères, songeons à cela. Peut-être, quand nous aurons réfléchi au rôle important qu'elles ont à remplir dans la famille, comprendrons-nous mieux la nécessité de leur donner une éducation exempte de préjugés. Remarquez que je ne repousse pas plus le développement du sentiment religieux chez la femme que je ne l'ai repoussé chez l'homme; mais, à son égard, comme à celui de l'homme, je veux que l'on procède avec la plus excessive loyauté. Or, je refuse de confondre l'idée vraiment religieuse avec le mysticisme énervant du cloître.

Pour les femmes aussi bien que pour nous, je réclame donc l'enseignement salutaire d'une foi raisonnée, d'une croyance saine; pour elles comme pour nous, je veux la vérité et non l'erreur, la lumière et non l'obscurité, la certitude et non le doute, la science qui se démontre et non le dogme qui s'impose!

Ce sont les femmes qui les premières parlent à l'enfant; ce sont elles qui lui donnent, entre deux caresses, cette éducation du foyer qui ne s'oublie jamais. — (Où est l'homme, monsieur, qui a complètement oublié les enseignements de sa mère?) — Ah! pensez-y! si l'esprit de

l'épouse est entaché de préjugés et de superstitions, si son intelligence est restreinte, si les larges aspirations de son cœur ont été comprimées, si elle n'a pas raisonné sa foi, si sa pensée, étouffée de bonne heure, a tout accepté sans contrôle et sans examen, l'esprit de l'enfant s'étiolera sous ce souffle impuissant, il prendra la foi de sa mère, les préjugés de sa mère, les erreurs de sa mère!

C'est là le grand danger d'une éducation première mal entendue et mal dirigée.

Une mère, malgré elle, sans se douter de ce qu'elle fait, impose à son enfant les croyances quelconques qui lui ont été imposées à elle-même, dans un autre temps, et auxquelles elle est restée attachée par habitude, sans jamais s'être rendu compte de leur valeur.

Elle transmet sa foi comme un héritage de famille.

C'est ce que veut le clergé, je le sais; mais est-ce aussi ce que peut désirer le prêtre loyal et probe qui, comme vous, reconnaît hautement les droits imprescriptibles de la conscience?

Je me refuse à le croire.

Les mères ont une bien grande responsabilité, monsieur. Mais ceux qui instruisent les mères en ont une plus grande encore, car ceux-là peuvent perdre au moins deux âmes : celle de la mère et celle de l'enfant!

Paris, 14 octobre 1866.

LETTRE SEPTIÈME

LES ENSEIGNEMENTS DE LA CHAIRE

I

Monsieur,

Vous avez la prétention d'enseigner au monde une religion de délivrance, de lumière et d'amour. Il n'y a certainement aucun mal à cela ; mais je voudrais bien savoir sur quoi vous basez cette prétention, selon moi fort exagérée.

Si je consulte votre prédication de tous les jours, je n'y rencontre que des préceptes obscurs, inconciliables, contradictoires, incompatibles avec la nature de l'homme, et sur lesquels il me paraît impossible d'asseoir jamais un ordre social quelconque, — à moins que ce ne soit l'ordre dans la servitude et dans l'immobilité.

Pour le prêtre, en effet, l'humanité est déchue. Aucun effort *humain* ne peut la relever de son abaissement. La science ne compte pas. Nous pouvons étendre nos rapports, élargir les sphères de notre activité, décupler notre puissance, multiplier à l'infini nos moyens de vivre et de penser ; nous pouvons découvrir des principes nouveaux et les appliquer à nos institutions, à nos mœurs, à la forme de notre gouvernement ; nous pou-

vous faire une révolution qui renouvellera la face du monde et sera le point de départ d'une régénération presque universelle; tout cela est vain.

Un seul fait social mérite l'attention et commande le respect : c'est l'avènement, dans le monde, du catholicisme, point de morale, point de civilisation, point de progrès possible. Le progrès lui-même est limité; il s'arrête là où l'arrête logiquement la doctrine. Le dogme, qui est immuable, ne peut être dépassé; il assigne au travail de l'esprit des bornes à jamais infranchissables : aller au delà, c'est offenser Dieu.

Deux dogmes principaux constituent la base de votre enseignement : le dogme de la chute et le dogme de la grâce.

On tombe en s'éloignant de vous, et, naturellement, on ne se relève qu'en y revenant. — C'est la foi qui éclaire, et c'est la foi qui sauve.

Or, comme la société moderne se détache visiblement de votre Église, comme elle s'affranchit de la tutelle sacerdotale, comme elle veut vivre de son propre fonds et se soutenir par ses propres forces, vous la condamnez, et vous appelez notre temps « une triste époque ¹. »

Une triste époque, celle qui a vu naître et se fonder

¹ Lettre de M. l'évêque d'Orléans sur les malheurs et les signes des temps.

le principe des nationalités ! une triste époque, celle qui a donné aux peuples le suffrage universel ! une triste époque, celle qui va tuer la guerre par les engins mêmes de la guerre ! une triste époque, celle qui réunit deux continents par un fil ! une triste époque, celle qui voit l'association, basée sur la solidarité des intérêts, remplacer presque partout l'exploitation, fondée sur la fausse doctrine des intérêts distincts ! une triste époque, celle qui réunit à Genève des hommes de toutes classes et de toutes conditions, pour discuter sur les données d'une bonne éducation morale ! une triste époque, enfin, celle qui, pour la quatrième fois depuis douze ans, convie toutes les nations de la terre à une lutte pacifique et fraternelle sur le terrain de l'industrie, des arts et de la science !

Mais ce n'est point ainsi que le prêtre catholique considère les choses : le catholicisme perd son influence, son autorité s'amointrit, son pape cesse d'être roi ; tout est donc au pire.

Eh ! oui, tout est au pire !

La Révolution marche, marche ! On veut aujourd'hui une foule de choses qui déplaisent aux évêques et que l'on ne songeait point à demander autrefois !

On veut l'instruction gratuite et obligatoire ; on veut qu'il n'y ait plus, en France, un seul enfant incapable d'écrire son nom et de lire couramment son livre de messe — ou son journal.

On veut que l'éducation religieuse reste séparée des études classiques; que l'éducation soit une chose et l'ins-truction une autre; que le fils du protestant, du juif, du libre-penseur, puisse fréquenter l'école tout à son aise, sans courir le risque d'y rencontrer la robe noire du prêtre.

Quoi de plus abominable, n'est-ce pas ?

On veut que la conscience soit libre, que le culte soit libre; que les catholiques sachent pourquoi ils sont catholiques, comme d'autres savent pourquoi ils ne le sont pas; que chacun puisse discuter sa foi, l'examiner, la peser, la juger, la comprendre ! — quoi de plus impie ?

Devant cet immense ébranlement du vieil édifice religieux, devant cet écroulement d'une autorité vieille de dix-huit siècles, vous vous sentez trembler, vous avez peur.

Vous montez alors dans vos chaires, et vous jetez la pierre à cette société imprudente, folle, égarée, qui ose vivre, chercher, penser et agir sans vous. Vous lui dites que Dieu prend en main votre cause et qu'il saura bien, tot ou tard, mettre un frein à nos iniquités sans nombre.

Mais ces iniquités sont des progrès, monsieur !

Ah ! combien votre morale aussi est différente de la nôtre ! Nous prétendons que l'homme se doit à son semblable, vous prétendez qu'il se doit d'abord à lui-même; nous invoquons la société, vous invoquez l'individu; nous songeons à la famille, vous l'oubliez ou la mécon-

naissez. Nous voulons le développement du corps en même temps que le développement de l'esprit, vous frappez d'anathème cette tardive réhabilitation de la chair!

Souvenez-vous de cette parole du cardinal de Gousset, archevêque de Reims :

« Ce n'est pas être homicide de soi-même que d'abréger sa vie par les austérités de la pénitence, pourvu que les jeûnes, les privations, les veilles ou macérations auxquelles on se livre ne soient pas *indiscrètes*. En tout cas, la bonne foi, le désir de satisfaire à la justice divine, la *crainte de l'enfer* excusent facilement les excès de ce genre ¹. »

Et ces choses-là se répètent dans les sermons!

Peut-être ne vous rendez-vous pas compte bien exactement des funestes conséquences de semblables instructions. Quand vous avez bien longtemps parlé des dangers incessants qu'offre, pour le salut des âmes, le milieu social, quelquefois même le foyer domestique, au sein desquels nous vivons, songez-vous à ce qu'il en pourra résulter le lendemain? Vous dites-vous que vous avez jeté la méfiance dans les cœurs? que vous avez poussé injustement des hommes, vos frères, à considérer la société tout entière comme une ennemie, contre laquelle ils doivent se tenir sans cesse en garde? que vous

¹ Théologie morale à l'usage des confesseurs. Paris, 1853.

avez soufflé, jusque dans la famille, entre la femme et le mari, entre le fils et la mère, des germes de divisions douloureuses ?

Combien parmi vous, cependant, doivent y avoir songé et qui continuent à répandre sciemment les mêmes leçons ! C'est bien navrant à penser, monsieur, et plus pénible encore à vous dire.

Que vous ne soyez pas de ceux-là, je vous l'accorde ; que vous n'ayez jamais réfléchi aux résultats de vos enseignements, plus subversifs, à coup sûr, que ceux de la philosophie moderne, qui lie ce que vous déliez, qui rapproche ce que vous séparez, qui unit ce que vous divisez, je le veux bien ; ce n'est point mon affaire : c'est la vôtre et celle de votre conscience.

Ce que je vois et ce qu'il m'appartient de constater, c'est que les sentiments personnels du prêtre ne changent rien au sens ou à la portée de ses instructions. Un prédicateur peut avoir des idées larges et des sentiments élevés, on n'en est pas mieux servi pour cela.

Parce que l'Eglise le défend, jamais l'humanité qui grandit et s'épure ne sera montrée aux peuples en voie de salut ; jamais l'œuvre d'affranchissement qui s'accomplit de toutes parts, autour de nous, ne sera saluée comme une aurore, ou bénie comme un bienfait. Il ne faut pas que nous puissions espérer une régénération, même lointaine ; cela contrarierait le dogme qui proclame la déchéance absolue, irrémédiable, de l'humanité coupable en Adam.

C'est ainsi que se poursuit, par la bouche même des pasteurs des âmes, l'enseignement homicide qui tue les intelligences, détruit la vérité pour semer l'erreur et étouffe violemment par d'imprudentes affirmations et des négations irréfléchies, les plus nobles sentiments du cœur de l'homme.

Vous affirmez notre chute, messieurs, et vous nous défendez de croire au salut collectif; le monde est condamné! Comme l'homme, marqué au front de la tache indélébile du péché originel, l'humanité porte le sceau de sa damnation. C'est en vain qu'elle tenterait de se relever. Chacun de ses membres, isolément, pourra se sauver, mais Elle ne le pourra pas; — l'humanité, en tant qu'humanité, ne sera jamais rachetée.

Eh bien! savez-vous que vous empêchez, en parlant ainsi, ceux qui ont foi en votre parole de tenter le moindre effort pour nous faire sortir de la fange dans laquelle vous vous plaignez hautement que nous vivions? Savez-vous que vous coupez court à toute tentative de moralisation sociale? que vous consacrez, en quelque sorte, la nécessité des germes de destruction qui sont en nous? qu'enfin vous légitimez nos passions, nos vices, jusqu'à nos crimes, — voies providentielles de désorganisation et de dissolution des sociétés parvenues au terme fixé par la volonté de Dieu.

Ne nous reprochez plus la décadence de nos mœurs et

la décadence de notre civilisation, tout cela est fatal. — Dieu le veut !

Il est naturel qu'une société qui va mourir soit malade.

Est-ce assez triste ?

Et cependant, ce n'est pas tout.

Non-seulement l'humanité est déchue, non-seulement elle ne s'affranchira pas, mais le peu de liberté que nous possédons — et vous en savez la mesure ! — nous est reproché comme une usurpation ; les doctrines nouvelles qui se font jour sont dénaturées, calomniées ; on-les déclare impies, funestes, odieuses ; ce sont elles qui causent toutes nos misères, toutes nos afflictions, tous nos désastres.

N'entendions-nous pas, hier encore, un des plus illustres évêques de France, à la suite de malheurs publics, prophétiser autour de nous la ruine et la désolation ?

L'affliction est assez grande déjà ; les esprits, au milieu de tant de calamités successives, sont assez bouleversés, sans que du haut de la chaire du Christ on vienne encore, par des paroles d'épouvante et de colère, porter la désolation dans les cœurs et le trouble dans les consciences.

Si les fléaux qui nous frappent sont des effets de la vengeance céleste, songez-y ! tous les courages seront impuissants à lutter contre eux. Nous aurons beau mul-

tiplier nos secours, nos conseils, nos précautions, le flot montera, montera toujours !

Ne nous découragez pas ainsi, messieurs ! Laissez tranquille la *libre-pensée* qui n'a rien à voir en cette affaire, et parlez en hommes en même temps qu'en prêtres.

Indiquez, si vous le pouvez, la cause vraie de ces épouvantables catastrophes, et surtout montrez le remède; ce sera plus digne de vous. Mais ne vous abaissez pas à des accusations qui ne trompent que les ignorants et les naïfs.

En quel siècle pensez-vous donc que nous vivions ?

Si, dans un but qui se devine, vous continuez à égarer l'opinion publique; si, au lieu de nous conseiller des travaux d'endiguement et de reboisement qui nous garantiraient plus tard, vous persistez à dire que le salut des inondés est à Rome, et qu'il faut commencer par sauver le pape, si nous voulons sauver, une autre fois, nos propriétés et nos existences, qu'arrivera-t-il ? Il arrivera que l'on ne fera rien, et que dans dix ans les mêmes malheurs retomberont sur nos têtes !

— A quoi bon élever des digues, s'écrient les pauvres désespérés que vos prédications épouvantent, puisqu'un souffle de Dieu les emporte ?

Eh bien, soit ! vous avez raison : cet incomparable désastre est un châtement.

Mais c'est le châtement de notre imprévoyance et de notre incurie, c'est la peine de notre inqualifiable négli-

gence! Nous n'avons pas su nous garantir : voilà toute la vérité.

N'attribuons pas à des causes surnaturelles des événements purement humains qu'il nous était si facile de prévoir et dont nous pourrions, avec un peu de sagesse, empêcher le retour.

Voulez-vous maintenant que je suive votre raisonnement jusqu'au bout?

Voulez-vous que toute grande calamité soit la *juste* punition que Dieu inflige à ceux qui l'ont offensé? Voulez-vous que les étudiants de Liège, les ouvriers de Genève, les francs-maçons de Paris, Garibaldi, Victor-Emmanuel et tous les Italiens en masse, soient la cause des récents malheurs qui ont affligé l'Europe? Je vous l'accorde.

Mais alors, qu'avez-vous fait vous-mêmes pour être si douloureusement éprouvés dans votre Église? Qu'avez-vous fait à Dieu pour que la papauté s'écroule? Qu'avez-vous fait au *Christ du Seigneur* pour que votre puissance d'autrefois s'en aille, miette à miette, comme un édifice vermoulu; pour que les populations que vous paissiez se détachent lentement de vous et vous abandonnent; pour que la foi s'éteigne dans les âmes; pour que la Révolution vous emporte; pour que le flot monte et vous submerge!...

Il vous plaît que l'inondation physique soit notre châtiment; — mais l'inondation morale qui vous atteint,

qui vous noie, qui engloutit votre puissance, qui balaie, comme un fétu de paille, votre dogme de granit, — qui punit-elle?

Le fléau matériel nous frappe, nous, les rebelles; très-bien!

Mais le fléau moral, c'est vous seuls qu'il ébranle!

Avez-vous donc mérité ces épreuves?

Prenez garde! car c'est votre propre théorie que j'applique; c'est votre accusation même que je retourne contre vous; c'est votre croyance en l'intervention divine que j'invoque!

Un seul mot, monsieur, peut expliquer ces étranges aberrations, et ce mot, le voici: — Vous avez fait du catholicisme LA RELIGION DE LA PEUR!

Otez ce sentiment, et, dans beaucoup de consciences, la foi s'émousse.

Cela est regrettable, mais cela est ainsi.

Il ne faut pas vous le dissimuler, monsieur, vous réglez beaucoup plus par l'enfer que par le ciel. Ce n'est pas l'amour qui prosterne à vos pieds les nombreuses populations attachées à vos croyances, c'est la crainte. Je suis fâché de vous dire cela aussi crûment, mais je crois qu'au fond vous le savez très-bien. Vous n'êtes pas de ceux qu'une apparence trompeuse peut éblouir; et quand les braves paysans que vous bénissez s'agenouillent dévotement, leur chapelet à la main, sur les dalles dénudées de votre église, vous comprenez mieux que personne quelle pensée les y amène et quel sentiment domine en eux.

A qui la faute, si ce n'est à vous et à la doctrine que vous préconisez ?

Car enfin, quel moyen avez-vous jamais employé pour qu'il en fût autrement ? Où sont vos efforts pour ramener l'esprit des masses à une plus saine appréciation du devoir et de la justice divine ? Faites-vous jamais voir cette justice autre part que dans le châtement ou la récompense ? L'avez-vous une seule fois montrée dans l'équilibre des rapports humains ? Votre enseignement a-t-il, même par exception, embrassé ces grandes questions qui nous préoccupent si vivement, nous tous écrivains profanes, philosophes, économistes, libres-penseurs, questions qui ne sont, après tout, que la recherche consciencieuse des lois de l'ordre moral ?

Rien de ce qui est humain ne vous touche. L'humanité, cependant, mérite bien un peu qu'on s'occupe d'elle. Vous ne pouvez pas la détruire, et, quelles que soient vos idées ultra-mondaines, il faut bien que vous acceptiez cette humanité telle qu'elle est, ne fût-ce que comme état transitoire des êtres.

Or, en tant que chose existante, elle a des droits. Peut-être le nierez-vous, mais d'autres l'affirment ; ceux-là soutiennent aussi que ces droits peuvent changer de nature selon les époques. Dans le temps où nous sommes, des besoins nouveaux sont nés, logiques, légitimes, impérieux ; il importe qu'on les satisfasse. A qui donc en incombera le devoir, si ce n'est à vous d'abord, à vous dont l'autorité et la puissance sont au-dessus de la puissance et de l'autorité des rois.

Cela semble vous étonner qu'on vous le dise. Vous ne comprenez pas qu'une société intelligente refuse de s'immobiliser dans des formes usées et devenues trop étroites; et lorsqu'un peuple a grandi, cela vous surprend qu'il veuille élargir l'espace autour de lui et se débarrasser progressivement d'une partie de ses liens! Cela vous effraye qu'il demande à respirer plus à l'aise!

Que si, par aventure, un gouvernement, sagement inspiré, tente de diminuer les entraves dont se plaignent les peuples, vous vous élevez avec feu contre toute tentative d'émancipation; vous proclamez impies ceux qui veulent accroître la somme de leurs franchises; vous invoquez Dieu dont, à votre avis, les volontés sont méconues, les lois immuables violées, — et contre les incroyant ou les résistances, vous appelez l'enfer à votre aide!

Ah! si plutôt, profitant de la liberté exceptionnelle dont vous jouissez, vous aviez présidé noblement à l'éducation du peuple; si, du haut des chaires qui vous étaient laissées, vous aviez répandu avec mesure, mais aussi sans réticences coupables, les grandes vérités sociales que le dogme chrétien comporte; si vous aviez généreusement fait descendre vos enseignements jusqu'aux modestes intérêts de la terre; si vous l'aviez moins souvent et moins opiniâtrément considérée, cette terre, comme un lieu d'exil et une *vallée de larmes*, peut-être, à l'heure où nous sommes, occuperiez-vous une place plus grande dans l'amour et la reconnaissance des peuples;

peut-être seriez-vous mieux écoutés et surtout mieux compris.

Mais vous avez préféré détacher sans cesse l'humanité d'elle-même, en lui présentant cette courte et éphémère existence comme une épreuve douloureuse, dont il serait criminel de vouloir changer les conditions, en lui montrant, comme fin dernière de toutes choses, un ciel éternel ou une damnation irrémédiable.

Vous avez ainsi faussé le jugement du plus grand nombre, jeté le trouble dans des intelligences confiantes, et, au lieu de l'éducation que l'on devait attendre de vous, semé partout l'incertitude, mille fois plus pénible peut-être, pour certains esprits tourmentés, que l'ignorance paisible ou le tranquille aveuglement des consciences soumises.

Quoi qu'il en soit, le jour se fera !

« Bon gré mal gré, il faut que la grande loi providentielle du monde s'accomplisse, et pour les sociétés comme pour les individus, la justice suit toujours, d'un pas lent quelquefois, mais sûr, l'iniquité. »

Ce n'est pas moi qui m'exprime ainsi, c'est M. Dupanloup lui-même, et il ajoute :

« La grande loi de justice est certaine, et nul n'y échappe. »

Je ne pouvais pas finir sur un mot meilleur.

Paris, 4 novembre 1866.

7.

LETTRE HUITIÈME

LES ENSEIGNEMENTS DE LA CHAIRE

II

- Quand on attaque un corps aussi respectable
- et aussi ancien d'origine que le clergé catho-
- lique, on n'a pas le droit de rester dans le *vague*
- des généralités ; il faut préciser. Vous dites bien
- que les préceptes catholiques sont obscurs, in-
- conciliables, contradictoires, incompatibles avec
- la nature de l'homme, mais vous passez immé-
- diatement à autre chose, et vous ne prouvez
- d'aucune manière votre imprudente assertion...
- Il y a dans le clergé des hommes *sensés* qui sa-
- vent faire la part des nécessités du temps... —
- Vous devriez aussi creuser un peu plus la ques-
- tion que vous ne l'avez fait ; vous formulez un
- grand nombre d'accusations, mais tout cela est
- bien superficiel. »

O***, curé de canton.

Monsieur,

Pour traiter d'une façon à peu près convenable le vaste sujet qui nous occupe et répondre aux intentions de M. l'abbé O***, j'aurais en vérité fort à faire. Il me faudrait commencer par mettre à contribution les Pères de l'Église, dont les opinions font presque toujours autorité en matière de dogme. Je devrais ensuite analyser

scrupuleusement et commenter, au besoin, la longue prédication de vos orateurs sacrés, depuis Pierre l'Ermitte et saint Bernard, qui appelaient les peuples à la conquête de la Palestine, jusqu'aux modernes champions de la papauté temporelle, qui convient, sans façon, tous les gouvernements catholiques de l'Europe à la reconstitution, par les armes, du domaine de saint Pierre; depuis Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, qui enseignaient les princes et les rois, jusqu'aux révérends Pères Félix et Hyacinthe qui, de nos jours, déroulent démocratiquement les inépuisables trésors de leur éloquence devant la foule obscure des fidèles, — et quelquefois même des infidèles.

A partir de ce moment, le « vague, » sans doute, commencerait à se dissiper un peu : la lumière chasse les ombres.

Cependant, cela ne suffirait pas.

J'aurais à dire aussi quelques mots des doctrines professées, aux différentes époques de l'ère chrétienne, par les assemblées œcuméniques, et reproduites dans les bulles, les encycliques et les allocutions solennelles des papes, — ces doctrines formant, en réalité, la base de tout l'enseignement clérical.

Et le *vague*, très-vraisemblablement, se dissiperait de plus en plus.

Je pourrais encore, afin d'être tout à fait complet, faire entrer dans le cadre de cette étude analytique, les mandements, les lettres pastorales et les écrits théologiques

de Nosseigneurs les évêques, particulièrement de ceux qui, vivant en ce siècle de perversité et de misère, nous font l'honneur inappréciable, malgré notre indignité bien constatée, de se préoccuper bénévolement de nos intérêts politiques, en même temps que de nos besoins religieux, et dont le dévouement, la science, la charité, la douceur évangélique, — surtout la douceur évangélique! — sont devenues proverbiales dans l'univers entier.

Le *vague* alors, monsieur, pourrait bien disparaître tout à fait; on saurait enfin à quoi s'en tenir.

Mais un pareil travail m'entraînerait beaucoup trop loin.

Quatre ou cinq gros volumes suffiraient à peine pour le mener à bien, et je n'ai qu'un petit nombre de pages à ma disposition. Je suis bien excusable de ne pas l'entreprendre.

Cependant, je ne voudrais pas rester éternellement sous le coup des reproches que m'adresse M. l'abbé O^{***}, d'autant mieux que la lettre de cet honorable ecclésiastique, très-moderée en la forme, comme on en peut juger par l'extrait qui me sert aujourd'hui d'épigramme, dénote un esprit dégagé de la plupart des obsessions qui pèsent ordinairement sur la pensée et les actes d'une certaine portion du clergé.

Aussi vais-je essayer de le satisfaire dans la mesure du possible.

Il est en vérité fâcheux que mon bienveillant contra-

dicteur n'ait pas fait connaître les différents points sur lesquels il ne lui répugne pas trop de se mettre d'accord avec ce qu'il appelle lui-même, dans un passage inutile à reproduire ici, « le libéralisme religieux. » C'eût été d'un bon exemple pour ses confrères, et cela pouvait servir d'encouragement à de précieuses confidences. Mais il se contente d'exprimer ses bonnes dispositions à l'égard de la libre-pensée en termes très-réservés, quoique non équivoques : — « Vous me procurez, dit-il, en certains moments, autant de plaisir que vous me causez de peine en d'autres. »

C'est trop et c'est trop peu ; l'imagination, de la sorte, reste libre de choisir, et l'on peut faire des suppositions très-compromettantes.

« Je vous concède beaucoup de choses, écrit-il encore, je suis gallican. Mais.... (l'antagonisme, comme on voit, reparait bien vite), vos critiques dépassent la mesure. Vous appelez le catholicisme *la religion de la peur*, quand il est, au contraire, et au plus haut degré, la religion de l'ESPÉRANCE ! »

Voilà, monsieur, un mot que je ne puis laisser passer. J'y insiste d'autant plus que vous m'adressez, de votre côté, une protestation à peu près semblable.

Comment, la religion qui dit : « Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'*élus* », serait la religion de l'espérance ! La religion qui veut que les plus purs se sentent indignes et tremblent, comme des coupables, pour leur

salut éternel, à l'heure suprême de la mort, serait la religion de l'espérance ! La religion qui enseigne que l'homme peut, à chaque instant, si cela plait à Dieu, être précipité dans les abîmes incandescents de l'enfer, serait la religion de l'espérance !... Où est le juste qui, à toute seconde de sa vie, peut s'écrier avec certitude : Je suis prêt ?

Un vrai catholique doit toujours trembler, parce qu'il n'est sûr de rien.

J'ai souvent entendu répéter, dans vos chaires, que Dieu se plait à surprendre le pécheur ; — vivez donc tranquille avec cette idée-là !

La peur de la mort en état de péché, — par conséquent, la terreur de tous les instants, est donc une suite naturelle de la croyance catholique. Ce sentiment est inhérent à la foi ; vous ne pouvez l'en détacher. Beaucoup de prêtres le considèrent même comme un élément très-salutaire et comme un des plus féconds moyens de salut.

J'en appelle d'ailleurs à ceux qui vivent dans les conditions les plus conformes à l'idéal catholique, aux moines. Pénétrez dans l'intérieur d'un couvent, à la Trappe, par exemple, vous y lirez, de vingt pas en vingt pas, sur les murailles du cloître, des inscriptions et des sentences qui rappellent incessamment aux sombres reclus, l'heure *toujours présente* du jugement de Dieu.

Si vous entrez dans les cellules, une mise en scène, plus attristante encore, frappera vos regards.

Les moines, à ce qu'il paraît, ne sont point de votre avis. Ils croient à la nécessité, à la légitimité d'une sainte terreur, et je les trouve parfaitement logiques. La crainte, au fond de leur âme, l'emporte sur l'espérance.

Si tout cela, monsieur, ne suffit pas pour vous convaincre, repliez-vous un instant sur vous-même, évoquez tous les souvenirs de votre ministère sacré, songez à cet effrayant cantique de la mort, à ce chant lugubre que vous psalmodiez au-dessus de tous les cercueils, et qui commence par ces terribles paroles : *Dies iræ, dies illa!*...
CE JOUR EST LE JOUR DE LA COLÈRE !

Eh quoi ! vous avez absous le moribond, vous avez pardonné solennellement, au nom de Dieu, à l'âme humiliée et repentante qui s'est abimée devant vous, vous avez béni, vous avez prié, vous avez consolé..., et cependant votre dernier cri est encore le cri de l'anathème : — *Dies iræ ! dies illa !*

C'est un juste qui meurt, c'est un de ceux que vous appelez saints qui s'en va... *Dies iræ !*

Est-ce donc là, monsieur, le signe de l'espérance ?

Pendant que j'en suis aux répliques, je serais bien aise de répondre à une seconde objection de votre part. Je puis d'autant mieux le faire que cela ne m'écarte point de mon sujet.

Vous relevez avec une certaine aigreur cette phrase de ma dernière lettre : «Les sentiments personnels du

» prêtre ne changent rien au sens ou à la portée de ses
» instructions ; un prédicateur peut avoir des idées
» larges et des sentiments élevés, on n'en est pas mieux
» servi pour cela. »

Que voulez-vous, monsieur ? Je n'invente rien.

Il n'y a pas d'autonomie, pas d'indépendance pour le prêtre ; sa raison, sa conscience, sa volonté appartiennent à l'Église. — C'est un fait que ne sauraient détruire les protestations les plus sincères.

Tenez, je vais vous citer un exemple.

Je connais quelque part, en province, un digne prêtre (dont le nom ne vous est pas, à vous-même, tout à fait inconnu), qui, antérieurement à la Définition du dogme de l'immaculée conception, considérait comme une grave erreur théologique, la croyance de quelques-uns de ses confrères en la pureté originelle de Marie. Il se fondait, si j'ai bonne mémoire, sur ce que Marie, procédant de notre nature, n'avait pu échapper à la tache imprimée à l'humanité tout entière par la faute de nos premiers parents ; privilège, selon lui, réservé à Jésus-Christ seul. « La croyance en l'immaculée conception de la sainte Vierge, écrivait-il alors, répugne à la raison et au simple bon sens ; elle est d'ailleurs repoussée par plusieurs Pères de l'Église ; mais ce qui doit surtout nous la faire rejeter, c'est le silence absolu de l'Église sur ce sujet pendant dix-huit cents ans : Dieu n'aurait pas permis qu'une vérité dogmatique de cette importance restât ignorée si longtemps de la communion des fidèles. »

Eh bien ! ce prêtre, aujourd'hui, devant la décision récente de l'Église de Rome, oublie son opinion d'autrefois, étouffe son sentiment personnel, violente sa raison, foule aux pieds le sens commun, et enseigne hautement, comme vérité religieuse au-dessus de toute discussion, ce qui, en 1862, lui semblait une grosse absurdité théologique.

Me démentirez-vous ?

Quelques pasteurs *entêtés*, plutôt que d'accepter le dogme qui répugnait à leur raison, ont abandonné le ministère ; mais ceux-là, on les compte.

Les humbles disciples de l'Église, — troupeau soumis et obéissant, — ont tous courbé le front.

Vous voyez bien, monsieur, que votre pensée n'est pas à vous, que votre conscience ne vous appartient pas. Vous êtes, passez-moi la dureté de l'expression, des *serfs* du dogme.

Ne dites pas que ce qui vous paraissait hier l'erreur vous semble aujourd'hui la vérité ; une pareille excuse ne serait pas admissible. Quant à moi, je refuse tout nettement de croire à ces illuminations soudaines ; je n'ai aucune confiance dans les coups de la grâce.

Vous avez fait acte d'obéissance et de soumission, vous vous êtes incliné devant Celui que vous regardez comme le légitime représentant de Jésus-Christ sur la terre ; voilà la vérité.

Je ne vous en fais pas un crime, vous ne seriez pas prêtre sans cela.

Mais j'ai le droit de proclamer, comme je le fais, que si raisonnables, si élevées, si justes que puissent être les idées personnelles d'un prêtre, si purs que soient ses sentiments, la foule qui se nourrit de ses instructions n'en est pas, pour cela, mieux partagée.

Voici un second fait qui vous démontrera jusqu'à l'évidence à quel point je suis dans le vrai.

Il ne s'agit plus cette fois, je dois le reconnaître, d'une question doctrinale; mais qu'importe? L'oppression n'en sera jugée que plus monstrueuse et la servitude plus pénible.

Cela se passait, si j'ai bonne mémoire, au mois d'octobre 1864.

Un certain abbé V..., curé dans une petite commune du diocèse de Lyon, avait cru pouvoir écrire à son archevêque, M. le cardinal de Bonald, pour exprimer en toute sincérité son humble avis à l'égard des changements liturgiques dont il était question alors. Ce brave curé concluait purement et simplement contre l'introduction, dans le diocèse de Lyon, de la liturgie romaine.

Sa lettre parut dans le *Salut public*.

Grand scandale! — L'abbé V... fut immédiatement révoqué.

Mais il est avec les évêques des accommodements. Le digne prêtre, qui tenait à rester orthodoxe, et peut-être aussi à conserver sa place, fit amende honorable. Il

adressa une seconde lettre au *Salut public* pour désavouer la première. — Dès le lendemain, il était réintégré dans sa cure.

Cette seconde épître, dont j'ai eu copie sous les yeux, est vraiment curieuse. On y lit, entre autres choses, cette phrase caractéristique : «..... Tout ce qui dans ma » lettre est contraire à la doctrine de l'Église, *tout ce que » mes supérieurs ont jugé condamnable, JE LE CONDAMNE!* »

Voilà ce qui s'appelle de la soumission, ou je ne sais plus la valeur des mots.

Mais revenons vite au véritable objet de cette lettre; il ne faut pas que les accessoires me fassent oublier le principal.

Je reproche à l'Église d'appuyer ses enseignements de préceptes obscurs, inconciliables, contradictoires, incompatibles avec la nature humaine. — Je n'ai rien à retrancher de cette juste appréciation de vos doctrines.

Vous enseignez le *mystère*, c'est-à-dire la foi confiante à l'impénétrable et à l'incompréhensible; — voilà pour les préceptes obscurs.

« Qu'est-ce qu'un mystère? s'écrie le R. P. Félix, dans une de ses conférences de Notre-Dame; une chose impossible? Non. Une chose opposée à la raison? Non. Une chose inintelligible? Non. Une chose qu'on croit sans

aucune raison de la croire? Non, messieurs, mille fois non : ce n'est pas là ce que j'appelle le mystère. Le mystère, remarquez-le bien, est une *vérité*..... C'est une vérité *cachée*, mais une vérité certaine ; une vérité manifestée par un témoignage irrécusable ¹, mais qui, dans la lumière même qui découvre sa certitude, nous demeure, en son essence intime, nécessairement invisible et inconnue. Or, une vérité peut être cachée dans l'infini de Dieu, ou dans le fini de la création, ou de la nature humaine. Voilà pourquoi il y a les mystères de Dieu, les mystères du monde et les mystères de l'homme. — Qu'y a-t-il donc dans le mystère ainsi conçu qui répugne à la science ? »

Ce qu'il y a, je vais essayer de le dire tout à l'heure; mais il me faut d'abord réfuter l'étrange définition du mystère donnée par le célèbre prédicateur.

Le mystère, mon très-révérend, n'en déplaît à votre immense savoir devant lequel je m'incline, est précisément tout ce que vous niez qu'il soit : il est une chose impossible, une chose contradictoire, une chose opposée à la raison, une chose inintelligible, une chose que l'on croit, non-seulement sans aucune raison de le croire, mais encore en dépit de toutes les bonnes raisons que l'on aurait de ne la pas croire.

Vous parlez du mystère caché dans « le fini de la

¹ Le *Témoignage irrécusable* dont parle le père Félix (il l'explique plus tard), c'est la révélation; mais la révélation n'est-elle pas elle-même un mystère ?

création, » et vous faites grand étalage des secrets de la nature, que vous opposez ensuite, comme une barrière, à la science.

Mais les secrets de la nature, pour être inconnus, ne sont pas essentiellement et absolument *inconnaisables* ! La science en découvre chaque jour de nouveaux. Qui vous dit où s'arrêteront, de ce côté, les progrès de l'esprit humain ? J'ajoute qu'ils ne sont pas, comme vos mystères dogmatiques, en opposition flagrante avec les phénomènes constatés. La cause nous échappe, soit ; mais les faits confirment la cause, et ne la contredisent pas. Il y a parfaite harmonie, concordance complète entre la cause *ignorée* et le résultat *constaté* ; jamais la cause ne se dément, partout et toujours elle produit des effets identiques.

« La génération des êtres, criez-vous triomphalement avec Cuvier, est le plus grand mystère de l'économie organique. »

Oui, mais la cause génératrice agit constamment de la même manière ; et si le mode de production varie pour chaque espèce, ce mode, une fois déterminé, ne se dément plus !

Si donc nous ne savons pas comment s'engendrent les êtres, nous savons au moins une chose et la savons bien : c'est que les conditions matérielles nécessaires à l'acte générateur, quelles qu'elles soient, doivent être remplies, sans quoi il n'y aura pas naissance.

Or, votre mystère de l'*incarnation* n'est-il pas le renversement complet, absolu, de l'ordre naturel des choses? N'est-il pas une dérogation formelle aux lois connues de la procréation? N'est-il pas, en un mot, un démenti donné à la science par le dogme?

Voilà donc où est le mystère! — Il est dans la contradiction qui se manifeste visiblement entre la *loi* et les *seuls effets possibles de la loi*.

Nous le rencontrons toutes les fois qu'une loi générale, — connue, sinon expliquée, vue, sinon comprise, — est violée.

L'Incarnation, la Trinité, la Présence réelle, sont des mystères, parce que chacune de ces affirmations déroge à l'ordre immuable, et ne rentre pas dans la logique ordinaire des faits.

Le mystère dément la science, donc il répugne à la science; il contredit la certitude, donc il est opposé à la raison; il renverse toutes les données de l'expérience, donc il est contradictoire à la vérité.

Vous confondez l'*inconnu* avec le mystère; ce sont là deux choses absolument différentes.

Le mystère, par son essence même, est impénétrable; l'inconnu peut toujours être cherché. Ce qui est aujourd'hui l'inconnu, demain, peut-être, sera le connu.

De plus, l'inconnu, alors même qu'il reste inconnu, se constate, se voit, se sait, se sent, se prouve expérimentalement; le mystère, non-seulement ne se prouve pas,

mais ne se constate pas, ne se voit pas, ne se sait pas, ne se sent pas.

L'inconnu est d'ordre naturel, le mystère est d'ordre surnaturel.

L'inconnu est le fait constant, immuable, éternel, palpable, visible; le fait que je puis prédire et que je puis déterminer d'avance, bien que son point de départ m'échappe quelquefois. Le mystère est le fait exceptionnel, irrégulier, capricieux, antirationnel; le fait inexplicable, insaisissable, impalpable, invisible; le fait qui dérouté toutes les prévisions, bouleverse toutes les connaissances; le fait violateur et destructeur de la loi.

L'un est la vérité, l'autre est le renversement de la vérité.

Voilà donc pour la partie obscure des enseignements de l'Église. Cela touche bien aussi au côté contradictoire; mais comme les exemples ne manquent pas, il m'est assez indifférent de chercher ailleurs des arguments nouveaux.

En voici quelques-uns sur lesquels j'appelle toute votre attention :

Vous enseignez que la prière peut agir efficacement sur les déterminations de Dieu, — ce qui est contraire à l'éternelle sagesse, à l'éternelle prescience, à l'éternelle justice, et met en question l'immutabilité, aujourd'hui incontestée, des lois de l'univers.

Vous enseignez que l'humanité, déchue dès le commen-

cement, est condamnée à tourner toujours dans le même cercle, sans perfectionnement possible au delà des limites déjà atteintes par les civilisations disparues, — ce qui me paraît suffisamment démenti par les conquêtes incessantes de la science, par le développement progressif de l'esprit humain, enfin par les améliorations successives de nos institutions sociales.

Vous prêchez la dépendance absolue de l'homme, sous le rapport religieux comme sous le rapport politique, — ce qui est contradictoire au sentiment que chacun de nous porte en soi de son autonomie et de sa liberté.

Vous prêchez la chute en Adam, — ce qui est contraire au principe inviolable de la responsabilité personnelle.

Vous prêchez la grâce, c'est-à-dire le privilège, c'est-à-dire la faveur, — ce qui est contraire à la justice.

Vous prêchez le pardon, — ce qui détruit la nécessité de l'expiation.

Et vous commandez l'expiation, — rendue inutile par le pardon !

Vous me permettez, n'est-ce pas, de ne point développer ces différentes propositions ; leur simple énoncé doit vous suffire. Au besoin, vous pourriez vous reporter à celles de mes précédentes lettres qui traitent spécialement des contradictions dogmatiques.

Passons maintenant aux préceptes incompatibles avec la nature de l'homme.

Ceux-là sont nombreux, monsieur ; si nous devons les examiner tous, nous ne finirions jamais. Je me contenterai de deux exemples.

Les préceptes que je choisis, pour en faire le terrain de la discussion, offrent ce caractère grave à mes yeux, qu'ils sont non-seulement incompatibles avec les lois et les sentiments de notre être, mais encore contraires à la morale naturelle. — Y aurait-il donc une morale religieuse différente de la morale naturelle ?

Si cela était, vous feriez bien de le déclarer, car nous aurions à compter un *mystère* de plus ; le mystère seul pouvant justifier, sinon expliquer, le contradictoire.

Mais ne nous arrêtons pas à ce détail.

Vous enseignez, messieurs, qu'un enfant *mineur* peut désobéir à son père et à sa mère pour tout ce qui concerne les choses du salut ; il peut aller jusqu'à méconnaître les grands devoirs de la famille.

Voici les preuves de ce que j'avance :

« Que ton tout petit-fils se perde à ton cou, s'écrie
» saint Jérôme ; que, les cheveux épars, les vêtements
» déchirés, ta mère te montre le sein qui t'a nourri ; que
» ton père même se couche sur le seuil ! foule ton père
» aux pieds et passe outre, *percalcatum perge patrem*, et,
» les yeux secs, vole sous l'étendard de la croix ! Le seul
» caractère de la piété, dans ces circonstances, c'est la

» cruauté..... Que de molnès, pour avoir eu pitié de leur
» père et de leur mère, ont perdu leur âme! »

« Non-seulement les enfants ne péchent pas en prenant
» l'état religieux sans consulter leurs parents, dit saint
» Liguori ¹; d'après saint Thomas, mais encore ils ont
» complètement tort s'ils font part de leur vocation à
» leurs parents, et s'exposent à en être détournés par
» eux. Cela est confirmé par l'exemple de tant de saints
» qui ont quitté leurs parents à leur insu ou malgré eux,
» et dont Dieu a approuvé et béni cet abandon par des
» miracles. »

Voici maintenant l'opinion de M. le cardinal Gousset,
archevêque de Reims :

« Les enfants qui ont atteint l'âge de puberté (12 à
» 14 ans), peuvent, même avant leur émancipation, faire
» des vœux personnels, indépendamment de la volonté
» de leur père et mère ². »

Est-ce que toutes les forces vives du cœur de l'homme
ne protestent pas, monsieur, contre de semblables doc-
trines ? Venez dire à présent que vous protégez la famille
et que vous ne méconnaissiez pas le plus respectable de
tous les sentiments humains !

¹ *Théologie morale*, t. IV, p. 34.

² *Théologie morale, à l'usage des Confesseurs*.

Je passe au second exemple. Il s'agit de l'expiation des péchés.

L'Eglise enseigne que les plus grandes fautes peuvent être effacées par de bonnes œuvres, des prières et des pénitences; — comme si l'obole versée dans le tronc des pauvres, les abstinences, les macérations, le *repentir même*, pouvaient remettre toutes choses en état ! comme s'il suffisait de crier : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » pour que ce qui a été fait ne soit plus fait, pour que le péché commis soit annulé !

Le meilleur moyen, il me semble, d'expié une faute ou un crime, c'est d'abord d'en atténuer *autant que possible* les fâcheuses conséquences, car, pour en détourner complètement les effets, il n'y faut pas songer : cela est impossible, même à Dieu. — C'est ensuite de se corriger soi-même.

Le voleur qui m'a enlevé ma bourse, l'assassin qui a tué mon père, auront beau prier, jeûner, se mortifier, faire d'abondantes aumônes, tout cela ne me rendra ni mon argent, ni le père que j'ai perdu.

Mais Dieu, dites-vous, sera satisfait ? Non, il ne le sera pas ! — Il ne peut l'être, puisque moi, la victime innocente, je souffre toujours ; puisque ma misère dure et que je reste orphelin !

Le jeûne et les mortifications n'effacent rien, ne corrigent rien, ne rachètent rien, n'absolvent rien, — parce qu'ils ne rétablissent rien.

Ils sont donc inutiles.

A ce titre déjà, nous devons les réprouver.

Mais je vais plus loin : je dis que ce moyen expiatoire de rentrer en grâce auprès de Dieu est incompatible avec les devoirs de l'homme et qu'il blesse la morale.

En effet, pour effacer une faute, vous en commettez une autre. Vous ébranlez votre santé, vous éteignez vos forces, vous détruisez votre intelligence; vous violez, en un mot, les lois les plus impérieuses de notre nature, lois créées par Dieu, voulues par Dieu, puisqu'il en a fait les conditions mêmes de notre existence physique.

Quelle force de volonté pouvez-vous attendre d'un malheureux dont le corps est épuisé par les veilles et les austérités ?

Je vous le dis, en vérité, vous êtes deux fois coupables !

Voulant racheter l'âme, vous détruisez le corps; — vous attendez à l'œuvre divine !

Il est vrai que le suicide *lent* est excusable aux yeux de l'Église catholique, quand il est inspiré par « le désir de satisfaire à la justice divine et la crainte de l'enfer ! ! ».

Mais cela prouve-t-il que vous ayez raison ?

Nullement, que je sache.

La morale particulière d'une secte ne peut prévaloir contre la morale universelle : la vérité est une et absolue.

Quant à moi, je conclus avec Rousseau que « les institutions qui mettent l'homme en contradiction avec lui-même, ne valent rien. »

Paris, 18 novembre 1866.

† Cardinal Gousset.

LETTRE NEUVIÈME

LES MIRACLES CONTEMPORAINS

Monsieur,

Quand j'entre dans une église et que j'y vois de pauvres femmes allumer dévotement des cierges au pied d'un autel de sainte ou devant la statue vénérée de la Vierge, dans le but intéressé d'obtenir quelque grâce exceptionnelle, je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse indéfinissable et de pitié profonde : de pitié, en songeant à ces pauvres intelligences qui ne s'appartiennent plus, à ces âmes naïves qui s'abandonnent sans méfiance aux illusions les plus trompeuses ; de tristesse, quand je réfléchis aux conséquences générales d'une superstition dont le moindre inconvénient est de perpétuer l'ignorance au sein des masses, à une époque où la société qui se transforme a besoin du concours éclairé de tous ses membres.

Qu'attendent ces femmes, ces mères, ces épouses, confiantes dans leur dévotion et persuadées que leur offrande influera sur les décisions du ciel ? La plupart du temps, des faveurs injustes ou des grâces impossibles. Il faut

drait que pour elles Dieu fit des miracles ou qu'il favorisât leur intérêt personnel au détriment d'un autre intérêt non moins légitime souvent. J'en ai connu qui brûlaient des cierges pour que leur fils fût exempté de la conscription; ce qui impliquait qu'un autre fils serait pris à la place du leur, et qu'une autre mère éprouverait les angoisses que ces pauvres affligées cherchaient à détourner d'elles.

D'autres demandent des guérisons d'agonisants.

Ce sentiment-là se conçoit, et je le respecte; il est dicté par un cri du cœur. Aussi, n'est-ce point contre lui que je m'élève.

Je laisse à la prière, en tant qu'elle s'adresse directement à Dieu, toute la vertu qu'on est en droit de lui attribuer. Il serait étrange, en effet, que l'homme étant libre, Dieu ne le fût pas; que l'homme, conservant, dans le cercle d'activité qui lui est dévolu, la complète indépendance de ses actes et la libre disposition de ses volontés, l'Être Tout-Puissant et infini fût seul irrévocablement lié par la fatalité.

Dieu est donc libre, à tout instant, de ses déterminations, comme nous le sommes des nôtres. Mais il ne peut l'être que dans la mesure même du raisonnable et du vrai. Jamais il ne violera, pour notre bon plaisir, les lois de l'ordre universel. Voilà ce qu'il faut, avant tout, bien comprendre.

Malheureusement la confiance des dévots en l'intervention divine n'admet aucune espèce de limites. Tout

est possible à Dieu, même l'impossible, donc tout peut lui être demandé.

Vous voyez d'ici à quelles exagérations on arrive tôt ou tard. On peut aller jusqu'à demander la résurrection des morts, *morts et enterrés*. — Pourquoi pas ?

La croyance, parvenue à ce degré de confiance aveugle, change de nom ; elle s'appelle *préjugé*.

C'est au préjugé seul, monsieur, que je veux m'attaquer dans cette lettre.

Si le clergé catholique, simplement préoccupé de l'idée religieuse, se bornait à dire : *Priez et espérez !* je n'élèverais aucune protestation.

La prière est un élan de l'âme, une effusion du cœur, qui sont dans la vérité de notre nature essentiellement expansive ; de plus, il est assez concevable que celui qui prie avec ferveur espère retirer quelque bien de cette communion intime de son être avec l'Être universel.

Jusque-là, rien d'absolument irrationnel.

Rien de certain, sans doute, rien de positif, rien de sûrement établi, mais rien, non plus, qui répugne d'une manière évidente à la raison.

Nous nous trouvons en face d'une hypothèse du sentiment, voilà tout.

Or, le sentiment, malgré les dédains irréfléchis des philosophes positivistes de la nouvelle école, a bien son importance, et le rôle qu'il joue dans les différents actes de notre vie, n'est pas dénué de tout intérêt scientifique. Il prend sa source en nous, il est un des éléments de

notre nature, si multiple et si complexe, et, alors même que la pure raison semble le contredire, il faut encore tenir compte de ses données. Lui aussi est un fait. On ne peut pas plus le détruire qu'on ne peut le nier.

J'admets donc que, dans les limites appréciables du possible et du vrai, vous donniez satisfaction aux exigences du cœur humain. Il n'y a rien, en cela, que de très-légitime.

Mais laisser croire que le Créateur peut changer capricieusement le cours naturel des choses sur l'intercession d'une sainte qu'on aura implorée de préférence à Dieu lui-même, ou bien, ce qui me paraît pire encore, que l'offrande d'un cierge, ou de tout autre objet analogue, peut exercer une influence directe sur les décrets de la Providence, n'est-ce pas, à vos yeux comme aux miens, monsieur, un crime de lèse-majesté divine, une idolâtrie, une impiété, un sacrilège?

Ma pensée, en vous parlant ainsi, se reporte involontairement à ces *vœux* d'autrefois, dont nos pères étaient si prodigues; sortes de marchés contractés avec le ciel, où le suppliant imposait ses conditions à Dieu, comme un marchand, tenant boutique, impose ses prix à la clientèle qui le visite : — un chandelier d'argent massif pour telle faveur, de vermeil pour telle autre, de cuivre seulement, si la grâce accordée reste trop au-dessous des espérances conçues.

Voilà comment, au moyen âge, se traitaient les affai-

res d'ici-bas avec les saints et saintes du paradis. La valeur du don était fixée d'avance; si la grâce sollicitée n'était pas accordée, le saint ou la sainte n'avait pas son chandelier.

Aujourd'hui, bien que les choses se passent moins cyniquement dans la forme et que le prix soit moins grossièrement débattu, au fond, c'est bien un peu la même chose. On me racontait un jour l'histoire d'un paysan qui, pendant un orage, avait promis à la *sainte mère de Dieu*, si elle épargnait sa récolte, de lui donner une belle robe neuve pour sa fête d'août. La récolte fut sauvée, et la vierge eut sa robe. Mais peu de temps après la rentrée en grange, le feu ayant pris au bâtiment par suite de la fermentation des pailles, tout fut détruit. Le paysan, furieux d'avoir été *trompé*, disait-il, pénétra une nuit dans l'église, et dépouilla la statuette impuissante de la robe dont il l'avait lui-même solennellement revêtue.

Soyez persuadé que ce brave homme, en agissant de la sorte, se croyait parfaitement dans son droit. La plupart de ceux qui font des vœux pareils s'imaginent conclure avec le ciel un véritable marché. — Point de grâce, point d'offrande : donnant, donnant.

Vous ne devez pas ignorer cela, et cependant vous laissez faire. Je me trompe, il y a mieux à dire. Vous ne restez pas passifs et indifférents devant ce préjugé monstrueux. Il est un signe visible de l'asservissement des consciences, une preuve de la domination que vous exer-

cez encore sur un grand nombre d'esprits faibles, et, à ce double titre, vous le respectez trop pour songer à le détruire. Donc, vous ne laissez pas seulement faire.

Ce préjugé, outrage à Dieu; cette superstition, outrage à la raison humaine, sont nécessaires aux intérêts temporels du catholicisme, et vous les encouragez par tous les moyens en votre pouvoir.

Jecrains bien qu'en ceci vous ne soyez plus aveugles encore que ceux que vous égarez, et que vous ne fassiez fausse route en persistant dans ce système de domination intellectuelle. A mon avis, on ne fonde rien de durable sur l'erreur; le mensonge est un mauvais terrain pour édifier une doctrine. Mais cela vous regarde; je n'ai point, en pareille matière, de conseils à vous donner. Vous devez, mieux que moi, savoir où vous marchez et quel but vous désirez atteindre. Pourtant je m'obstine à croire que le miracle, bon peut-être autrefois, quand l'esprit philosophique n'avait pas encore soufflé sur nous, est aujourd'hui un mauvais moyen d'inspirer la confiance. La lumière se fait si vite, de notre temps, autour de toutes ces choses, et il y a, au fond de tout cela, tant de désappointements, tant d'espérances déçues, que vous pourriez bien, quelque jour, vous trouver, sans le vouloir, les premières victimes de vos témérités.

Vous est-il quelquefois arrivé, monsieur, de voir des gottreux, des scrofuleux, des goutteux, des boiteux, ou autres malades de cette espèce, subitement guéris dans

une église, sur les marches mêmes de l'autel, pendant qu'un prêtre revêtu de son étole lisait l'Évangile? des muets par accident (on ne guérit pas ceux de naissance) recouvrer tout d'un coup la parole, rien qu'en touchant une relique de saint ou en balsant un scapulaire?

Moi, j'ai vu cela, et c'est vraiment curieux.

Je pourrais vous nommer une petite église du département de l'Orne, dont j'ai autrefois connu le desservant, et dans laquelle vous trouveriez probablement encore, — car on doit garder ces choses-là, — des béquilles de différentes grandeurs accrochées à la muraille, au milieu d'*ex-voto* de toutes sortes. Chaque paire de béquilles atteste une guérison miraculeuse. Le nombre en est grand, monsieur; aussi la dévotion en la Vierge de cette église est-elle profonde dans le pays. On vient la visiter de tous les coins du département.

Mais c'est surtout le lendemain de l'Assomption, jour fixé pour les miracles (et la recette des Évangiles), qu'il faut voir accourir et se presser la foule. C'est comme une foire. On se heurte, on se bouscule, on se bat pour entrer. — Peut-être devrais-je m'exprimer au passé, car il y a vingt-cinq ans bientôt que je n'ai visité le pays, et la ferveur des fidèles a pu diminuer depuis ce temps; mais à l'époque dont je parle, c'était une cohue.

Les prêtres n'y suffisaient pas. Ils étaient là, plusieurs à la fois, qui récitaient des Évangiles, pendant que d'autres se reposaient ou attendaient leur tour, qui dans la sacristie, qui au presbytère. Il venait des curés de toutes

les paroisses environnantes pour prêter leur concours; ces messieurs se relevaient de deux heures en deux heures.

Et dire que chaque contrée, — ou à peu près, — possède ainsi son pèlerinage plus ou moins fameux! Seulement, jé me suis plus d'une fois demandé, sans pouvoir répondre d'une manière satisfaisante à cette question, pourquoi la Vierge accomplit volontiers des miracles de certaine nature dans telle église ou dans telle chapelle, tandis qu'elle demeure sourde et impuissante en tout autre lieu; pourquoi, par exemple, sainte Anne, l'aïeule de Jésus et la mère de Marie, est si affectueuse et si bonne pour les gens qui vont l'invoquer dans sa chapelle d'Auray, et n'a pas le moins du monde l'air d'écouter ceux qui la prient, de si grand cœur que ce soit, dans la première église venue?

Cela fait naître toutes sortes de réflexions. Y a-t-il une vierge du nom de *Notre-Dame-des-Victoires*, que l'on ne puisse invoquer que dans l'église des Petits-Pères, à Paris, ou une vierge, dans le ciel, qui puisse être inter-cédée partout? Existe-t-il une sainte Anne d'Auray, seulement d'Auray, bienveillante seulement à Auray, ou une sainte Anne, mère de Marie, sans patrie terrestre, juste et bienveillante pour tous ceux qui croient en elle, quelle que soit leur patrie? Il faudrait répondre à cela, ou bien nous continuerons de croire que la Vierge et les saints sont des êtres capricieux, exigeants comme les

grands de la terre, qui tiennent à ce qu'on aille les trouver chez eux, dans leur propre cabinet, si l'on désire en obtenir quelque faveur.

Respectez donc un peu plus vos fétiches !

Cependant, il faut convenir que l'on rencontre quelques exceptions à ces exigences *locales*, particulièrement quand il s'agit de prières qui se paient, ou d'offrandes en argent. Dans ces circonstances, le miracle agit à distance. — En voici une preuve.

Je ne voudrais pas multiplier les exemples, mais celui-là vaut une mention particulière.

A Sées (Orne), ville épiscopale, on a élevé, il y a quelques années, une chapelle en l'honneur de l'*Immaculée Conception*. Cette chapelle est aujourd'hui en si grande vénération sur tous les points de la France, que les fondateurs ont cru devoir publier, deux fois par an, un bulletin officiel signé du président de l'œuvre sous le titre de : *Compte rendu des grâces obtenues par les bienfaiteurs*. Pour UN franc on peut devenir bienfaiteur et avoir son nom inscrit au *Livre d'or de Marie*.

J'ai sous les yeux le dixième bulletin, daté de mai 1861¹. Il est composé en grande partie de lettres ou d'extraits de lettres écrites par des personnes ayant obtenu des faveurs particulières.

¹ Les derniers numéros publiés m'arrivent à l'instant même; ils sont tous aussi *curieux* que celui de mai.

Je cite les deux plus courtes :

N° 1,101. — *Lettre de Mme F... de S..., près Lyon (Rhône), le 24 décembre 1860.*

« Je vous fais passer un franc en timbres-poste que j'ai
» promis si ma nièce guérissait promptement. Dans
» trois jours elle a été entièrement guérie d'une paralysie
» à la tête, que l'on traitait depuis dix-huit mois. »

Si l'espace ne me manquait pas, je pourrais signaler des guérisons autrement extraordinaires que celle-là; — mais passons.

N° 1,129. — *Lettre de M. G... de V... F... (Doubs), 23 janvier 1861.*

« A la réception de votre dernier Bulletin, j'étais tour-
» menté d'un procès qui durait depuis trois ans, et mes
» adversaires y mettaient un acharnement qui ne me
» permettait pas d'en prévoir la fin. Ils annonçaient à
» qui voulait les entendre qu'ils le feraient durer indé-
» finiment et qu'ils mangeraient plutôt leur fortune que
» de céder. Votre Bulletin me fit tourner mes espérances
» vers Marie-Immaculée, que j'avais déjà invoquée de-
» puis le commencement de ce maudit procès. Je promis
» une offrande à Notre-Dame-de-Séze, et quelques jours
» après, les adversaires venaient se rendre à moi, en
» me priant d'arranger cela comme je l'entendrais. J'at-
» tribue l'heureuse issue de cette affaire à la Très-Sainte-
» Vierge-Marie, qui n'abandonne jamais celui qui a con-
» fiance en elle. »

Le Bulletin dont il s'agit contient seize autres lettres du même genre. Il se termine par un petit avis aux zélateurs et zélatrices, et par une indication de la manière dont doivent être envoyées les offrandes.

Cela est signé DEBRAY, *chanoine honoraire, supérieur du petit séminaire de l'Immaculée-Conception.*

Je donne sans scrupule le nom du prêtre qui accepte la responsabilité de pareils faits, puisqu'il s'est nommé lui-même. On ne m'accusera donc pas d'indiscrétion ; tout au plus pourrait-on me reprocher de faire une réclame maladroit. — Le Bulletin que je viens de citer est imprimé et distribué publiquement : M. l'abbé Debray n'oublie pas de dire que cette publication a lieu après avoir été soumise à *Monseigneur* et avec son approbation.

Ainsi, voilà bien les vœux revenus, encouragés, prônés, excités ! Seulement ils coûtent moins cher qu'autrefois. On promet *un simple franc* ; c'est plus facile à acquitter qu'un ostensoir en vermeil ou un chandelier d'argent massif ; — mais un franc souvent répété, cela fait une somme à la fin ; et puis, tout le monde n'y va pas si petitement ; il y a des gens qui versent jusqu'à cent sous ! — Ne rions pas. Certaines offrandes se sont élevées à deux cents francs. — De telle sorte qu'on est arrivé, en très-peu de temps, à pouvoir construire une petite église et à posséder encore assez d'argent de reste pour publier des bulletins et des comptes rendus.

Convenons, monsieur, que les miracles sont parfois lucratifs.

Aux uns ils procurent des guérisons, à d'autres ils font gagner des procès désespérés, à vous ils rapportent de beaux deniers comptants, sans compter l'influence qu'ils vous donnent sur les esprits superstitieux.

N'importe! les gens qui plaidaient jadis contre M. G... de V... F... (Doubs), seraient bien attrapés si on leur disait aujourd'hui qu'ils ne sont pas allés *de leur plein gré* se mettre à la discrétion de leur adversaire, et qu'ils ne faisaient en cela qu'obéir, sans s'en douter, aux *ordres* de la vierge Marie!

Quoi qu'il en soit, ces faits surnaturels, qualifiés modestement de *grâces obtenues* par le bulletin lui-même, sont à l'abri de toute contestation. Comment, en effet, suspecter l'authenticité de lettres dont les originaux sont gracieusement mis « à la disposition des personnes qui voudraient en prendre connaissance ? »

Il n'y a qu'à s'incliner et à se taire.

Je ne puis cependant me défendre d'une réflexion : combien, monsieur, de ces miracles à grand éclat ont dû, en ces dernières années, se dévoiler devant le scepticisme impie des tribunaux de police correctionnelle! et combien y laisseraient encore aujourd'hui leur mystère et leur sainteté, si, chaque fois qu'il se produit quelque part un fait réputé miraculeux par l'Église et prôné par les mandements de nosseigneurs les évêques, les gardiens nés de la morale publique, dont la mission est de

veiller à ce qu'on n'égare pas les intelligences, donnaient rigoureusement l'ordre d'aller au fond des choses ?

Mais laissons de côté ces conséquences judiciaires de vos pieuses supercheries. Peut-être vaut-il mieux ne pas réveiller des souvenirs éteints. Nous savons que si le miracle a ses avantages, il n'est pas complètement dépourvu d'inconvénients : cela nous suffit.

J'aurais bien voulu vous parler aussi des *indulgences* dont l'Église tire d'énormes bénéfices ; mais à quoi bon ? C'est assez que j'y fasse allusion pour que vous pressentiez tout ce qu'on en pourrait dire.

Vous parlez quelquefois de justice, monsieur ; est-ce que les indulgences sont de la justice ? — Cela s'achète.

Et les grâces soudaines, les grâces *in articulo mortis*, les illuminations célestes, faveurs spéciales de Dieu et de la Vierge, qui sont le lot exclusif, quoique souvent immérité, de quelques âmes privilégiées, sont-elles aussi de la justice ? — N'est-ce pas une préférence de Dieu qui a converti saint Paul ?

Si vous voulez réellement prêcher la justice, monsieur, n'enseignez ni les grâces particulières, ni les indulgences, ni les miracles ; et si vous voulez faire respecter votre foi religieuse, renoncez aux préjugés d'une époque qui ne saurait plus revivre ; n'entretenez plus la superstition et mettez de côté, avec vos pieux mensonges et vos ruses dévotes, toute la bimbeloterie légère de vos petites bou-

tiques de cierges bénits et de médailles miraculeuses, ridiculement étalées jusque dans l'intérieur de vos églises.

Les cathédrales n'ont pas été construites pour abriter le commerce de l'épicerie au détail.

Pensez-vous donc que le catholicisme ait ajouté quelque chose à sa grandeur par la sanction qu'il ne cesse d'accorder aux croyances absurdes d'une partie du peuple en des interventions surnaturelles? par ses encouragements à des actes qui frisent l'idolâtrie et ne sont que de monstrueux sacrilèges? Croyez-vous qu'il se soit élevé, dans l'esprit des fidèles éclairés, par l'introduction, dans le culte, de pratiques ridicules, choquantes pour la raison, quelquefois blessantes pour le sentiment, telles que l'exhibition des reliques, la vente des amulettes; la bénédiction des médailles, la remise des scapulaires et la consécration des chapelets?

A quoi donc doit-il de vivre encore, que vous supposez? — Aux eaux bénites? aux sachets? aux apparitions dans les montagnes? ou bien à ce qu'il a gardé, malgré lui, de ses purs enseignements d'autrefois?

Ce n'est pas à moi de répondre.

Je laisse à votre conscience et au bon sens public le soin de résoudre la question.

J'en appelle à des principes qui ont été ceux de l'Église à l'époque où, grandissant au milieu d'une société païenne, elle répandait autour d'elle la lumière. Pour-

quoi donc les repoussez-vous maintenant, ces principes de vie et de progrès social? Ils firent autrefois votre force; prenez garde qu'ils ne fassent aujourd'hui la nôtre contre vous. — Vous les maudissez, vous les reniez, ils vous tueront!

Les beaux temps que ceux où ils retentissaient dans les chaires! où les apôtres, dignes successeurs du Maître, allaient et prêchaient par toute la terre, semant autour d'eux la parole de Jésus, parlant d'égalité devant des riches privilégiés, d'humilité devant des puissants orgueilleux, réclamant la liberté jusque sous les étreintes du despotisme!

Pères du peuple par le caractère même que vous avez revêtu, pourquoi, vous aussi, ne vous êtes-vous pas faits les éducateurs du peuple? Tuteurs naturels des intelligences, pourquoi ne nous avez-vous pas éclairés?

Vous aviez la vérité, vous l'avez voilée!

Quant à vous, monsieur, qui personnellement croyez en une justice humaine, pourquoi ne l'enseignez-vous pas? Les principes de la Révolution sont ceux que prêchait le Christ, vous le savez bien; pourquoi donc ne les répandez-vous pas, comme une manne céleste, comme une nourriture vivifiante, digne des hommes, enfants de Dieu, au lieu de parler sans cesse à vos pauvres ouailles hébétées, d'événements surnaturels qui les troublent, et d'essayer de faire admettre à leurs esprits des faits

impossibles, contre nature, auxquels vous-même n'ajoutez qu'une foi médiocre. Pourquoi, sachant qu'il y a superstition, enseignez-vous la superstition? pourquoi prêchez-vous l'erreur et conseillez-vous l'idolâtrie?

Je vous accuse de faiblesse et de félonie! Vous trahissez votre Dieu en même temps que vos devoirs de prêtre!

Vous aviez une mission moralisatrice par excellence, vous l'avez désertée; vous aviez une Loi, vous l'avez méconnue; vous aviez un Dogme, vous l'avez dénaturé.

J'ai vu, entre vos mains, le Livre de Dieu, maculé et déchiré!

Là où était écrit : LUMIÈRE, des évêques aveuglés ont écrit : TÉNÈBRES; — là où vous pouviez lire : VIE! ils vous ont fait épeler : MORT!

Et comme vous avez livré votre conscience, votre libre-arbitre, votre volonté, vous acceptez cette altération de l'esprit du Livre.

Vous êtes un certain nombre dont tout cela, au fond, contrarie les tendances libérales, et vous ne demanderiez pas mieux que d'en revenir aux saines traditions de l'Église primitive; mais il faudrait lutter, exposer vos personnes, cela pourrait avoir des conséquences. Tout le monde n'a pas le courage de se lever pour défendre une idée, cette idée fût-elle le palladium de la foi en péril.

Le plus simple est donc de se résigner, et c'est ce que vous faites.

Il vous est, d'ailleurs, si facile d'apaiser vos scrupules

en rejetant tous les torts sur ceux qui vous dirigent ! Car enfin, ce n'est pas sur vous que pourra retomber la responsabilité des enseignements que vous répandez ; vous subissez passivement une consigne et ne faites que vous conformer aux ordres de l'Église qui commande.

Continuez donc, puisque cela vous arrange, à nous parler des ténèbres et de la mort, quand la lumière et la vie sont à nos portes ; faites l'ombre bien épaisse autour de nous ; cachez de votre mieux l'aube qui se lève, afin que ceux que vous tenez encore sous votre domination ne la voient pas ; prenez soin de fermer les yeux qui tenteraient de s'ouvrir ; achevez de tuer les intelligences, — mais ne comptez pas sur notre oubli, et n'espérez pas que Dieu vous pardonne !

Paris, 15 décembre 1866.

LETTRE DIXIÈME

LE VOUEMENT

Monsieur,

Vous connaissez, pour les avoir vues de près, les nombreuses superstitions qui désolent l'esprit des campagnes, j'en sais même, dans la quantité, qui vous sont extrêmement désagréables.

Rien, par exemple, ne vous irrite autant que l'obstination de vos paroissiens à croire aux sorciers. Le catholicisme, qui admet le miracle, n'admet pas la sorcellerie.

Il est vrai que ce sont deux choses d'origine tout à fait différente: le miracle procède de Dieu, la sorcellerie prend sa source en Satan.

C'est du moins, ce que l'Église enseigne.

Quoi qu'il en soit, et malgré vos efforts de tous les jours, le préjugé subsiste; vous n'avez rien pu gagner sur lui. Vos naïfs Champenois (disons *Tourangeaux*, pour ne pas compromettre votre incognito), vos naïfs Tourangeaux demeurent et demeureront longtemps encore convaincus de l'existence des sorciers.

Hélas ! il en est de même un peu partout ! Que j'aïlle en Normandie, en Bretagne, en Lorraine ou dans les montagnes du Puy-de-Dôme, à chaque pas je rencontrerai la même ignorance et le même aveuglement. Toutes les populations rurales se ressemblent. Cependant, je suis tenté de croire que les habitants de Béthisy-la-Garenne, votre paroisse, dépassent le niveau commun ; ces braves gens-là sont véritablement d'une crédulité sans pareille.

Leur vache est-elle malade ? Deux ou trois moutons du même troupeau se trouvent-ils simultanément atteints de la clavelée ? Ils ne s'imaginent pas qu'une épidémie peut régner dans les environs ; non. L'explication, pour eux, est beaucoup plus simple : on a jeté un sort sur l'étable ! Et, sans en chercher davantage, ils courent consulter quelque devin de leur connaissance. — Rarement, dans ces circonstances, ils s'adressent à l'eau bénite de M. le curé. C'est encore un trait de caractère qui vaut la peine d'être noté.

Je dois cependant convenir que les plus dévots font quelquefois des neuvaines ; mais cela ne les empêche pas, au fond, de croire tout autant que les autres, si ce n'est même davantage, à l'influence pernicieuse du *mauvais œil*.

Ne vous étonnez pas, monsieur, de cette excessive crédulité, elle est un peu votre ouvrage. Ne parlez-vous pas, à tout propos, dans vos saintes homélies, de la puissance presque illimitée du démon et des embûches qu'il nous tend ? Ne le montrez-vous pas en lutte perpétuelle

contre Dieu? Ne lui reconnaissez-vous pas hautement, dogmatiquement, le pouvoir de faire des miracles?

S'il en est ainsi, vous n'avez rien à dire. L'esprit des simples a sa logique, tout comme le nôtre, et vous n'empêcherez jamais un *croyant* d'aller jusqu'au bout de sa foi.

Après tout, celui qui a transporté Jésus sur la montagne, peut bien inquiéter un obscur paysan du Languedoc ou de la vallée d'Auge.

Rappelez-vous à ce propos la réponse que vous fit, certain jour, un bon vieux bûcheron (crédule comme un enfant), que vous gourmandiez très-fort à l'occasion de craintes ridicules que lui inspiraient les allures mystérieuses d'un de ses voisins.

— M'est avis, prétendait le bonhomme, que les maléfices du père Labrousse sont tout aussi sûrs et certains que les vrais miracles opérés, au temps de Pâques, par la très-sainte chasse de notre vénérée patronne; *il est de chair et d'os, lui!*

Ce n'était point déjà trop mal pour un rustre; mais je préfère encore le mot de la fin.

Le brave homme vous avait écouté longtemps, dans l'attitude la plus humble; il s'était bien gardé de vous interrompre. Vous pouviez, au bout d'un quart d'heure d'explications et de remontrances, le croire complètement rassuré, lorsque, relevant subitement la tête, il vous dit :

— C'est égal, monsieur le curé, tant que le diable sera en enfer, vous ne l'empêcherez pas d'avoir ses *procureurs*.

Puis, complétant, sa pensée, il ajouta en manière de conclusion :

— Ça se comprend !

Vous étiez vaincu.

Mais, en vérité, c'est bien de cela qu'il s'agit ! et je ne sais pas pourquoi je m'appesantis si longtemps sur un sujet qui n'est pas le mien. Je ne voulais parler de la crédulité naïve des paysans que pour la comparer à celle de gens beaucoup plus intelligents qu'eux.

Car si la campagne a ses superstitions, ce qui n'est douteux pour personne, la ville aussi a les siennes, et celles-là s'expliquent plus difficilement : elles n'ont pas toujours l'ignorance pour excuse.

J'en pourrais relever de bien curieuses, mais je ne veux m'attacher qu'à une seule, pour ne pas charger le tableau, et je choisis la plus frappante parmi toutes celles que l'Église elle-même encourage.

Si le hasard vous amenait quelque jour à Paris, je voudrais vous conduire, une après-midi d'été, dans le jardin des Tuileries, à l'heure où les enfants s'ébattent sous les quinconces. Vous auriez devant les yeux, groupé en un très-petit espace, un échantillon de la véritable société parisienne.

Là, point ou très-peu de femmes équivoques. Celles qui

viennent à ce rendez-vous, recherché de la bonne compagnie, appartiennent presque toutes au meilleur monde. La plupart sont des mères de famille.

Peut-être n'en rencontreriez-vous pas une seule, dans cette foule compacte et choisie, qui n'ait reçu, soit au couvent, soit à la pension, une éducation relativement brillante, et dont l'esprit, développé autant que peut l'être de nos jours l'esprit d'une femme, n'ait été sagement prémuni contre les dangers d'une crédulité trop complaisante. Elles riraient fort, en vérité, si vous veniez à parler devant elles des désastreux effets du *mauvais œil*, et se pâmeraient d'aise en vous entendant énumérer les vilains tours que le Diable se plait à jouer, de temps en temps, aux honnêtes habitants de votre village.

Eh bien! ces femmes instruites, ces mères éclairées, que nous saluons comme l'élite des intelligences féminines, ont toutes, au fond du cœur, la même superstition, le même préjugé, toutes subissent le même entraînement irréfléchi : elles croient à l'influence de certaines couleurs de convention sur la vie et la santé des petits enfants que le bon Dieu leur donne.

Ce n'est pas une plaisanterie, c'est la vérité pure.

En effet, si vos yeux se reportaient des mères aux enfants qui jouent à quelques pas de là sous les arbres, vous remarqueriez bientôt que beaucoup d'entre eux sont vêtus de blanc de la tête aux pieds; — d'autres sont complètement habillés de bleu.

Ces enfants-là, monsieur, sont consacrés à la Vierge.

Vous seriez étonné de leur nombre ; j'en ai compté, un jour, jusqu'à vingt-deux à la fois !

Dans les campagnes, on pratique peu le *vouement*, cela coûterait trop cher. Dans les villes, où l'aisance est plus commune, la chose ne présente pas les mêmes difficultés ; aussi, en use-t-on. Qu'un enfant vienne à mourir en bas âge, dans une famille, et vite le second est offert à la Vierge.

Ce n'est pas à Dieu qu'on s'adresse ; ah ! bien oui ! La Vierge et les saints, voilà les vraies puissances du ciel ! Dieu, aujourd'hui, ne compte presque plus.

Et qu'on ne prétende pas, comme me l'écrivait il y a peu de jours une dévote anonyme, que l'on agit ainsi « parce qu'on se reconnaît indigne d'obtenir, par ses seules » prières, ce qu'on regarde comme une grâce toute gracieuse, et que l'on compte sur le secours de la sainte Vierge ou celui d'un autre saint ou sainte, comme ici-bas l'on met son espoir en la protection des amis de ceux dont on attend quelque faveur. »

C'est là, selon moi, une très-mauvaise excuse.

Chacun de nous se *sent* uni directement à Dieu, et nul n'a besoin d'introducteur auprès de lui. Soutenir le contraire me paraît une impiété.

C'est encore, je ne l'ignore point, une des prétentions de l'Église catholique, de vouloir placer sans cesse des intermédiaires entre l'homme et Dieu ; quand elle n'y met pas le saint, elle y met le prêtre ; il lui faut absolument quelqu'un. Il semble qu'on prenne à tâche de nous éloigner de plus en plus de la source divine.

Eh quoi ! c'est pour parler à votre Père que vous avez besoin d'avocats ! C'est contre ses décisions, c'est-à-dire contre lui-même, que vous appelez du secours ! C'est pour le vaincre que vous inventez des protecteurs qui, à coup sûr, vous aiment moins que lui ; — et cela, sous je ne sais quel prétexte d'indignité personnelle ! Ne blasphémons pas ! Toute âme qui s'élève est digne de Dieu ; le cœur s'épure par la prière. Dieu, croyez-le bien, monsieur, ne ressemble point aux grands de la terre qui, se laissant dominer par un sentiment étroit de *népotisme* ou des préférences intéressées, accordent volontiers à leurs amis ou à leurs proches, ce qu'ils refuseraient durement à des malheureux dépourvus d'appui et de recommandations puissantes. Il n'y a ni étrangers ni inconnus pour Dieu ; nous sommes tous ses enfants, et malgré nos erreurs et nos faiblesses, il nous aime !

Au train dont on y va, je veux qu'avant bien longtemps le nom de Dieu disparaisse complètement des cérémonies du culte. Ne voyons-nous pas déjà le pape Pie IX, créant une ère nouvelle, dater ses actes pontificaux les plus importants de la Définition du dogme de l'Immaculée Conception ?

Il me semble cependant que cette confiance des fidèles en Marie, qui prend peu à peu dans les âmes la place de la confiance en Dieu, devrait vous donner sérieusement à réfléchir ; le dogme me paraît profondément atteint par cette tendance nouvelle.

Qu'une mère prie pour la conservation de son enfant,

rien de mieux ; mais qu'elle s'adresse à la Vierge en laissant systématiquement Dieu de côté, voilà qui me paraît contraire au véritable esprit de l'Église.

Et puis, à quoi bon ce costume blanc ou bleu ?

Il est, me direz-vous, le témoignage public de la persistance du vœu.

Non, monsieur, pas plus que le noir que portent les hommes en temps de deuil, n'est une preuve certaine de la persistance de leurs regrets. C'est dans le cœur seul qu'il faut aller chercher l'expression vraie des sentiments.

La Vierge invoquée, si tant est que son pouvoir s'étende aux choses pour lesquelles on l'intercède, n'a pas besoin de ce témoignage extérieur, de ce signe visible d'une dévotion qui s'exagère en se manifestant de la sorte ; d'autant mieux que ceux qui portent au dehors cette livrée de la foi, les enfants, n'y sont absolument pour rien.

Voilà donc un préjugé bel et bien établi.

Si l'on veut être à peu près sûr d'élever un enfant, on le *voue* au blanc ou au bleu.

Cela dépend du sexe.

Le blanc appartient aux filles, le bleu est plus communément adopté pour les garçons.

Cependant, la règle n'est pas absolue ; il paraît qu'on peut choisir.

Mais que sous aucun prétexte on ne s'avise de changer

quoi que ce soit à la couleur adoptée, car le *pacte* serait rompu !

Jusqu'à sept ans, l'enfant ne doit porter d'autre couleur que celle qui plait à la Vierge ; le moindre ruban rouge ou vert détruirait immédiatement le charme, et la grâce protectrice qui entoure le petit être se retirerait de lui. C'est du moins ce que pensent la plupart des femmes.

Voici un exemple qui prouvera mieux que toutes les dissertations à quel degré d'inconséquence la foi, disons mieux, le préjugé, peut conduire les mères les plus tendres et les plus animées d'une véritable affection pour leurs enfants.

Je n'invente pas la courte histoire qu'on va lire ; vingt personnes la pourraient conter tout aussi bien que moi.

Une jeune femme, que la santé délicate de son premier-né avait longtemps inquiétée, résolut de consacrer son second enfant à la Vierge.

C'était une fille, on la voua au blanc.

Durant les quatre premières années, tout alla bien. Vers l'âge de quatre ans, l'enfant fit une maladie grave dont elle guérit. La protection de Marie était dès lors visible ; il n'y avait pas à douter. La mère, confiante dans sa foi, se félicitait intérieurement de la pieuse détermination qu'elle avait prise.

Mais une étourderie (une simple étourderie, monsieur !)

devait bientôt faire perdre à cette malheureuse mère tout le fruit d'un vœu saintement et scrupuleusement observé.

Un soir, — ceci se passait il y a un an, — la famille tout entière s'était rendue chez des amis où se donnait une petite fête. On était en hiver.

Les enfants avaient joué, sauté, dansé. Au moment de partir, la petite fille qui n'avait pas donné sa part de plaisir, était tout en nage.

— Il fait très-froid, dit la mattresse du logis en reconduisant ses invités, prenez bien garde à Marie !

Puis saisissant inconsidérément une petite pelisse rouge, à capuchon ouaté, qui se trouvait accrochée dans l'antichambre, elle la jeta sur les épaules de l'enfant.

— C'est la pelisse de Pauline, dit-elle, vous me la renverrez demain.

— Otez vite ! cria la mère, qui devint pâle ; un vêtement de couleur ! y songez-vous ?

— Mais cette petite aura froid, insista le père.

— Du tout, mon ami, reprit la jeune femme ; ce châle suffira (un petit châle blanc, dont elle entourait le cou et la taille de l'enfant) ; d'ailleurs nous prendrons une voiture à la porte.

On sortit.

Il gelait à pierre fendre, et un vent du nord, vif et sec, cinglait les visages. On marcha près d'un quart d'heure avant de rencontrer la voiture espérée ; enfin, il en vint une, tout le monde y entra, mais on était glacé.

Le lendemain, la petite fille vouée au blanc ne se leva pas. Huit jours après elle était morte, enlevée par une pleurésie.

Vous croyez peut-être que la mère attribua cette mort inopinée au froid qui avait saisi son enfant ? Comme vous connaissez mal l'esprit des gens que la superstition aveugle !

ELLE L'ATTRIBUA A LA PELISSE ROUGE !

On avait rompu le vœu, et la protection de la sainte Vierge s'était retirée. Dès ce moment l'enfant avait été condamnée !

« Cette fatale méprise a causé la perte de ma petite Marie, » écrivait cette malheureuse femme à sa propre mère, deux jours après l'événement.

Voilà où nous en sommes ! C'est au XIX^e siècle, dans la patrie de Voltaire et de Rousseau, à Paris, que de pareilles superstitions trouvent crédit !

Des parents perdent leur enfant par leur faute, et ils ne savent pas même reconnaître leur imprudence !

Que voulez-vous que je vous dise, monsieur, si ce n'est que tout cela est profondément triste ?

Puisque j'en suis à citer des faits, permettez-moi de terminer par un souvenir qui m'est tout personnel.

Je me trouvais, il y a quelques semaines, à dîner dans une maison fort recherchée où se rencontrent parfois,

comme sur un terrain neutre, les personnes les plus séparées d'opinions et de croyances. J'y ai vu un rabbin converser paisiblement avec un évêque, et un député de la droite (candidat du gouvernement en 1863) tendre la main à un ex-proscrit du deux décembre.

J'eus l'honneur, ce jour-là, d'être présenté à une dame que je voyais pour la première fois, mais dont le frère avait été mon camarade de collège, circonstance qui me valut l'avantage de faire, le soir même, connaissance presque complète avec elle.

Quelques mots me suffiront pour vous la présenter à mon tour : elle est jeune, jolie, fort instruite, mais superstitieuse à l'excès. Vous en savez maintenant tout aussi long que moi.

Partout où elle va, son premier soin est de s'assurer du nombre exact des convives. — Vous ne la feriez pas asseoir, elle treizième, à la table du souverain pontife !

— Ma foi, je ne m'en cache pas, dit-elle avec une franchise qui lui fait du moins honneur, quand on s'aperçoit de sa préoccupation, je suis superstitieuse. J'ai surtout horreur du nombre treize ; d'ailleurs, je suis payée pour cela.

Et quand on lui demande quel genre de catastrophes lui a values ce nombre de mauvais augure, elle raconte une foule de choses, les unes tristes, les autres plaisantes.

Elle a perdu sa mère un *treize* du mois.

C'est un *treize* qu'elle est accouchée pour la première fois, et son enfant est mort au bout de huit jours.

Elle a demeuré six mois au n° 13 de la rue..., et dans ce court espace de temps son mari a perdu 16,000 fr. à la Bourse. Maintenant elle habite le n° 15, et tout va bien ; son mari réussit dans la plupart de ses opérations.

Le jour dont je parle, la conversation tomba naturellement, dès qu'elle fut là, sur les inconvénients du nombre fatal. C'est une chose digne de remarque que les personnes superstitieuses semblent prendre plaisir à mettre tous ceux qu'elles ne connaissent pas dans la confiance de leurs faiblesses. Elles ont cela de commun avec les peureux, qui ne trouvent rien de plus intéressant à conter que des histoires de revenants.

A table, je l'eus pour voisine.

— S'il vous arrive jamais un nouveau-né, lui dis-je, quand elle m'eut appris l'influence désastreuse du nombre treize sur la vie de son premier enfant, espérons, madame, qu'il choisira mieux son jour.

— Je l'espère aussi, monsieur ; mais, du reste, je saurai bien, cette fois, conjurer le mauvais sort.

— Ah ! comment ferez-vous ?

— Je vouerai mon enfant au blanc !

— Et vous pensez, par cette précaution, lui assurer une longue et heureuse vie ?

— Je compte du moins l'élever.

Puis me regardant en face :

— Est-ce que par hasard, vous douteriez de la puissance de la sainte Vierge ?

— J'avoue humblement, répondis-je en m'inclinant, que je ne suis pas trop convaincu de la vertu préservatrice des robes blanches.

— Eh bien ! monsieur, vous avez tort.

— J'imagine, dans ma faible raison, que de grands soins, une active vigilance, d'incessantes précautions sont les meilleures garanties que puisse prendre une mère.

— Sans doute, mais ce ne sont là que des garanties humaines, et les garanties humaines ne suffisent pas toujours. Croyez-vous donc que ma petite Berthe ait manqué de soins en venant au monde ? Je lui avais donné une excellente nourrice et je la faisais élever chez moi.

— Fort bien. Mais si, consacrant votre nouvel enfant à la Vierge, en qui vous paraissez avoir une confiance absolue...

— Absolue est le mot.

— Si, dis-je, consacrant purement et simplement votre enfant à la Vierge par un cri de votre cœur, vous preniez le parti de l'habiller comme tous les autres enfants, est-ce que l'effet ne serait pas le même ?

— Oh ! non, bien certainement.

— Pourquoi ? Quel inconvénient verriez-vous à cela ?

— D'abord, le *vœu* n'existerait pas, ou, s'il existait, ne se trouverait pas accompli. C'est la gêne que je m'impose, le sacrifice que je fais qui sont agréables à Marie ; il faut savoir *mériter* (*sic*) les grâces que l'on demande. Après tout, quand on voue un enfant au blanc, c'est bien le moins...

— Qu'on l'habille de blanc, n'est-ce pas?

— Dame!

Cette logique était irréprochable; je me tus.

J'avais bien envie, pendant que j'y étais, de demander encore comment font les pauvres, qui n'ont pour vêtir leurs enfants que les vieilles hardes qu'on leur donne, ou bien si le *vouement* ne serait pas une dévotion permise seulement aux personnes riches; mais ma voisine ne m'en laissa pas le temps. Elle reprit presque aussitôt :

— Je connais une dame qui, en moins de cinq années, a perdu deux enfants; elle vient de vouer le troisième, qui est un garçon, au bleu. C'est moi qui lui ai suggéré cette idée.

— Les deux autres sont morts jeunes? demandai-je.

— Oui, tous deux avant l'âge de sept ans. Remarquez, monsieur, cette coïncidence que pas un n'a passé l'âge auquel se termine le vœu que l'on fait à la Vierge!

— Et de quelles maladies sont-ils morts?

— Le premier, qui était un petit garçon, est mort en nourrice. Imaginez-vous, monsieur, que la misérable femme à laquelle on l'avait confié lui faisait boire de l'eau de pavot afin de l'endormir et de pouvoir s'en aller tranquillement aux champs toute la journée. On a su cela plus tard. L'enfant est mort à six mois.

— Et l'autre?

— L'autre était une charmante petite fille; elle est morte à trois ans et demi.

— Elle n'était plus en nourrice, celle-là?

— Malheureusement.

— Que lui est-il donc arrivé?

— Oh ! monsieur, quelque chose d'affreux ; la pauvre enfant est morte brûlée !

— Dans un incendie ?

— Non ; on l'avait imprudemment laissée seule..... à peine un quart d'heure ! Quand la mère est rentrée, tout était fini.

— Voilà, certes, madame, une catastrophe épouvantable ; et, pour éviter le retour de semblables malheurs, votre amie, dites-vous, consacre son troisième enfant à la Vierge et le vêtira de bleu scrupuleusement jusqu'à l'âge de sept ans ?

— Oui, monsieur.

— Mais si on le confie, comme le premier, à une mauvaise nourrice ?

— On a fait en sorte de lui en trouver une bonne.

— Et si on le laisse seul, comme le second, avec des allumettes sous la main ? ajoutai-je.

— Monsieur, vous êtes un incrédule, interrompit brusquement mon interlocutrice, et l'on ne peut pas causer sérieusement avec vous ; parlons, si vous le voulez bien, d'autre chose.

Ce qui fut fait immédiatement.

Mais que penser d'une crédulité qui aboutit à de telles aberrations ?

Entre les paysans qui redoutent les effets du mauvais

œil, et les gens de la ville qui vouent leurs enfants au blanc, quelle différence faites-vous ?

Pour moi, je n'en fais pas : préjugé ici, préjugé là. C'est tout un.

Décidément, les paysans ne sont pas aussi bêtes qu'on veut bien le prétendre : si Dieu a ses mandataires, le diable peut bien avoir les siens.

Ça se comprend ! comme disait le bûcheron.

Paris, 13 janvier 1867.

LETTRE ONZIÈME

LA CRISE RELIGIEUSE

Les différents sujets traités dans mes précédentes lettres m'amènent tout naturellement à rechercher quelles ont été, dans notre milieu laïque, les conséquences de l'éducation *orthodoxe* répandue par les soins et sous la surveillance du clergé.

Aux fruits qu'elle porte, on juge une doctrine.

Au degré d'influence qu'elle exerce sur les mœurs, les opinions et les tendances générales d'une époque, on mesure la puissance civilisatrice d'une religion.

C'est tout simplement l'état moral de la société moderne que je me propose d'examiner.

Ce ne sera pas, j'ose l'espérer, le côté le moins intéressant ni le moins instructif de la question qui nous occupe. Il va nous permettre d'étudier dans ses causes et de suivre dans ses diverses évolutions, l'un des plus remarquables mouvements de l'esprit humain.

Quelle occasion pour vous, monsieur, de faire ressortir avec éclat la supériorité du dogme chrétien sur nos utopies philosophiques et révolutionnaires! Vous n'en

trouverez jamais de meilleure. — C'est aux heures de crise qu'il appartient à ceux qui sont forts de montrer leur véritable puissance.

Ce qu'il y a de particulièrement curieux dans le phénomène social sur lequel je veux appeler votre attention, c'est qu'il se produit au sein d'une nation foncièrement catholique, dans un pays où le clergé jouit de privilèges et de faveurs exceptionnelles qu'il ne rencontre assurément pas partout. — Voilà, certes, une remarque qui n'est pas hors de propos.

La société tout entière est dans vos mains, vous la dominez de la base au sommet. Vous avez l'école, la pension, le coin du feu, la chaire; vous avez le confessionnal, dont je n'ose parler ici qu'avec une extrême réserve, ne pouvant dire sans inconvénient tout ce que j'en pense; vous avez les mandements de vos évêques, qui portent jusqu'au fond des plus misérables bourgades, les instructions et les mots d'ordre du chef de l'Église; vous avez l'influence qu'entraîne après soi le caractère sacerdotal dont vous êtes revêtu; vous avez la puissance du nombre et la puissance de l'argent; vous avez la discipline qui fait plier tous les fronts, soumet toutes les volontés, abaisse toutes les résistances; vous avez l'autorité, vous avez la liberté.

Et pour comble de faveur, comme si rien ne devait manquer à l'expérience que nous faisons aujourd'hui de votre valeur politique et sociale, vous possédez la con-

fiance presque illimitée du gouvernement qui, non content d'appeler les premiers d'entre vous aux plus hautes dignités de l'Etat, vous laisse, dans l'exercice de votre ministère, — et même en dehors de l'exercice de votre ministère, — autant d'indépendance que vous en pouvez souhaiter.

Avec cela, vous avez dû réaliser de grandes choses; on en réaliserait à moins.

Et cependant, si je considère l'état présent des esprits, il ne me semble pas que les enseignements de l'Église aient produit, depuis tantôt soixante ans, de bien merveilleux résultats.

Le but du clergé catholique, en procédant comme il l'a fait jusqu'ici, c'est-à-dire en se renfermant exclusivement dans les données de la tradition évangélique, et en refusant de la façon la plus péremptoire toute alliance avec les principes de la société moderne, était, sans nul doute, de consolider de plus en plus la croyance au dogme et d'affermir, en même temps, sa propre autorité dans le monde.

Est-ce bien à quoi ses efforts ont abouti? N'a-t-il pas plutôt compromis, par de regrettables exigences et de maladroites prétentions, la foi qu'il avait mission de transmettre? Je laisse aux faits le soin de répondre.

Or les faits, monsieur, s'élèvent contre vous! De toutes parts la foi s'éteint; une sorte de somnolence coupable engourdit les âmes, et l'athéisme, cette dangereuse

illusion, s'empare insensiblement, mais irrévocablement peut-être, d'une foule de consciences qui vous appartenaient autrefois.

C'est en se plaçant à ce point de vue, fort triste, il faut bien le dire, pour une conscience catholique, qu'un de vos plus fougueux évêques a pu s'écrier récemment, dans son langage plein d'amertume et de tristesse : « Nous ne sommes point en des jours heureux ! »

Je ne sais pas si vous avez jamais prévu la crise que nous traversons, mais il est certain que vous seuls messieurs, l'avez provoquée.

On ne froisse pas impunément la raison et le sentiment publics; on ne recommande pas à la piété des fidèles des lettres tombées du ciel et signées *Jésus*; on n'affirme pas, sous le couvert respectable d'une religion longtemps vénérée, des impossibilités choquantes comme les apparitions de la grotte de Lourdes, les guérisons subites de gottreux ou d'aveugles, et l'intervention complaisante (moyennant un franc) de la Vierge immaculée, dans les affaires litigieuses de deux plaideurs aux abois, sans jeter quelque trouble dans les esprits, et sans provoquer des sourires qui se changent bientôt en protestations légitimes; on ne résiste pas, enfin, comme vous le faites sans cesse, aux tendances de toute une époque, sans donner lieu à de violentes réactions.

Le clergé catholique a semé la superstition, il récolte l'incrédulité. Rien de plus juste.

Je me doute bien que vous ne manquerez pas de tout rejeter sur les francs-maçons, les libres-penseurs et les révolutionnaires; c'est l'habitude. Mais pourquoi y a-t-il des révolutionnaires, des libres-penseurs et des francs-maçons? Voilà d'abord ce qu'il faudrait expliquer. Il est certain que si le catholicisme, tel qu'il est encore prêché aujourd'hui, satisfaisait la conscience de tous ces hommes-là, vous ne les auriez pas contre vous. Il y a une cause à leur antagonisme.

Ne croyez pas qu'ils vous combattent pour le malin plaisir de vous attrister; leur opposition prend sa source dans un sentiment honorable.

C'est votre incurie qu'ils accusent, c'est votre aveuglement qu'ils regrettent, c'est contre votre obstination qu'ils luttent.

Vous vous êtes trompés.

Vous avez voulu forcer des gens instruits à croire le contraire de ce qu'ils savent, — comme si la science, qui est la vérité révélée, pouvait mentir! comme si la raison, « qui éclaire tout homme venant en ce monde, » pouvait tromper nos intelligences!

Mais, à défaut de la raison et de la science, le sens commun suffirait pour vous contredire, quand vous affirmez des faits miraculeux du genre de ceux que je rappelais tout à l'heure. Nous ne sommes plus au temps où les plus hauts personnages avaient peur des éclipses, que vos prédécesseurs représentaient comme des signes certains de la colère de Dieu.

Les éclipses, aujourd'hui, sont une curiosité astronomique que tout le monde suit avec intérêt et sans la moindre épouvante. Les enfants et les paysans (ces autres enfants) les regardent bravement à travers des verres noircis.

Voilà où un peu de science nous a conduits; aussi, malgré les regrettables superstitions qui surnagent encore, suis-je plein d'espoir dans l'avenir. Tant de prétendus miracles nous sont maintenant expliqués, que nous avons beaucoup de peine à croire aux autres. Lorsqu'un fait, réputé extraordinaire, nous est signalé, fût-il attesté par des milliers de témoins, s'il nous paraît contraire à l'ordre naturel des choses, nous le nions, et forts de ce que nous connaissons, nous disons carrément : « Il y a quelque supercherie là-dessous. » Rappelez-vous, à cet égard, la triste déconvenue des frères Davenport. — Si c'est d'un phénomène cosmologique qu'il s'agit, nous cherchons les causes qui ont pu le déterminer, la loi dont il relève; mais dans aucun cas nous ne crions au miracle.

N'essayez donc pas de lutter contre ce mouvement des esprits en voie d'affranchissement; vous seriez vaincus.

Votre tort est d'avoir cru que vous pourriez dominer quand même et toujours nos intelligences. Vous nous traitez en mineurs, comme au moyen âge.

Cependant vous pouviez prévoir ce qui arrive. Des hommes élevés dans le respect de vos croyances l'avaient pressenti.

« La société, écrit Chateaubriand dans sa Préface des
» *Études historiques*, la société, en avançant, accomplit
» certaines transformations générales, et nous sommes
» arrivés à l'un de ces grands changements de l'espèce
» humaine... »

De son côté, M. de Lamartine s'exprime en ces termes précis, positifs, catégoriques :

« Nous sommes à une des plus fortes époques que le
» genre humain ait à franchir pour avancer vers le but
» de sa destinée divine, à une époque de rénovation et
» de transformation sociale pareille peut-être à l'époque
» évangélique... Nous allons à une des plus sublimes hal-
» tes de l'humanité¹. »

Les temps prédits sont arrivés; le travail de rénovation sociale entrevu par Chateaubriand, compris et annoncé par Lamartine, est en voie d'accomplissement.

A l'heure où nous sommes, une révolution immense s'accomplit dans le domaine de la foi. Nous sentons nettement que le passé tout entier se détache de nous; qu'il nous quitte, pour ainsi dire, tout d'une pièce, emportant avec lui, dans les plis rassemblés de ses guenilles, le complet arsenal de ses vieux dogmes et de ses doctrines vermoulues, ses anciennes lois, ses formes politiques usées, ses mœurs, sa religion, sa littérature, son art, tout ce qui était lui, enfin !

¹ Sur la Politique rationnelle.

Oui, tout cela s'en va, entraîné par le courant !

La pensée des pères n'est plus la pensée des fils ; le siècle d'hier n'est plus le siècle d'aujourd'hui ! Entre nos pères et nous, il y a quelque chose de plus que soixante ans écoulés, ou la simple distance d'une génération à l'autre : — il y a un vide, et ce vide est un abîme !

Évidemment nous marchons vers une transformation complète, non-seulement de nos institutions, mais encore de nos croyances religieuses.

Et il ne saurait en être autrement, le mouvement politique et le mouvement religieux sont inséparables.

Pour ma part, je le crois fermement, l'évolution qui se prépare dans l'ordre religieux, ce travail de renouvellement de la foi qui s'accomplit autour de nous, sous nos yeux et jusque dans nos propres consciences, ne sont point complètement étrangers aux grands événements politiques de ces derniers soixante-dix ans.

Les modifications importantes apportées par trois révolutions successives aux principes fondamentaux sur lesquels reposaient nos institutions ; les bases nouvelles de notre ordre politique et social ; notre droit public moderne, tout imprégné de liberté et d'égalité ; la substitution récente (et définitive, espérons-le) du droit naturel des peuples au droit divin des couronnes ; le suffrage universel, officiellement reconnu sur plusieurs points de l'Europe à la fois, comme la seule consécration légitime de tout pouvoir et de toute autorité ; tout cela n'a-t-il

pas, que vous pensiez, contribué beaucoup à l'affranchissement des esprits et à l'éclosion de ce mouvement de rénovation religieuse, dont les symptômes se manifestent si visiblement de toutes parts ?

La forme religieuse des anciens jours disparaissant avec la vieille forme politique dont elle était l'expression fidèle, qu'y aurait-il d'étonnant à cela ?

Le contraire aurait bien plutôt lieu de nous surprendre.

Il est clair que les institutions politiques du moyen âge, telles qu'on les supportait volontiers autrefois, les croyant divines, s'allieraient mal, aujourd'hui, avec la connaissance que nous avons acquise de notre droit commun, en tant qu'hommes et en tant que citoyens, et avec le sentiment net, précis, que nous possédons de notre liberté et de notre égalité civiles. — La vieille forme politique devait donc disparaître.

Je ne vois pas pourquoi il en serait autrement de la vieille forme religieuse, ni comment ce qui a tué celle-ci ne tuerait pas celle-là; comment, en un mot, la religion pourrait se maintenir intacte avec des éléments et des principes contraires à l'esprit moderne, et qui ont emporté, sans autre motif que cette choquante contradiction, un ordre politique plusieurs fois séculaire.

En présence des mêmes causes, les mêmes faits doivent invariablement se reproduire.

Il ne me semble pas possible qu'une religion, quelle

qu'elle soit, puisse subsister bien longtemps, si elle ne se met d'elle-même en accord parfait avec les mœurs, les lois et le degré de civilisation du peuple auquel elle prétend s'imposer. Je me souviens d'avoir écrit quelque part que « plus un peuple progresse et plus sa religion se simplifie. » Cela me paraît toujours profondément vrai, et je le démontrerais, au besoin, l'histoire à la main.

Nous arrivons, de cette manière, à nous expliquer toutes les conceptions religieuses du passé et à nous rendre compte, en particulier, de la vénération qui a entouré le christianisme à son berceau et l'a suivi depuis ses commencements jusqu'à nous.

A l'époque où il est apparu dans le monde, il était un progrès. Il posait le spiritualisme en présence du matérialisme grossier de la société romaine, monstrueusement livrée, par l'exemple même de ses dieux et de ses prêtres, aux satisfactions sensuelles et aux jouissances de la chair. Il apportait une morale là où il n'y avait que corruption et débauche ; il parlait de renoncement et d'abnégation à une société profondément égoïste ; il proclamait l'égalité humaine au milieu de l'esclavage. C'en était assez pour qu'il fût accueilli comme un moyen de salut par les âmes d'élite, et je comprends qu'il ait provoqué de nombreuses haines et d'innombrables martyres.

Les masses qui souffraient de l'oppression de la classe

prétorienne, devaient particulièrement s'attacher à la doctrine nouvelle. Il y avait là, pour elles, un remède à leur longue abjection. Tel qu'il se montrait alors, le christianisme ne pouvait faire que beaucoup de bien : il répondait à un besoin universel d'affranchissement et de liberté.

Le bien qu'il pouvait faire, il l'a fait; l'émancipation qu'il promettait, il l'a accomplie. Sous son égide, les esclaves sont devenus des hommes.

Il a donc eu sa raison d'être. Mais est-ce un motif pour qu'il se perpétue dans son immobilité, quand tout est changé autour de lui? quand les causes qui l'ont amené n'existent plus? quand, au contraire, il est notablement au-dessous de l'œuvre régénératrice que les temps nouveaux exigent?

Est-il même possible qu'il se maintienne au milieu de nos évolutions politiques nouvelles et de nos récents pactes sociaux?

Pour moi, j'en doute.

Avec le régime du droit divin, la religion d'origine divine, le dogme révélé, — cela se conçoit.

Mais avec le régime du droit humain, la religion rationnelle fondée sur la science et sur la conscience!

Avec l'autocratie absolue, la théocratie absolue; oui, sans doute.

Mais avec la liberté politique et civile, la conscience libre, la foi libre, le culte libre!

Cela est fatal!

Et ce qu'il y a de remarquable dans le mouvement réformateur de l'idée religieuse que j'examine ici, c'est qu'il ne s'est pas arrêté aux hautes sphères intellectuelles; il est descendu jusqu'aux couches les plus profondes de la société, — dans le peuple.

Cela s'explique.

La Révolution n'a pas affranchi seulement la classe bourgeoise des écrivains et des économistes; elle a enveloppé dans son immense bienfait la nation tout entière,

Elle a fait un citoyen du paysan et de l'ouvrier. — C'était le premier pas; nous avons fait le second.

L'instruction, répandue partout, prodiguée partout, spécialement dans les grands centres, a ouvert aux révélations scientifiques des intelligences jusque-là systématiquement comprimées. C'est par cette brèche que la vérité est entrée. — Qu'on essaie maintenant de la chasser!

Or, savez-vous ce qui est arrivé? C'est que ces hommes, soudainement éclairés, se sont interrogés, eux aussi; qu'ils se sont demandé si on ne les avait pas trompés autrefois, quand on leur enseignait le contraire de ce qu'on leur apprend aujourd'hui; si ce qui est vrai en politique peut être faux en religion; si ce que la justice et le droit naturel permettent, commandent même comme un devoir, peut être défendu par Dieu. Ils ont comparé ils ont médité, ils ont jugé.

Et voilà comment ils se sont séparés de la foi!

Il est résulté de cet état de choses un fait grave, mais incontestable et qui frappe tous les yeux, particulièrement ceux du clergé catholique ; c'est que, quoi qu'on tente pour retenir la génération actuelle dans le giron sacré des sectes officielles, et malgré les efforts constants que l'on fait dans ce but, on ne parvient qu'à grand-peine à rallier aux divers cultes pratiqués de nos jours une minorité fort clair-semée, et, j'oserais presque le dire, fort peu convaincue.

A part cette minorité (fidèle si l'on veut), la masse ne recourt au ministère du culte que dans certaines circonstances exceptionnelles : à l'époque du mariage, par exemple, aux naissances et à la mort. Et encore cela se fait-il beaucoup plus par habitude et pour obéir aux exigences de la société, que par véritable sentiment religieux. On donne satisfaction à l'opinion publique, voilà tout. Ne cherchons pas un autre mobile à la pensée qui dicte la plupart de ces actes et pousse la généralité à les accomplir. On énoncerait une grosse erreur en prétendant le contraire. Je donne pour preuve de ce que j'avance l'éloignement dans lequel chacun se tient ensuite de toutes les pratiques usuelles de son Église.

Cette froideur du plus grand nombre pour les cérémonies du culte s'explique tout naturellement ; et si vif que soit le regret que vous en éprouviez, si pénible même que cela vous soit à dire, vous êtes bien forcé d'en convenir avec moi : ON NE CROIT PLUS !

Et si l'on ne croit plus (ceci est encore une vérité bien

douloureuse à avouer, je n'en disconviens pas), c'est que les enseignements qui nous sont donnés du haut des chaires ne répondent plus ni aux besoins, ni aux aspirations, ni aux croyances générales, ni aux connaissances scientifiques et philosophiques de notre époque.

Les vieux dogmes, les orthodoxies ébranlées des sectes positives ne sauraient suffire aujourd'hui à nos esprits éclairés, et ne satisfont qu'imparfaitement, depuis bien longtemps, nos consciences régénérées. Le progrès a marché, et les religions sont restées stationnaires dans leurs dogmes de marbre, dans leurs symboles immuables. C'est toujours la même lettre morte, le même langage mystique, la même obscurité, la même nuit !

Et cependant l'esprit de Dieu, qui est l'esprit de l'humanité, marche avec l'humanité !

La foi s'éclaire par la science et doit marcher avec la science. L'affranchissement moral des sociétés ne peut s'accomplir qu'à cette condition.

Ceux qui ne l'ont point compris se sont condamnés eux-mêmes, et ils ont condamné, en même temps, le dogme dont ils s'étaient faits les gardiens et les dépositaires. Aussi, en dehors d'eux, — contre eux, par conséquent, — l'esprit moderne a continué ses recherches et ses conquêtes. Il a senti que l'immobilité était la négation de la vie, et, laissant là ces dogmes pétrifiés, ce symbolisme sans signification actuelle, il a fouillé courageusement devant lui.

La religion qu'il avait crue jusque-là divine, il l'a com-

prise humaine; il a senti que Dieu ne la faisait point, ne l'imposait point; il s'est dit qu'elle devait naître de nous-mêmes, de nos connaissances, de nos aspirations, de nos rapports généraux, et que pour rester toujours vraie, elle devait, dans ses formules particulières comme dans ses principes, se maintenir constamment en accord direct avec nos mœurs, nos lois et le degré de civilisation de chaque siècle. Dès lors, la foi aveugle, imposée, ennemie du libre examen et du contrôle de la conscience, a été irrévocablement condamnée par lui.

Puissamment aidé, comme je le disais tout à l'heure, par la transformation de nos institutions politiques, ce besoin universel d'affranchissement et de protestation contre la domination intellectuelle des sectes n'a fait que grandir et s'étendre. La pensée philosophique, longtemps comprimée, a pu se produire en toute liberté, la lumière s'est faite, et un idéal religieux nouveau, basé sur les grands et féconds principes de la Révolution, tend maintenant, de plus en plus, à se dégager. Chaque jour cet idéal, né d'hier, mais puissant déjà, fait de nouveaux progrès au sein des masses, et, comme une eau montante, envahit la conscience publique!

Cependant, qu'il me soit permis de le constater, car c'est là surtout ce qui caractérise le moment critique que nous traversons, ceux-là mêmes qui se sentent atteints par le flot ne se rendent pas tous un compte bien exact de ce débordement d'idées nouvelles qui les sub-

merge et les entraîne. — Beaucoup s'étonnent et voudraient résister. Ils s'effraient de ce qu'ils éprouvent; ils ont peur de leurs propres pensées!

D'autres, plus indifférents, regardent passer; ce n'est point leur affaire. Ils se laissent emporter sans voir et sans comprendre.

Quoi qu'il en soit, la séparation se fait, profonde, irrémédiable. Presque partout, devant le bon sens public et l'instruction de plus en plus complète des masses, nous voyons s'évanouir les vieux préjugés, tomber les croyances surannées des anciens jours, et disparaître l'une après l'autre, comme abîmées dans un vide immense, toutes les erreurs et toutes les énormités accumulées, pendant de longs siècles d'ignorance et de compression morale, par les orthodoxies tolérées, protégées, caressées et subventionnées du passé.

Toutefois, je me hâte de le dire afin de rassurer les âmes craintives que cet état de choses effraierait outre mesure : aucun ébranlement social n'est à redouter, aucune secousse violente ne menace l'avenir. Ce n'est point dans un cataclysme que doit s'accomplir le grand travail de destruction et de reconstruction, d'émancipation et de rénovation qui se prépare autour de nous.

La lutte contre l'obscurantisme, commencée avec un si retentissant éclat dans le domaine philosophique et religieux, par les immortels auteurs de l'Encyclopédie universelle¹, continuée, un demi-siècle plus tard, au

¹. Cette lutte de la raison contre le dogme date de plus haut. Pou

point de vue spécialement politique, par les grands orateurs de nos premières assemblées nationales ; cette lutte grandiose qui a soulevé à son début tant de passions, ameuté tant de haines, jeté tant d'épouvante, — qui le croirait ? — s'achève paisiblement, de nos jours, en dehors de tout mouvement passionné et de toute agitation irritante, sans effort et presque sans bruit.

C'est dans le silence des méditations laborieuses, dans le recueillement de la pensée, au foyer même de la famille, quelquefois avec le concours éclairé du père qui comprend, et sous l'œil inquiet de la mère qui tremble encore, — mais qui n'ose presque plus résister, se sentant elle-même entraînée, — que se fait au fond des consciences cet écroulement rapide des vieilles doctrines et des vieilles superstitions !

Et tout le monde y prend part ! — même ceux qui ne s'en doutent pas, même ceux qui ne le voudraient pas !

Depuis le modeste maître d'école qui montre à lire aux enfants du peuple et ouvre ainsi, à ces intelligences désormais affranchies, la voie des révélations scientifiques, jusqu'aux professeurs les plus savants de nos Facultés, dont la parole répand, du haut des chaires publiques, de

rester dans la vérité de l'histoire, je devrais en faire remonter les premiers effets à la Renaissance ; mais à cette époque, il n'était pour ainsi dire question que de réformes partielles sur quelques points de théologie ; il s'agissait fort peu, sinon point, de l'affranchissement de l'esprit. Ce n'est guère qu'à partir du xviii^e siècle, que les idées philosophiques commencent à acquérir de l'importance et de la force ; Voltaire et Rousseau sont le point de départ d'une ère nouvelle.

si précieuses et si éclatantes lumières; depuis l'humble écrivain qui, comme moi, confie timidement aux hasards d'une publication sans autorité et sans nom, les fruits de ses méditations personnelles, jusqu'aux penseurs profonds, riches de science et de talent, qui jettent à profusion, dans des livres que tout le monde dévore, les féconds enseignements de leur génie mûri par l'étude; — il n'est presque personne, en ce siècle, sans en excepter même les plus fervents apologistes du passé, qui, dans une mesure plus ou moins large, soit de bonne volonté, soit de force, ne mette la main à l'œuvre de transformation commencée par les philosophes du siècle dernier, et n'assume sa part de responsabilité dans ce grand travail intellectuel de notre époque.

Le progrès pousse en avant, et, quoi qu'on fasse, on le suit.

Seuls, quelques esprits privilégiés le précèdent.

En vérité, je vous le dis, bientôt, si vous ne veillez sur vous-mêmes, vous serez complètement débordés, entraînés, submergés!

Mais, encore une fois, à qui la faute?

Nous reviendrons, monsieur, sur cet important sujet.

Paris, 27 janvier 1867.

LETTRE DOUZIÈME

OU EN SONT LES CONSCIENCES

Pour peu, monsieur, que le mouvement rénovateur dont je vous entretenais dans ma dernière lettre continue, quelques années encore, à se manifester dans la même proportion et avec la même puissance, je demande, en vérité, ce qu'il restera bientôt des croyances caduques du moyen âge, conservées avec un soin si religieux par nos pères et proclamées si souvent, dans les circonstances difficiles de notre histoire, comme la base indispensable de tout ordre social.

A voir les résultats jusqu'ici obtenus, il ne me semble pas qu'il reste beaucoup à faire à l'esprit moderne pour abattre les derniers préjugés restés debout, et je doute fort que les vieilles affirmations du doctrinarisme évangélique puissent tenir désormais bien longtemps contre nos affirmations rationnelles.

Dans le domaine politique, la transformation est en bonne voie. Les principes, du moins, sont posés ; c'est déjà quelque chose.

Si nous ne jouissons pas encore de toutes les libertés que la Révolution nous avait fait entrevoir, nous comprenons que la force naturelle des choses nous y conduit rapidement.

Ce n'est plus une question de *droit* ; tout le monde aujourd'hui est d'accord sur le point de droit ; c'est une simple question d'opportunité. — Or, l'opportunité devient chaque jour plus évidente.

Dans le domaine religieux, il faut bien en convenir, nous sommes un peu moins avancés : l'ébranlement se fait, l'écroulement est proche, mais l'édifice nouveau n'est pas construit ; l'esprit cherche encore.

Mais soyez tranquille, il trouvera ! La philosophie, de ce côté comme de l'autre, aura bientôt achevé son œuvre !

Il suffit, d'ailleurs, de constater l'impuissance actuelle du catholicisme à satisfaire les aspirations du monde moderne, pour conclure logiquement à la prochaine éclosion d'une doctrine générale nouvelle. — Aucune société, monsieur, ne saurait s'en passer.

C'est cependant ce qui arriverait si l'idée réformatrice que vous poursuivez de vos colères et de vos anathèmes, s'arrêtait tout d'un coup dans sa marche.

Dans beaucoup d'esprits, chez les hommes principalement, les révélations de la science ont détruit peu à peu tout ce que l'éducation routinière des petites écoles ou du collège y avait entassé de préjugés et de sophismes.

La raison, éveillée par de concluantes manifestations, a répudié d'elle-même ce qu'il y avait de contradictoire dans les premiers enseignements de la famille, et ce qui lui semblait ne pouvoir aisément se concilier avec le respect de la dignité humaine ; car c'est un point important à noter ici, qu'aujourd'hui presque tout le monde, — si bas même qu'il plaise de descendre dans les couches sociales, — a le sentiment de sa dignité, de sa liberté, de son inviolabilité.

Il n'est donc pas étonnant que quiconque se sent homme repousse, du plus profond de son cœur, un ensemble d'affirmations dont les plus respectables ont le tort grave de froisser presque toujours en lui le sentiment qu'il possède de sa propre valeur comme être pensant et raisonnant, d'amoindrir son individualité et de porter atteinte à la liberté de sa conscience, — la plus inviolable de toutes les libertés !

Chez un petit nombre, je n'éprouve aucune confusion à le reconnaître, c'est l'immoralité seule qui a tué la foi ancienne. Ne plus croire aux enseignements de l'Église faisait trop bien l'affaire de certains êtres avilis, aidait trop commodément leurs secrets désirs d'indépendance, et semblait trop complaisamment satisfaire, — dans une certaine mesure, — leurs passions mal contenues, pour qu'ils perdissent une aussi belle occasion d'accepter les idées philosophiques, dont ils ne voyaient ou feignaient hypocritement de ne voir qu'un côté.

C'est ainsi, par exemple, que quelques hommes, ayant

entendu les apôtres du rationalisme repousser *en principe* les engagements irrévocables, comme attentatoires à la liberté, se sont armés de cette déclaration contre une des institutions sociales les plus saintes, et ont remplacé, chez eux, le mariage par le concubinage public.

C'est ainsi encore que quelques autres, voyant la philosophie théiste refuser sagement de donner une définition précise de Dieu, et vouloir laisser à chaque conscience la liberté de sa conception particulière, ont conclu, pour plus de commodité, à la négation absolue de toute puissance supérieure.

Aussi, pendant longtemps, *Philosophie* a été, pour bien des gens, synonyme d'*irreligion* et d'*impiété*. — Un philosophe était forcément un athée.

Je m'explique parfaitement cette erreur.

A voir la jactance de quelques prétendus esprits forts, pour lesquels il n'y avait pas de plus grande joie ni de plaisir plus raffiné, que de poser en incroyables devant des enfants et devant des femmes; à entendre les théories extravagantes, quelquefois honteuses, qu'ils prônaient publiquement et allaient jusqu'à dérouler, sans la moindre hésitation et la moindre pudeur, le rire aux lèvres, dans le sein même des plus honnêtes familles, il n'en pouvait guère être autrement. J'ai vu cela de près et j'en parle en connaissance de cause.

C'est, à mon avis, monsieur, ce qui a perdu la philosophie moderne dans l'opinion de beaucoup d'âmes honnêtes et consciencieuses, qui ont cru découvrir en elle un

auxiliaire complaisant à l'incrédulité et aux débordements de ces fanfarons du vice; c'est aussi ce qui a ralenti sa marche dans la voie féconde de reconstruction et de régénération qui s'ouvrait devant elle.

Repoussée comme dangereuse par quelques esprits trompés ou prévenus; décriée d'autant plus haut et d'autant plus aisément par les intelligences aveugles (Dieu sait s'il y en a !) pour lesquelles le passé est l'expression dernière de tout progrès intellectuel, et dont les hauts cris, les glapissements de détresse, retentissaient aux quatre coins du monde, comme un anathème, chaque fois qu'on touchait indirectement à l'un de leurs dogmes ou qu'on portait la main sur un de leurs principes vénérés; — gravement compromise, en même temps, par les esprits légers, futiles, inconséquents, immoraux surtout, qui s'affublaient de son nom comme d'un manteau pour couvrir leur athéisme factice et leur impiété de convention, — la philosophie a été condamnée tout à la fois, et dans son action méritante sur le passé dont elle osait mettre à nu les plaies, et dans ses vues sagement réformatrices pour l'avenir.

On lui a nié tout principe religieux, toute base morale, toute valeur, toute autorité, toute puissance.

Mais ni les calomnies de ses adversaires, ni les parades compromettantes de ses faux amis n'ont réussi à l'abattre. Forte de la vérité qu'elle porte dans son sein, elle est restée debout, aussi calme, aussi vivace qu'à ses commen-

cements, et elle a continué courageusement son œuvre d'émancipation morale et de renaissance intellectuelle.

Dans l'action essentiellement régénératrice qu'elle a exercée sur l'esprit humain, elle a apporté, j'ose le dire, autant de sagesse que de véritable logique, autant de force que de loyauté incontestable. Voulant tout remettre en question, elle a commencé par s'affranchir prudemment des opinions de parti pris; elle a rejeté les idées préconçues, les convictions arrêtées d'avance, et, neuve pour l'étude, libre de toute entrave, elle a tout sondé à nouveau, tout examiné, tout contrôlé, tout discuté, tout approfondi.

Elle a pris corps à corps les doctrines religieuses — ces choses vénérées! les problèmes sociaux — ces choses profondes! Elle a attaqué de front, sans épouvante, les dogmes les mieux assis, les principes les moins contestés, les affirmations les plus positives des écoles et des sectes; elle a ébranlé tout ce qui n'avait d'autre preuve qu'un texte obscur, d'autre fondement qu'une foi aveugle, d'autre base réelle qu'un long consentement passif; — et après cette victorieuse trouée à travers les croyances de vingt siècles, tout entourée de glorieux débris, toute couverte de lambeaux arrachés en passant aux formules ébréchés et vieillies des religions disparues et des sociétés mortes, elle a planté fermement son drapeau sur le terrain déblayé des consciences, en s'écriant d'une voix puissante : « JE SUIS LA PHILOSOPHIE, C'EST-A-DIRE LA RAISON! »

Sans doute, et ce n'est pas moi, monsieur, qui le nierai, il est résulté de ce travail géant de la pensée humaine, de cette éclosion presque subite de lumières nouvelles et de révélations inattendues, une sorte de perturbation morale.

Le vide, — un vide profond! — s'est fait dans la plupart des consciences. La foi ancienne mourait, et la foi nouvelle ne naissait pas encore.

C'était l'heure difficile de la transition.

Tout le monde ne l'a pas compris, et en voyant les croyances religieuses ébranlées, on a prophétisé la décadence.

Mais c'est le propre de tout progrès d'amener à sa suite un trouble momentané dans les rapports généraux de l'humanité. — Les époques de renouvellement ont toujours été des époques de crises et de malaises sociaux.

Après chaque manifestation nouvelle d'une idée réformatrice, il y a le temps d'arrêt, le temps de l'oscillation. Puis l'équilibre se rétablit, le calme renaît, et la civilisation raffermie reprend paisiblement sa marche dans le temps.

La Révolution, — je parle de 89, — a été la phase laborieuse de la germination de l'esprit philosophique et régénérateur; le commencement de ce siècle a été la période de l'enfantement.

Aujourd'hui, la vérité mûrie apparaît, elle se dégage de ses langes, grandit sous le souffle puissant des pen-

seurs, des historiens et des poètes ; elle se formule dans des livres et des publications de toutes sortes dont le plus grand nombre sont des monuments ; puis, jetée en pâture à l'esprit public qui l'ignore encore, mais qui la pressent et qui la cherche, elle pénètre lentement les masses, et, grâce aux mille voies ouvertes par l'éducation, s'infiltré jusqu'aux couches les plus profondes et les plus ignorantes de la société.

Toutefois, je dois avouer que si ces symptômes sont des plus rassurants, et que si l'avenir, avec de pareils moyens de régénération, est plein de promesses, l'œuvre d'éducation religieuse de la bourgeoisie et du peuple est loin d'être achevée.

Beaucoup, même parmi ceux qui réfléchissent, sont restés en dehors du mouvement intellectuel, et demeurent encore, malgré les manifestations de plus en plus claires, de plus en plus précises, de plus en plus positives de la science, attachés systématiquement et aveuglément, par routine, bien plus peut-être que par conviction réelle, aux affirmations contredites et aux formules rétrogrades du surnaturalisme.

Quant à ceux dont la raison a subi l'influence de l'esprit philosophique, et qui, mieux éclairés, repoussent les vieilles doctrines dont ils ont senti le néant, et ne veulent plus entendre parler, — si ce n'est pour leurs femmes et leurs enfants, — de la théologie obscure des sectes officielles, je ne sache pas qu'ils soient, en fait, beaucoup plus avancés que les autres. Ils ont dépouillé le vieil

homme, mais ils n'ont pas revêtu l'homme nouveau; ils se sont arrêtés à la moitié du chemin.

Et qu'est-il arrivé? c'est que la plupart ont laissé le doute les envahir et que privés de toute règle, parce qu'ils sont privés de toute science, ils marchent à tâtons dans la vie, occupés seulement de leur bien-être matériel, de leurs entreprises commerciales et de leurs opérations industrielles et financières, — la grande affaire du temps! Les années s'accumulent sur leur tête, et la mort les prend avant qu'ils aient eu le temps de se faire une conviction. Alors, pleins d'épouvante, tourmentés tout à la fois par le doute qui survit en eux et par la crainte de s'être trompés, ils se jettent éperdus dans les bras de ceux qu'ils ont reniés. La foi, qu'ils n'ont pas cherchée, leur fait défaut à cette heure suprême, et, pour n'avoir point fait un pas de plus, ils reviennent en arrière!

Seuls, quelques esprits sérieux, disséminés dans les différentes classes de la société — les uns au sommet, les autres au bas de l'échelle — sont allés au fond du problème; et, après l'avoir longtemps étudié, ont reconstruit leur foi. Plusieurs, parmi eux, émus de l'indifférence publique, se sont faits, à leurs risques, les défenseurs ardents et les propagateurs zélés de la pensée régénératrice contenue dans la philosophie du XIX^e siècle.

Mais, qu'on le sache bien, si les sociétés se débattent encore, à l'heure où nous sommes, dans d'interminables luttes de principes et dans des discussions sans issue pos-

sible sur des points depuis longtemps élucidés, si le monde moderne semble encore chercher sa formule, si le malaise moral se perpétue, si le doute s'éternise, si les consciences hésitent — c'est uniquement parce que, les principes étant trouvés, on ne s'est point inquiété d'en dégager les rapports généraux ni d'en déterminer le mode d'application dans les choses de la vie ; de telle sorte que les principes sont, pour nous, comme s'ils n'étaient pas.

Faute de déduire, en temps opportun, les conséquences qui ressortaient de leur ensemble et de leur accord merveilleux, on les a méconnus, et il n'a pas paru au plus grand nombre, qu'ils pussent jamais servir de base à aucune constitution d'État, à aucune législation, à aucune religion.

La plupart des législateurs consciencieux, obligés de conformer leurs lois sociales aux mœurs et aux croyances des peuples, ont dû nécessairement écarter tout ce qui n'eût pas été compris de la foule.

C'est un fait incontestable que ceux-là même qui sont le plus pénétrés de la force moralisatrice des principes modernes ne pourraient, encore aujourd'hui, les introduire complètement dans la loi.

Je n'en veux pour preuve que l'inquiétude très-légitime qu'inspire, aux esprits les plus franchement libéraux, la tentative hardie dont le gouvernement italien vient de donner l'exemple à l'Europe étonnée par l'application prématurée de cet axiome célèbre : *L'Eglise libre dans l'Etat libre.*

Je répète que je parle seulement ici des législateurs de bonne foi.

Quant à ceux qui font des constitutions dont ils espèrent se servir un jour pour dominer les masses, nous savons qu'ils n'y introduisent rien qui puisse plus tard entraver l'exercice de leur pouvoir. Ceux-là, on le conçoit, n'ont pas été les moins empressés, chaque fois que l'occasion leur en a été offerte, à proclamer très-haut l'impuissance des principes philosophiques à être codifiés. Que si, d'aventure, quelques principes isolés, faussés par conséquent, sont parvenus à se glisser dans une législation quelconque ou se sont imposés, comme chez nous, par la force même des choses et l'élan irrésistible du progrès, ce n'est encore qu'imparfaitement et dans une mesure très-restreinte qu'ils sont appliqués.

Qui me dira que nous possédons réellement la liberté individuelle en France? Qui oserait prétendre que l'égalité est un fait? Jouissons-nous même de l'indépendance absolue de la conscience? Non! non! Et cependant ces principes sont écrits dans la loi!

On les connaît mal, voilà ce qu'il faut dire, on les comprend de travers, on les dénature; et avant d'avoir osé les appliquer franchement, on les déclare impossibles.

Or, cette impuissance, beaucoup plus apparente que réelle, des affirmations philosophiques à se formuler nettement et catégoriquement dans des codes, leur insuffisance trop vraie dans le passé à moraliser les masses (qui ne les connaissaient pas, notez ceci!), opposée à

l'action dominatrice des anciens dogmes qui avaient au moins, à défaut de toute autre qualité, la force de maintenir les peuples dans l'obéissance par la crainte de châtimens éternels, ont fait dire des principes nouveaux, que toutes ces vérités, d'ordre purement idéal, pouvaient être très-belles et très-attractives en théorie, mais que leur application dans les mille détails de la vie privée ou de la vie publique, dans les relations sociales ou internationales, dans la législation ou dans la religion, était une chimère à laquelle les hommes de quelque sens et de quelque valeur ne pouvaient raisonnablement s'arrêter.

Ce n'est là, évidemment, qu'une objection spécieuse. Ce qui est vrai en théorie ne peut devenir faux dans la pratique ; la vérité est une et absolue.

Un principe ne serait plus un principe, c'est-à-dire une base *essentielle*, une vérité primordiale, un point de départ, si les applications diverses auxquelles il peut donner lieu devaient produire des résultats contradictoires.

Voulez-vous savoir à quoi vous en tenir sur la valeur d'une affirmation ? Étendez-la du particulier au multiple ; généralisez autant que possible ses applications, et si elle résiste à ce contrôle, vous pouvez dire en toute certitude qu'elle est *vraie*. C'est un mode de vérification scientifique que je vous recommande en passant.

Tout ce que je viens de dire, monsieur, s'applique aussi bien aux choses de la foi qu'aux choses de la politique,

à la religion qu'aux lois; — la *Religion*, ainsi que j'aurai plus d'une fois sans doute l'occasion de le rappeler, n'étant, à bien prendre, que la foi commune d'un peuple ou d'une génération en une série de croyances que le sentiment inspire et que la raison ne réproouve pas, en une suite de principes moralisateurs qui sont la règle indéniable des rapports généraux de l'humanité, en un ordre de lois éternelles qui rattachent entre eux tous les êtres, par une solidarité inexorable et mystérieuse, dans le temps et dans l'infini !...

Je n'ai pas, comme vous le voyez, déserté un seul instant mon sujet; c'était bien toujours la question religieuse qui était en jeu au fond de tout cela.

Et maintenant, résumons-nous.

Il s'agit de savoir où en sont actuellement les esprits sous le rapport religieux. Les statistiques officielles pourraient sans doute vous dire combien la France compte de catholiques inscrits sur les registres de baptême tenus par les desservants de nos églises, mais les statistiques ne scrutent pas les consciences.

Voici, selon moi, sous quel jour, beaucoup plus vrai, les choses doivent être considérées.

Une partie, relativement très-nombreuse, de la génération actuelle, — mais qui n'est toutefois, devant la masse, qu'une *très-faible minorité*, — reste fidèlement attachée aux conceptions religieuses du passé, malgré toutes les manifestations contraires de la science. Les femmes,

en général plus complètement étrangères que nous aux idées philosophiques, forment le principal contingent de cette minorité orthodoxe.

Une autre fraction, — celle-là très-minime en nombre, mais dont l'importance s'accroît chaque jour davantage, — répudie sans retour les vieilles formules d'une théologie embarrassée qu'elle ne comprend plus, et appuie sa morale, sa foi religieuse, sa justice, sur des principes qui, pris en dehors des cultes sectaires, trouvent leur sanction dans la raison humaine et dans la conscience. C'est le bataillon des libres-penseurs, le groupe sans cesse grossissant des esprits indépendants et éclairés.

Enfin, tout le reste, c'est-à-dire l'IMMENSE MAJORITÉ, ne croit à rien ou à peu près.

Ballottés entre des affirmations contradictoires, ne trouvant plus la vérité dans les formules anciennes, ne la voyant pas encore dans les doctrines nouvelles, les hommes qui composent cette collectivité imposante arrivent, par une pente inévitable et rapide, au doute le plus absolu, sinon même à un scepticisme complet.

Donc, encore un peu de foi : — ici pour les vieux dogmes, ailleurs pour les principes modernes, — et beaucoup de scepticisme ;

Tel est, à l'heure où nous sommes, le bilan des consciences.

Mais, je le répète, il sortira nécessairement quelque chose de grand et de durable de cette confusion passagère

des croyances, de ce trouble momentané des esprits.

Les superstitions tombent, les préjugés s'en vont, les yeux se dessillent, des intelligences jadis rebelles commencent à s'ouvrir... Ce sont là d'heureux symptômes.

Allez, monsieur ! vous pouvez, si cela vous plait, laisser tomber dans vos deux mains votre front attristé ; — quant à moi, je ne suis pas inquiet de ce que sera demain !

Paris, 24 mars 1867.

LETTRE TREIZIÈME

LE SCEPTICISME

Monsieur,

L'ignorance a été, pendant de longs siècles, la pierre d'achoppement du progrès.

L'histoire nous montre à quel degré d'hébètement, de servilisme abject, de soumission aveugle et passive, les populations du moyen âge étaient descendues.

La foi était alors la seule lumière qui éclairât les consciences ;

La science n'existait pas.

De nos jours, c'est l'éducation bâtarde, incomplète, contradictoire, mélangée de mysticisme et de rationalisme, que nous laissons donner aux enfants, qui produit le mal.

Nous enseignons tout à la fois la science qui contredit le dogme, et le dogme qui maltraite la science, — comme si les deux choses pouvaient marcher de pair !

On ne saurait être plus inconséquent.

Pour mon compte, j'en suis fermement convaincu, c'est à cette éducation sans base, sans principe, sans règle, sans critérium d'aucune sorte, qu'il nous faut rapporter l'état d'indécision et de trouble moral des masses, cet état d'hésitation et d'oscillation de l'esprit public, qui arrête dans sa marche l'idée émancipatrice de la philosophie moderne.

L'ignorance entretenait jadis la foi aveugle;

L'éducation inintelligente de nos écoles, et celle non moins inintelligente de la famille, enfantent aujourd'hui le scepticisme.

Mais qu'on y prenne garde! le scepticisme, s'il n'était vivement combattu, ou, ce qui vaudrait mieux encore, graduellement dissipé par les enseignements salutaires d'une philosophie éclairée et prudente, s'appuyant sur la raison et sur le sentiment, conduirait bien vite la société moderne à la négation absolue de tout principe supérieur, et, partant, de toute morale.

Vous voyez, monsieur, que si je me déclare hautement votre adversaire, toutes les fois que vous vous renfermez dans les prescriptions stériles de votre Église, vous me trouvez ouvertement avec vous sur le terrain fécond des principes.

N'ai-je pas dit, dès le premier jour, qu'il y avait entre nous des points communs? — Nous y arrivons.

Et celui-là ne sera pas le seul, je l'espère. Le senti-

ment religieux qui vit en moi, suffira, dans bien des cas, pour nous rapprocher.

Comme vous, je repousse les doctrines de négation absolue, comme vous, ce vide effrayant des âmes me contriste, et, comme vous, je sens l'impérieuse nécessité d'y apporter promptement remède.

Cette déclaration très-franche de ma part témoigne, une fois de plus, que je n'obéis à aucun sentiment d'hostilité systématique; je sais montrer le mal où il se trouve, et je m'en prends tout aussi bien aux écarts de la philosophie qu'aux erreurs de l'orthodoxie religieuse.

A mes yeux, le positivisme rigoureux de certaines écoles est aussi erroné dans ses conceptions que le catholicisme dans ses dogmes; et pour être radicalement opposées l'une à l'autre, les deux doctrines n'en sont pas, en fait, plus rapprochées l'une que l'autre, de la vérité scientifique.

Le catholicisme affirme sans preuve, le scepticisme conteste sans raison.

C'est entre ces deux exagérations, monsieur, qu'il faut aller chercher la vérité.

Je sais bien que tout le monde ne comprendra pas cette attitude de *juste-milieu*, et parmi ceux qui me font l'honneur de lire ces lettres, beaucoup peut-être s'étonneront de me voir combattre publiquement les théories d'un certain nombre de mes amis.

J'ai pu déjà l'expérimenter.

Ces jours derniers, je sortais d'une réunion dans laquelle on avait discuté divers points de la question religieuse; j'y avais exprimé très-nettement mon opinion. Dans la rue, je fus rejoint par trois ou quatre des assistants qui devaient suivre la même route que moi.

— Quel singulier libre-penseur vous faites, me dit tout à coup l'un d'eux; à vous lire, on croirait que vous allez saper jusqu'aux fondements les plus solides des vieilles religions; pas un dogme ne trouve grâce devant vous! mais que, par aventure, un athée se mette de votre parti, et voilà que, retournant brusquement votre casaque, vous défendez contre lui l'idée religieuse... C'est à n'y rien comprendre.

— Vous trouvez? demandai-je.

— Sans doute.

— Cependant, cher monsieur, rien n'est plus naturel ni plus logique, et cette conduite qui vous étonne est vraiment la seule que je puisse tenir.

— Ah! c'est trop fort! négateur en présence des catholiques, homme de foi devant les athées et les matérialistes, vous prétendriez vous croire conséquent avec vous-même?

— Parfaitement.

— Il faut être tout l'un ou tout l'autre, le bon sens l'exige. Quittez le catholicisme et faites-vous protestant, si cela vous plaît; devenez juif ou mahométan, — peu m'importe! Mais, du moment où vous combattez les

athées, je dis que vous êtes forcé de vous ranger sous la bannière d'un culte quelconque. Or, c'est ce que vous ne paraissez nullement disposé à faire.

— Qu'en savez-vous ?

— Comment, ce que j'en sais ? Voilà bien autre chose ! Est-ce que vous ne condamnez pas au même titre et pour des raisons à peu près identiques, toutes les religions établies ?

— En effet, mais cela ne prouve pas que j'aie répudié toute foi. Voulez-vous savoir, monsieur, à quoi tient votre erreur ? Elle vient uniquement de ce que, dans votre pensée, il ne saurait y avoir de religion en dehors des quatre ou cinq cultes reconnus par l'État. Quiconque n'appartient pas à l'une ou l'autre de ces sectes, est immédiatement classé, de par votre autorité privée, au nombre des sceptiques et des matérialistes.

— A moins cependant, reprit mon interlocuteur, que vous ne fondiez une religion tout exprès pour vous, vous serez bien forcé de convenir...

— Il ne s'agit pas, interrompis-je, de créer une religion nouvelle, soit pour ma commodité, soit pour celle des autres, mais simplement d'épurer le sentiment religieux et d'éclairer la foi, ce qui est tout différent. Vous voilà bien tous, messieurs les défenseurs officiels ou officieux de la sainte orthodoxie ! Dès l'instant que l'on cesse de croire aux dogmes traditionnels de vos Églises privilégiées, ou que l'on prétend ne les admettre que sous bénéfice d'inventaire, c'est-à-dire après vérification,

vous criez à l'athéisme, à l'incrédulité, au scandale, ni plus ni moins que si vous étiez évêques ou cardinaux romains ! Car c'est une tactique propre à ces hauts fonctionnaires de la catholicité, de réunir arbitrairement sous le même drapeau les philosophes les plus séparés d'opinions et de croyances. M. Dupanloup, particulièrement, est passé maître en ce genre de polémique. Avez-vous lu son livre sur *l'Athéisme et le Péril social* ? — Non. — Eh bien ! parcourez-le, et vous verrez avec quelle adresse l'astucieux prélat s'efforce de confondre, sous une dénomination commune, toutes les manifestations du rationalisme moderne. Quant à moi, je ne sache pas qu'un homme soit athée par cela seul qu'il ne croit pas à la divinité de Jésus. A ce compte, de quel nom appellerez-vous les Israélites ?

— Mais ne prenez-vous que publiquement la qualification de *libre-penseur* ?

— Où est le mal ?

— Le mal est en ceci, que, pour tout le monde, un libre-penseur est un athée.

— Vraiment?... Eh bien ! j'en suis très-fâché pour le « tout le monde » dont vous parlez, car rien n'est moins exact. Le libre-penseur, monsieur, est tout simplement celui qui proclame l'autonomie de sa conscience, l'indépendance absolue de sa raison et de ses sentiments ; celui qui ne reçoit pas des mains d'autrui sa foi religieuse toute faite ; celui qui pense par lui-même, juge par lui-même, veut tout voir par lui-même, et n'entend sou-

mettre sa raison à aucune autre raison humaine ; celui enfin qui n'accepte aucune vérité sans l'avoir longuement examinée, pesée, discutée. Un libre-penseur peut se tromper ; pas plus que votre Pape, il n'est infallible, et il a cela pour lui qu'il ne prétend pas à l'infaillibilité. Mais ce qu'il croit, il le croit librement ; ce qu'il pense, il le pense sans en avoir reçu l'ordre. Il est *libre* dans sa conscience, indépendant dans sa foi, logique et rationnel dans sa religion. — Voilà, monsieur, en quelques mots, ce que c'est que le libre-penseur. Il peut être athée comme il peut être déiste ; ce qui le distingue essentiellement de vous, c'est qu'il ne sera jamais l'esclave d'aucune autorité sacerdotale.

— S'il en est ainsi, conclut un peu sèchement mon adversaire, je n'ai plus rien à vous dire.

Et sur ce mot, nous nous séparâmes.

Je vous ai rapporté toute cette conversation, monsieur, parce qu'elle m'a paru peindre assez fidèlement ce qui se passe dans l'esprit de beaucoup de gens.

« Vous ne croyez pas à notre Dieu, donc vous êtes athée ! » — Voilà comment on raisonne.

Si je ne craignais de me laisser entraîner au delà des bornes permises, j'aurais bientôt fait de me défendre, et nous verrions alors de quel côté se trouve réellement l'athéisme.

Mais il est temps de fermer cette trop longue parenthèse et de revenir à mon sujet.

J'en étais à dire que le scepticisme conduit tout droit à la négation des bases de la morale.

En effet, sous l'action desséchante du doute, les consciences ne peuvent que se corrompre, s'atrophier, s'annihiler même au point de perdre tout sentiment de la justice et du devoir. Et c'est alors que l'individu, qui ne voit plus la portée de ses actes, qui n'en juge plus les conséquences générales, qui cesse de comprendre la mission providentielle dont il est chargé, se renferme de plus en plus dans son individualité propre jusqu'à ce qu'il s'y absorbe entièrement ; c'est alors que le moi domine tout ; que la solidarité, la fraternité, l'égalité, la justice, l'amour, sont pour lui des mots vides de sens ; que le *chacun pour soi* devient la seule maxime vraie, la seule règle raisonnable, le seul guide de toute action et de toute conduite, et que les rapports sociaux se détendent.

Si je ne crois à rien, ou si, plus simplement, je doute de tout — ce qui au fond est presque la même chose ; — si, me proclamant athée, je nie Dieu ; si, me déclarant matérialiste, je nie l'âme humaine ; si je renferme et résume toute ma vie en ce monde ; si la mort est bien la mort, c'est-à-dire l'anéantissement complet de l'être ; si je ne fais pas persister au delà de la tombe et me survivre à moi-même les conséquences et la responsabilité de mes actes en cette vie ; si, par suite, je ne reconnais pas

d'autre sanction, d'autre justice, d'autre loi, que la sanction, la justice, la loi de nos codes humains ; toutes les fois que je commettrai une action, quelle qu'elle soit, que n'a pas prévue ou que ne condamne pas notre texte pénal, ma conscience n'aura rien à me reprocher. Je pourrai marcher le front haut, j'aurai bien fait, j'aurai eu raison, puisque je me serai procuré une jouissance, — une simple satisfaction si l'on veut, — et que je n'aurai encouru aucun blâme de la part des plus rigoureux et plus sévères gardiens de la justice humaine.

En thèse générale, il ne peut y avoir de mauvais, de condamnable, de répréhensible que ce qui est interdit par une loi humaine ou par une loi divine, par un principe d'ordre humain ou par un principe d'ordre supérieur ; mais, s'il n'y a pas de Dieu, s'il y a seulement la nature ; s'il n'y a pas, par conséquent, d'autre loi que la loi humaine, d'autres principes que les principes humains, d'autre justice et d'autre vérité que la justice et la vérité humaines, — c'est-à-dire, dans bien des cas, des vérités de convention et une justice de convention, — je suis strictement et même consciencieusement dans mon droit en me permettant tout ce que les lois du monde et les principes qui régissent les sociétés autorisent.

Disons plus, la vie étant circonscrite dans des limites assez étroites et *tout finissant avec elle*, le vrai devoir pour chacun sera de se rendre, dans le présent, l'existence aussi douce et aussi heureuse que possible, tant que la loi sociale, — la seule qui, dans ce système, serve de règle aux consciences, — ne s'y opposera pas.

La justice universelle, telle que la sent, la comprend et la définit tout homme qui se place au-dessus de nos Codes, ne serait plus alors qu'une utopie de rêveurs imbeciles, — tranchons le mot : un piège à niais !

Mais si, au contraire, je sens que la loi humaine est incomplète ; qu'elle ne prévoit pas tous les actes, bons ou mauvais, de la vie ; qu'elle ne sauvegarde pas tous les intérêts ; qu'elle passe à côté de nombreux dommages sans les voir ; qu'elle ne protège pas certaines faiblesses et ne condamne pas certaines oppressions ; qu'elle couvre de son silence et autorise ainsi, d'une façon indirecte, des actes que le sentiment universel réprouve ; qu'elle reste impuissante et inactive devant des immoralités que tout le monde condamne ; si enfin je sens, au-dessus de la loi humaine, une loi antérieure et supérieure qu'aucun code, aucune constitution soit politique, soit religieuse, aucune convention sociale, en un mot, ne puissent infirmer ni modifier, et qu'aucun homme n'a décrétée ; ne dois-je pas conclure de cette découverte, qu'en dehors de nous, contre nous et malgré nous, il existe quelque part une sanction et une justice dont j'ai à tenir compte ?

De cette sanction et de cette justice, nous avons le sentiment en nous ; il est inhérent à notre nature ; nous l'apportons, en naissant, dans notre conscience.

D'où vient-il ? Peu m'importe en ce moment ; je n'ai pas à le rechercher. Ce que je constate, c'est qu'il existe et qu'il est général. Ce que je constate encore, c'est que ce ne sont pas les lois humaines ni l'éducation qui nous le donnent, puisqu'il leur est souvent contraire.

L'éducation peut fausser ce sentiment, comme elle peut le développer ; mais elle ne le fait pas naître.

De ce qui précède, je tire dès à présent une conséquence importante qui me restera acquise : c'est qu'en dehors des lois humaines il existe des lois générales, d'ordre purement moral, qui leur sont supérieures ; qu'en méconnaissant ces lois, et s'en tenant à la stricte observation de celles édictées par nos législateurs, les rapports sociaux se brisent au lieu de s'harmoniser ; les individus songeant, et devant même songer, dans ce cas, à leur intérêt propre, avant de s'occuper de l'intérêt commun qui devient secondaire ; — enfin, que la satisfaction du *moi* devenant raisonnablement et logiquement la règle morale de toute conduite, il ne peut y avoir que défiance dans les relations particulières et publiques, jalousie à l'égard des positions conquises, discordes, luttes, bouleversements. L'ordre ne naît point et ne saurait naître.

Il est donc indispensable de reconnaître la légitimité d'une justice éternelle, alors même qu'on n'en découvrirait pas en soi l'existence et qu'on n'en sentirait pas les manifestations dans les étrointes de la conscience, à certaines heures et en présence de certains faits ou de certains actes.

Il faut aux sociétés, pour qu'elles vivent et qu'elles progressent, d'autres lois que les lois insuffisantes, aveugles et souvent injustes édictées par les hommes. Ces lois existent, cherchons-les, étudions-les. J'ajoute : il faut une

responsabilité des actes de la vie dans tous les cas où la loi terrestre s'abstient ou se tait ; il faut surtout que cette responsabilité s'étende au delà de ce monde. Car, outre que l'immoralité, comme nous venons de le voir, naîtrait de ce défaut de responsabilité *individuelle*, la justice serait encore incomplète ; — ce ne serait pas la justice universelle.

J'expliquerai plus tard, s'il le faut, comment j'entends cette responsabilité et cette justice ; ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ce double sujet. Sans doute, alors, nous nous trouverons de nouveau séparés. — Que voulez-vous ? Chacun suit sa voie : vous marchez dans les ornières du catholicisme, je marche dans le sillon tracé par la science.

En attendant, qu'il me soit permis de le constater. Vers quels dangers sérieux pour la morale publique ne nous entraînerait pas le scepticisme s'il devait faire, au sein des masses, de nouveaux progrès, et si, par le fait, d'une réaction légitime en elle-même, bien qu'exagérée dans ses conséquences, on en venait à ne plus croire ni à l'âme immortelle, ni à Dieu !

Je sais bien que la crainte d'avoir à répondre devant la loi humaine ou devant la loi divine des actes accomplis ne doit entrer pour rien dans l'honnêteté, et que si cette crainte seule retient, il n'y a pas honnêteté réelle, il n'y a pas moralité. Au surplus, je crois pouvoir affirmer ceci d'une manière positive : c'est que l'homme que

n'arrêtent pas les prescriptions de la loi humaine, ne sera pas davantage arrêté par les conséquences d'une violation des lois ou des principes d'ordre supérieur. On est honnête par sentiment, on ne l'est pas par peur.

Celui qui ne vole pas, parce qu'il redoute la prison ou le bagne, est pour moi un voleur. Il volerait, sans la loi.

Celui qui se livre régulièrement aux pratiques de son culte, même les plus pénibles, uniquement par crainte d'être damné, n'est pas pour moi un être religieux ; il violerait les commandements de son Eglise s'il n'avait peur de l'enfer qu'on lui rappelle sans cesse, et auquel il croit.

Les êtres réellement moraux et réellement religieux n'ont pas besoin qu'une pénalité les menace pour se maintenir fermes dans la voie de la justice et du devoir. Ils sont moraux par sentiment et religieux par conscience.

Aussi n'est-ce pas au point de vue du châtiment à venir, ni pour en faire une sorte de *Mane, Thecel, Pharès*, suspendu à toutes les heures au-dessus des têtes, que j'invoque la justice éternelle et la responsabilité, au delà de la vie présente, de nos actes en ce monde. J'en parle comme on parle de toutes les vérités, par devoir. Cette justice et cette responsabilité existent ; il ne m'appartient pas de les empêcher d'être, pas plus qu'il ne m'appartient d'en détruire ni d'en amoindrir les effets. Mon devoir est de dire ce qui est, je le dis.

Cependant je suis forcé d'avouer que pour beaucoup

d'individus, — et cela en raison même de l'état d'indécision, de doute, dans lequel sont plongés la plupart des esprits de ce temps, — la foi en une justice supérieure et en une responsabilité de nos actions après la mort, est de nature à mettre un frein à bien des entraînements qui ne s'arrêtent pas quand la loi humaine se tait. Non pas, encore unè fois, que cette foi devienne, pour les hommes dont il est question, une source de craintes sérieuses, — je repousse cette pensée, — mais parce qu'elle les éclaire, parce qu'elle ouvre leurs yeux, là où le code humain les ferme ; parce qu'elle leur apprend qu'il est des défaillances auxquelles les édits humains n'ont pas songé ; parce qu'elle signale à leur attention des actes qui sont des lâchetés, des immoralités plus grandes que les immoralités et les lâchetés prévues par nos législateurs, et que la loi humaine n'a pas définies !

Les codes sociaux, par cela seul qu'ils sont imparfaits et incomplets, faussent les consciences ; les révélations de la justice éternelle les éclairent et les redressent.

Beaucoup, parmi ceux qui ne croient pas à cette justice considèrent de bonne foi, comme moraux, des actes que la loi divine réprouve. Ils s'imaginent que la justice tout entière est contenue dans l'arsenal des lois humaines, et ils se croient sincèrement permis tout ce que ces lois n'ont pas déclaré mauvais ou illicite.

C'est pourquoi la reconnaissance publique d'un principe supérieur, éternel, importe aux sociétés pour qu'elles

progressent et vivent dans la moralité. C'est pourquoi la nécessité apparaît, chaque jour de plus en plus pressante, de réveiller dans les cœurs le sentiment religieux qui va rapidement s'éteignant, à mesure que s'écroulent les vieux cultes et que s'en vont les croyances caduques de nos pères !

Paris, 5 mai 1867.

LETTRE QUATORZIÈME

CE QUI SE PASSE DANS LA FAMILLE

Sous l'action dissolvante du doute, vous ai-je dit, monsieur, les consciences s'atrophient et les rapports sociaux se détendent,

Les consciences s'atrophient, puisqu'elles peuvent perdre jusqu'à la notion du juste et de l'injuste.

Les rapports sociaux se détendent, puisque l'intérêt personnel, à moins d'un degré de moralité presque impossible à atteindre dans l'ordre humain, menace de grandir dans la pensée de chacun, au point de primer tous les autres intérêts, et devient presque inévitablement la vraie loi, le vrai devoir, la seule règle de conduite.

Voilà pour le général, pour ce qui regarde la collectivité, les relations extérieures.

Descendons maintenant de l'universel au particulier, et, après avoir constaté la rupture des rapports publics, examinons ce qui se passe dans la famille.

Là aussi, brisement, antagonisme, oppression.

Là, comme sur la place publique, immoralité.

Je ne voudrais pas être taxé d'exagération ; je n'ai rien tant à cœur que de rester, autant que possible, dans la réalité des faits. Mais je ne puis pas non plus détourner volontairement mes yeux du spectacle navrant des misères que je rencontre. Ce n'est pas en jetant un voile sur les plaies qu'on les guérit ; c'est en les sondant et en les examinant.

La famille se perd ! — Elle se dissout lentement, sourdement minée par de nombreuses divisions intestines, par des séparations de plus en plus profondes, des dissidences de plus en plus accentuées.

Je n'irai pas puiser dans des situations exceptionnelles les éléments d'un tableau bien sombre, et m'armer ensuite de ces exemples décourageants pour prophétiser, à la suite de vos pieux évêques, une décadence prochaine. Il ne servirait à rien de grossir le mal, et ce serait l'exagérer que de prendre l'exception pour la règle.

D'ailleurs, je vous l'ai dit, j'ai confiance dans l'avenir.

Laissons donc de côté les plaies cachées, les faiblesses honteuses, les douleurs que le silence recouvre. Nous avons bien assez, pour édifier nos esprits, des misères connues et des souffrances dévoilées, bien assez des luttes qui se laissent deviner, bien assez des déchirements qui, tôt ou tard, se révèlent d'eux-mêmes, sans que, de gaieté de cœur, nous allions encore remuer bénévolement toutes sortes de fanges !

Je prends la famille dans le cercle des existences ordinaires, dans un milieu où tout, en apparence, respire le calme, le bien-être, la satisfaction, la tranquillité, où le bonheur apparaît à la surface.

Voilà deux époux, — deux êtres jeunes, aimants, unis par le lien le plus intime et le plus saint qui soit au monde, — le mariage !

Croit-on qu'ils aient la même pensée, la même âme, les mêmes volontés, les mêmes désirs, les mêmes aspirations, la même foi ? Nullement. La femme, imbue dès l'enfance d'une foule de préceptes religieux qu'elle n'a jamais raisonnés, mais qu'elle conserve pieusement comme un saint héritage, ne fera abandon d'aucune de ses croyances ; elle penserait descendre, et elle descendrait en effet dans sa propre estime, si, par un sentiment de pure condescendance, ou pour complaire à son mari, elle reniait ce qu'elle croit être la vérité.

Rien, sous ce rapport, ne pourra entamer sa conscience ; elle restera ce que sa mère l'a faite. — Le mari, de son côté, affranchi par l'éducation qu'il a reçue, et plus encore peut-être par les lectures qu'il a faites et le milieu dans lequel il a vécu, des préjugés de sa première jeunesse, ne se trouve plus dans une position d'esprit convenable pour pouvoir comprendre le sentiment, respectable au fond, auquel obéit sa femme. — Volontairement ou involontairement, il la heurtera.

Le plus souvent, les enfants seront le champ de bataille de ces luttes intestines.

Mais admettons qu'aucune discorde intérieure ne naisse de cette divergence des idées, que chacun se renferme en soi et garde sa liberté d'action, sans chercher à entraver la liberté de l'autre ; il n'y en aura pas moins séparation morale entre l'époux et l'épouse, entre le père et la mère.

Ces deux êtres, qui ont voulu s'unir, sentent entre eux un abîme qui les sépare.

Ils ne peuvent s'entendre, parce qu'ils ne peuvent se comprendre ; comment donc pourraient-ils s'aimer ? Plus de communauté de pensées, plus de communauté de sentiments, plus de lien, — si ce n'est l'intérêt peut-être, — qui les rattachent l'un à l'autre !

Et quelles sont, le plus souvent, les conséquences de ce triste état de choses ? Ce qui se passe sous nos yeux nous le démontre assez. L'homme, qui ne trouve plus dans le cœur de sa femme l'expansion dont il a besoin, s'éloigne peu à peu du foyer domestique ; la famille l'ennuie et il déserte le toit conjugal. Il en vient bientôt (cette pente est si rapide !) à préférer la maîtresse qui rit et qui chante, qui dit comme lui, qui doute comme lui, qui nie comme lui, à l'épouse sévère et croyante, dont la foi naïve lui fait dédaigneusement hausser les épaules.

Et que devient la femme, — délaissée, abandonnée ?

Ne trouvant elle-même aucune satisfaction pour les sentiments de son cœur et les aspirations de son âme, dans la société d'un mari dont elle se sent moralement et intellectuellement séparée, triste de son isolement, plus triste encore des désillusions que lui apporte la réalité du

mariage qu'elle avait rêvé tout différent, elle se renferme, si elle est forte, dans le devoir, c'est-à-dire dans la résignation et la souffrance. Si elle est faible, emportée par les rêves de son imagination, par les besoins incessants de son cœur, elle se jette désespérément dans l'adultère, où l'attendent de nouvelles déceptions, de nouveaux délaissements, de nouveaux mécomptes.

Il ne faut pas se le dissimuler, avec l'esprit de notre siècle, le mariage n'est plus le mariage, c'est-à-dire un lien religieux qui unit deux existences, qui confond deux âmes sympathiques; c'est un acte de société, le plus souvent; une spéculation, quelquefois; un marché, presque toujours.

Si, exceptionnellement, grâce à la vertu inébranlable de la femme ou à l'austérité de mœurs de l'homme, l'adultère n'entre point par la porte qui lui est ouverte, et ne vient pas, spectre glacé, s'asseoir lugubrement dans la maison, entre ces deux existences si douloureusement accouplées, il n'y en a pas moins immoralité au fond. La séparation morale, le divorce intellectuel et consommé des deux âmes et des deux cœurs, suffisent pour constituer cette immoralité.

Peut-être n'en serait-il pas ainsi le plus souvent, — c'est du moins ma conviction personnelle, — sans le scepticisme énervant et démoralisateur qui envahit aujourd'hui tant de consciences. Supposez, à la place de ce mari railleur qui froisse sottement, en les brusquant, des convictions presque toujours sincères, un homme grave,

instruit, posé, conciliant, qui dans des conversations affectueuses, sous la forme de causeries familières, fasse ressortir avec douceur aux yeux de sa femme, d'autant mieux disposée à l'entendre qu'elle ne se sentirait plus personnellement attaquée, le côté superstitieux de sa croyance; qui lui démontre habilement le rôle de l'esprit humain en toute matière, et la juste influence qu'il faut savoir attribuer à la raison dans les questions de foi; croyez-vous que les choses se passeraient de la même façon? qu'il y aurait toujours antagonisme, lutte acharnée, séparation volontaire et silencieuse? non, j'ose l'affirmer! Les femmes ont leur intelligence, leur bon sens; elles jugent aussi sainement que nous, quoi qu'on en dise. Beaucoup se laisseraient convaincre à la longue. La vérité est la vérité, ce n'est pas impunément qu'on se trouve en contact avec elle, et l'évidence finit presque toujours par avoir raison. Mais que veut-on que fassent ces pauvres femmes devant un ricanement stupide ou un dédaigneux haussement d'épaules? Qu'elles gardent leurs préjugés? — C'est ce qu'elles font. Les sourires moqueurs ne sont pas des arguments.

Le grand malheur en ceci, c'est que la plupart des hommes ne croient plus à rien, et que, ne croyant plus à rien, ils ne peuvent rien enseigner. On est mal venu à critiquer une doctrine quand on n'est pas en mesure de la remplacer par une doctrine meilleure. Je ne reconnais pas le droit de détruire à ceux qui ne savent rien édifier.

C'est donc au scepticisme de l'homme, à son indifférence religieuse, si l'on aime mieux, aussi bien qu'à l'aveuglement incontestable de la femme, qu'il faut attribuer les troubles et les divisions qui désolent la famille.

Mais les femmes ne sont aveugles et ignorantes que parce que nous l'avons voulu. Elles nous seraient moins rebelles si nous les eussions mieux instruites. Ne les accusons pas trop.

Si malgré les meilleures précautions nous rencontrons encore des résistances invincibles, si parfois l'évidence échoue devant l'obstination de la foi, ne nous en prenons qu'à nous, car l'unique cause de ces résistances et de cette obstination provient de l'état d'infériorité intellectuelle dans lequel il est de mode et de bon goût de laisser constamment la femme. Sous prétexte qu'elle n'est pas notre égale et qu'elle ne saurait atteindre à nos hauteurs, on ne lui fournit aucun moyen de développer sérieusement son esprit et d'éclairer sa conscience. On l'élève pour le ménage ou pour le salon, suivant sa condition dans le monde, c'est-à-dire suivant le chiffre de sa dot.

Oui, il faut en convenir, aujourd'hui la femme est notre inférieure en tout. Je ne parle pas, cela est bien entendu, des quelques brillantes exceptions qui, par un puissant effort de volonté ou un concours de circonstances favorables, ont pu sortir du cercle étroit dans lequel nos mœurs les condamnaient à demeurer éternellement enfermées avec leurs tristes compagnes d'es-

clavage; je parle en général. Je parle de la femme que nous rencontrons à chacun de nos pas, dans la rue, au coin du feu, ou derrière le comptoir du commerçant; de celle qui va à l'église, comme de celle qui va au théâtre.

Mais à qui la faute ?

Est-ce faiblesse de sa nature, inertie de son intelligence, comme on l'a prétendu si souvent ? ou n'est-ce pas plutôt, ainsi que je le disais tout à l'heure, privation des moyens suffisants de développement ?

La femme est, au point de vue intellectuel, notre égale ; elle l'a prouvé toutes les fois qu'elle a été mise dans les conditions de le faire. Si elle est restée aussi longtemps notre inférieure, si, de nos jours encore, elle marche bien loin derrière nous, cela tient uniquement à ce qu'elle a été constamment tenue à l'écart de tout ce qui pouvait élargir son esprit.

La différence du mode d'éducation suffit, à elle seule, pour expliquer la différence de jugement de la part de chaque sexe.

Fort heureusement, monsieur, on commence à s'apercevoir que l'on s'est trompé ; on va même jusqu'à reconnaître à quel point l'on a été injuste à l'égard des femmes.

Je pourrais, à ce propos, vous citer de nombreuses protestations, d'énergiques appels au bon sens, au droit, à la justice, au principe sacré et inviolable de l'égalité

humaine; j'aime mieux vous renvoyer purement et simplement aux différents ouvrages qui traitent de cette matière spéciale.

Cependant, j'emprunterai à un journal quotidien, le même qui a le premier publié ces lettres, un passage qui me paraît de nature à être reproduit ici; non pas qu'il fasse mieux ressortir que la plupart des livres dont je parle, la situation déplorable faite aux femmes par nos mœurs et notre préjugé, mais parce qu'il résume nettement cette situation en quelques lignes et qu'il signale en même temps les périls contre lesquels jé me suis moi-même élevé tout à l'heure.

J'ai encore, pour expliquer mon choix, cette autre raison, que ce qu'on va lire a été écrit dans une chronique théâtrale, à propos d'art et de musique, — par conséquent sans intention arrêtée d'avance, — ce qui dénote à mes yeux les vives préoccupations que fait naître depuis un petit nombre d'années, même chez les écrivains les plus habituellement étrangers à ces sortes de questions, l'anomalie incompréhensible d'une éducation différente pour chaque sexe.

« Est-il donc vrai que le temps des jeunes filles soit si précieux? N'a-t-on rien à leur apprendre? Est-il si désirable qu'elles ne sachent rien?

» — Notre condition est bien misérable, écrivait la fille de Joseph de Maistre à son illustre père; nous

n'avons au monde d'autre métier que de faire des enfants.

» — Non, ma fille, répondait le père; votre métier est de faire des hommes, et je n'en sais pas de plus difficile et de plus glorieux.

» Il disait vrai, cette fois, ce grand esprit qui a si souvent dit faux. Eh bien! la main sur la conscience, nos femmes sont-elles en état de faire des hommes? Leur éducation date du moyen âge, et nous sommes les fils de 89. Voyez, je vous prie, la différence.)

» On passe dix-huit ans à leur cacher l'arbre de la science; à leur répéter sur tous les tons: « N'y touchez pas, vous mourriez. » On en passe vingt-cinq à nous cueillir les pommes de ce bel arbre, à nous en vanter le parfum; nous les croquons à belles dents, nous les changeons en notre sang, en notre vie. Elles ne font plus qu'un avec nous. Un jour arrive où il nous faut prendre femme. On nous donne pour compagne de nos espérances, de nos travaux, de nos joies et de nos tristesses, une brave petite fille, qui ne sait rien de ce que nous savons, qui a tout ce que nous aimons en horreur, qui brûlerait volontiers tout ce que nous adorons. Le joli ménage, ô gué! le joli ménage!

» Les hommes ne se marient plus, ou bien, mariés, ils vivent comme s'ils ne l'étaient pas. On en accuse le luxe, le club, le cigare et le diable. Il faudrait s'en prendre à l'éducation que nous avons l'incroyable sottise de donner aux jeunes filles. C'est elle qui creuse un

abîme entre l'homme et la femme. Regardez ce qui se passe aujourd'hui dans la plupart des familles.

• Le mari ne se soucie guère que le pape ait un royaume ou n'en ait point ; il ne donnerait pas un fétu pour le soi-disant patrimoine de saint Pierre. Madame mettrait, pour le lui conserver, le feu aux quatre coins de l'Europe, et elle le met dans son ménage. C'est elle qui colporte les pamphlets pieux de nos évêques ; c'est elle qui donne au général Lamoricière de quoi aller perdre sa vieille réputation d'habile capitaine ; c'est elle qui tient des clubs et vote des coffrets d'honneur aux belles princesses pour avoir bien tiré le canon contre leurs peuples ; c'est elle, ou plutôt c'est l'homme à robe noire qui est derrière elle et la pousse.

• Elle ne connaît que lui, ne pense et ne voit que par lui ; de lui, elle comprend et excuse tout ¹.

Voilà donc où nous en sommes après dix-huit siècles de christianisme, après soixante-dix ans d'émancipation politique !

Et l'on veut qu'il y ait *mariage* !

Non, l'homme et la femme ne se marient pas, — ils s'ACCOUPLENT !

Sous l'empire des mœurs actuelles, combien en connaissez-vous, monsieur, qui se marient réellement ? — Je vois partout des maîtres et des servantes, mais je ne vois point d'époux !

¹ M. Francisque Sarcey, *Opinion nationale* du 22 avril 1864.

Cette question de l'affranchissement intellectuel de la femme est une des plus impérieuses et des plus pressantes de ce temps. Elle s'est rencontrée incidemment sous ma plume; comme bien d'autres sans doute s'y rencontreront encore; car la question religieuse, qui est véritablement bien la question UNIVERSELLE, embrasse toutes choses.

Mais je ne puis m'y arrêter; probablement même, à mon grand regret, n'aurai-je pas l'occasion d'y revenir de sitôt.

Il y a là une œuvre à part.

Toutefois, il faut que cette œuvre soit faite, et promptement.

La femme affranchie, c'est la moitié du problème résolu.

Si nous sentons que la volonté nous manque, ou si notre orgueil se dresse, comme un obstacle, entre le devoir et notre personnalité atteinte, SOUVENONS-NOUS QU'UNE FEMME A ÉTÉ NOTRE MÈRE !

Je n'ai encore rien dit de l'enfant; arrivons-y. Sa situation dans la famille, telle qu'elle existe aujourd'hui, a besoin qu'on la signale.

En général, le père se mêle fort peu de l'éducation religieuse qui est donnée à ses enfants. Il abandonne volontiers à la mère le soin de ce premier enseignement.

Pourvu que ses filles reçoivent une instruction en rapport avec leur position de fortune et le rôle qu'elles sont appelées à jouer un jour dans le monde; que ses fils aillent au collège, passent leurs examens et reçoivent leurs diplômes, il ne s'inquiète guère du reste. L'éducation morale n'est point son affaire.

Les enfants sont baptisés, ils apprennent leur catéchisme et leur histoire sainte, ils font leur première communion; — tout cela lui est fort indifférent. — Il faut bien que les filles aillent à la messe, et que les garçons, jusqu'à un certain âge, aient un peu de religion, puisque cela est dans l'usage.

Seulement, comme il ne *pratique* pas, comme ses actes et ses paroles sont, au contraire, la condamnation des leçons qui sont chaque jour répandues autour de lui par la mère et par le prêtre; comme il a bien, par-ci par-là, sans y attacher d'autre importance que celle d'une simple plaisanterie, quelque petite ironie maladroite à lancer contre ceci ou contre cela, un moment vient où les enfants, frappés d'un pareil contraste, se demandent ce que tout cela signifie; ce qu'il faut penser de cette foi que l'on prétend si sainte, mais dont on peut rire; qu'on leur dit indispensable, mais dont on peut plus tard se passer; ce que c'est enfin que cette religion qui est bonne pour les femmes et pour eux, mais dont n'ont plus besoin les hommes faits? — Ils laissent échapper leurs doutes, ils questionnent, et il faut bien, tôt ou tard, qu'on leur réponde!

C'est alors que se produit un fait douloureux, et que les enfants, comme je le disais il y a un instant, deviennent si tristement le champ de bataille des luttes auxquelles sont fatalement condamnés le mari et la femme, séparés par de telles divisions.

Pour répondre, il faut que la mère accuse la conscience du père ; que, devant ses enfants, elle blâme hautement la conduite de celui dont elle devrait, à tout prix, rehausser le caractère et sauvegarder l'autorité ; — qu'elle récrimine et qu'elle condamne ! Il faut qu'au mépris de toute convenance, de tout devoir, de toute dignité, elle dise à ces chers petits êtres, tout émus encore des caresses de leur père, que cet homme, auquel ils doivent obéissance et respect pourtant, cet homme, jusqu'ici inviolable et infaillible pour eux, se trompe et les trompe !

O honte ! ô misère ! Et c'est l'aveuglement de la foi qui produit de telles choses ! Et c'est le scepticisme indifférent qui fait naître de semblables nécessités !

Terminons, monsieur, par un dernier trait.

Tous les pères, fort heureusement, ne se ressemblent pas ; il en est dans la quantité qui se préoccupent, avec une sollicitude parfaitement légitime, de la direction morale qu'il convient de donner à leurs enfants.

Les uns, confiants dans les doctrines du catholicisme, s'adressent au prêtre ; c'est leur droit. Je dirai même que c'est leur devoir le plus impérieux, puisqu'ils croient.

Pour ma part, j'approuverai toujours les gens, fussent-ils cent fois mes adversaires, qui conforment leurs actes à leurs principes ; pourvu, bien entendu, que les paroles, à leur tour, ne viennent pas démentir les actes.

Mais il en est d'autres, — et le nombre s'en accroît chaque jour, — qui redoutant, à très-juste titre, l'éducation donnée par le clergé, veulent soustraire leurs enfants, dès le début, à toute influence sacerdotale.

Naturellement ceux-là prennent, pour atteindre le résultat qu'ils ont en vue, le moyen le plus sûr : ils commencent par défendre le baptême, et s'opposent, plus tard, à la première communion.

Si la mère consent, tout est pour le mieux ; nous nous trouvons (sauf la différence des situations), dans le même cas que s'il s'agissait de parents catholiques. Mais le plus souvent elle résiste ! Et voilà la guerre déclarée.

Loin d'être un sujet de rapprochement pour les époux, l'enfant devient de la sorte un nouvel élément de discorde ; car, bien entendu, c'est à qui ne cédera pas. Il s'agit d'un intérêt d'ordre supérieur, les consciences sont en jeu ; on ne transige pas facilement sur ces choses-là.

Cependant, il faut bien arriver à une solution. — Quelquefois, fatigué de lutter, le père fléchit ; ou bien, c'est la mère qui, l'âme brisée, mais non convaincue, abandonne la partie.

Ce sacrifice fait, a-t-on la paix au moins ? — Non ! on a le silence !

Je vous laisse à penser ce que peut être un pareil si-

lence au foyer domestique ! Mieux vaudrait une franche rupture.

Quelquefois encore, car il faut tout dire, la déloyauté se met du jeu et vient aggraver la situation.

Je connais, pour mon compte, un honnête commerçant qui se vante ouvertement de vouloir élever son fils dans les idées les plus avancées, et je vous prie de croire qu'il se promet toutes sortes de satisfactions pour l'avenir.

Demandez à ce brave homme-là si son enfant a reçu le baptême :

— Non ! non ! vous répliquera-t-il avec fierté ; j'ai eu beaucoup à batailler les premiers jours, à cause des vieux parents et de la mère qui voulaient à toute force l'envoyer à l'église ; mais j'ai tenu bon, et en fin de compte, je suis resté le maître. Mon fils vivra en libre-penseur.

Voilà qui est précis, n'est-ce pas, et ne laisse place à aucune équivoque ? Eh bien ! interrogez la mère à son tour.

— Chut ! vous répondra-t-elle en baissant la voix, n'en dites rien.... mon mari ne le sait pas !

SON MARI NE LE SAIT PAS !!

Il est bien certain, pour moi, monsieur, que cette femme croit avoir très-bien fait !

Mais comment cela se peut-il, m'allez-vous dire ?

Oh ! mon Dieu ! la chose est fort simple : un matin, madame est sortie, portant l'enfant dans ses bras, comme s'il s'agissait d'une courte promenade ; deux amis, prévenus la veille, l'attendaient à l'église ; un prêtre, mandé à la sacristie, est venu, de très-bonne foi et le plus paisiblement du monde, accomplir l'acte de son ministère. Vingt minutes après, tout était terminé ; le ciel comptait un petit saint de plus et Paris un jeune *Mortara* de nouvelle espèce.

Pendant ce temps, le père, plein de confiance, vaquait paisiblement à ses affaires.

Mais il faudra bien qu'un jour ou l'autre cette ruse se découvre ! Qu'arrivera-t-il alors ?

Je suppose l'impossible ; j'admets, pour un instant, qu'aucune indiscretion ne soit commise ; je n'en serai pas moins fondé à poser la question que voici : quelle éducation recevra l'enfant ?

Et quand viendra pour lui l'âge de la première communion, que fera la mère ? Voudra-t-elle renouveler la scène du baptême et tenter de faire communier son fils *en cachette* ? Mais il faudrait, cette fois, qu'elle l'eût pour complice ! — Ce serait tout simplement monstrueux.

Vous voyez, monsieur, à quelles extrémités doulou-

reuses peuvent aboutir nos tristes dissidences en matière de religion.

La famille ! la famille ! où donc ira-t-elle, avec de pareilles et de si profondes séparations ?

Il est temps que la foi obscurcie s'éclaire, il est temps que la foi morte renaisse ; l'honneur et la tranquillité du foyer domestique sont à ce prix !

Paris, 26 mai 1867.

LETTRE QUINZIÈME

L'ŒUVRE D'AUJOUR'HUI

Monsieur,

Dans mes deux précédentes lettres, je vous ai montré la foi aux prises avec le scepticisme, et nous avons pu mesurer l'immensité des périls que font courir à la paix publique nos regrettables divisions religieuses.

Deux mots vont nous suffire aujourd'hui pour résumer tous les faits et caractériser la situation : — Désordre dans la société, désunion dans la famille.

C'est court, mais c'est concluant.

— Baste ! m'écrit, à ce propos, un correspondant d'humeur accommodante, la France en a vu bien d'autres ! Sous le bon roi Louis XVI (de dévôte mémoire), les populations étaient mille fois plus ignorantes, mille fois plus fanatiques, mille fois plus aveugles qu'elles ne le sont de nos jours..... et 89 est bien venu !

Oui, 89 est venu ; mais de quel prix ne l'a-t-on pas payé ?

Après trois quarts de siècle, on nous le reproche encore !

Si vous en doutez, cher monsieur, lisez les journaux pieux.

Au surplus, ce n'est pas d'une explosion révolutionnaire qu'il faut attendre la rénovation de l'idée religieuse; les révolutions, qui ont le pouvoir de modifier profondément le pacte social, au point de déplacer parfois les bases mêmes de l'autorité, restent impuissantes devant les manifestations tout intimes de la conscience.

On ne décrète pas une foi nouvelle comme on décrète une Constitution.

Sans contredit, la réforme religieuse est intimement liée à la réforme politique: le progrès l'un entraîne le progrès l'autre. Je l'affirme, bien loin de le contester.

Mais cet équilibre nécessaire entre deux idées, appelées à se compléter naturellement l'une par l'autre, ne s'obtient qu'avec le temps.

On peut changer en quelques heures la forme extérieure d'un gouvernement; trois jours au plus suffisent à cette besogne, ainsi que le démontre amplement l'histoire de notre propre pays. Mais modifiera-t-on, dans le même laps de temps, les croyances traditionnelles de tout un peuple? Fera-t-on que ceux qui sont athées deviennent catholiques, ou que ceux qui sont catholiques deviennent athées? — Non pas!

Je défie un décret du peuple, tout aussi bien qu'un

décret royal ou impérial, de me faire croire demain le contraire de ce que je crois aujourd'hui ! Ma conscience est à moi ; je suis maître de ma raison, si je ne le suis pas de mes actes.

Une barricade enlevée, un trône renversé, une charte promulguée, des édits rendus, pourront modifier du tout au tout ma condition politique, étendre ou restreindre mes libertés, faire de moi un sujet au lieu d'un citoyen ou un citoyen au lieu d'un sujet ; — mais aucune loi au monde n'aura le pouvoir de réformer mes opinions religieuses.

C'est pourquoi, tout en acceptant au fond les espérances de mon très-honorable correspondant, je n'accepte pas la forme quasi menaçante sous laquelle il lui a paru tout naturel de les présenter.

Un 89 religieux ne sera jamais possible.

Preçons donc pour ce qu'elle vaut cette boutade d'un esprit enclin au paradoxe, — et passons.

Ainsi, monsieur, tout n'est pas pour le mieux dans notre brillante société contemporaine.

Grâce à la foi aveugle et obstinée d'une part, au scepticisme inintelligent de l'autre, nous avons la guerre où devrait être la paix, la division où devrait être l'union intime, étroite, entière, absolue.

Dans la rue comme dans la maison, sur la place publique comme au foyer, l'harmonie des relations est à chaque instant compromise.

Cependant il faut être juste et ne pas laisser peser la responsabilité tout entière de ce triste état de choses sur ceux qui n'en doivent équitablement supporter qu'une partie.

Sans doute les résistances irréflechies des sectes officielles agissant dans un sens, et l'imprudente réaction de quelques entêtés sceptiques agissant dans un autre, ont été, en ces dernières années, l'origine de bien des conflits et la raison déterminante d'une foule de ruptures ; mais tout n'est pas là.

Une des causes auxquelles il convient aussi de rapporter ce désordre, — je demande bien pardon de ma franchise à ceux qu'elle peut atteindre, — c'est que la plupart des écrivains modernes qui se sont occupés de la question religieuse, ont cru devoir surtout s'attacher à démolir les vieilles doctrines, comme si cela était encore à faire, sans tenter de rien mettre à leur place. De là le vide profond, resté depuis lors incombé, qui s'est fait dans un grand nombre de consciences éclairées.

Le travail de démolition a été l'œuvre du XVIII^e siècle, qui s'en est bien acquitté. Ébranlées dans leurs bases, attaquées et sapées jusque dans leurs fondements, les doctrines vénérées de nos pieux ancêtres s'en vont maintenant par lambeaux. Laissons-les s'en aller. A quoi bon, nous autres, nous acharner sur des ruines ?

Nous avons autre chose à faire ! c'est à l'heure où disparaissent, pour ne plus renaître, les croyances et les

préjugés gothiques du moyen âge, que nous incombe le devoir de combler l'abîme si imprudemment ouvert, sous les pas de notre génération inquiète et tourmentée, par les coups de marteau destructeurs du siècle dernier ; c'est à ce moment suprême d'oscillation et de tâtonnement, où tout peut être compromis, — mais aussi où tout peut être sauvé ! — qu'il nous appartient, si nous sommes de bonne foi dans notre conduite et sincères dans nos convictions, de jeter hardiment les assises de l'édifice nouveau !

Frapper incessamment des mêmes coups l'ennemi abattu n'est pas à mes yeux un signe de force, et je ne saurais voir aucune marque de véritable sagesse, aucune preuve de puissance réelle dans cette guerre inutile, sans intérêt pour personne et sans profit pour l'avenir, qui consiste à renouveler constamment des attaques mille fois produites, que nous connaissons, que nous apprécions, que tout le monde connaît et apprécie comme nous.

Dira-t-on plus que Voltaire ? Dira-t-on plus que Rousseau ? — C'est peu probable.

Une autre tâche nous attend et nous provoque : elle consiste à faire en sorte que le sentiment religieux ne s'éteigne pas dans le cœur des hommes, en même temps que disparaissent la superstition et les préjugés ; elle consiste à éclairer les mères, en cessant de frapper d'ostracisme et de marquer du sceau de l'incapacité les

jeunes filles destinées aux grands devoirs de la famille ; à les reconnaître comme nos égales et nos émules ; à leur fournir les moyens de se développer à côté de nous et en même temps que nous ; à chasser peu à peu de leur esprit les croyances malsaines qu'une mauvaise éducation y a invétérées.

Elle consiste encore à faire comprendre aux masses que tout n'était pas mensonge ou erreur dans les enseignements répandus par les sectes ; que celles-ci, pour la plupart, s'étaient assimilés, au contraire, quelques principes d'une fécondité incontestable ; que ce qu'il y avait d'erroné ou de faux dans leurs dogmes, provenait surtout de la façon dont chacune d'elles avait la prétention d'expliquer les vérités fondamentales, et des conséquences qu'elles tiraient ensuite de leurs interprétations.

Combien de belles choses, en effet, combien de croyances et d'affirmations consolantes n'ont pas été dénaturées par le dogme !

Qu'a-t-il fait de Dieu ? qu'a-t-il fait de l'immortalité ?

De Dieu, il a fait un vengeur insatiable, et de l'immortalité une épouvante !

De Dieu, il a fait un bourreau, cent fois plus barbare et cent fois plus monstrueux que les bourreaux de la terre ; car celui-là n'est jamais assouvi, et il lui faut l'éternité !

De la résurrection dans la mort, de cette vie au delà de la tombe, de cette espérance, de cette consolation su-

prême, il a fait l'immobilité dans la contemplation béate pour les élus, les souffrances sans remède et sans fin pour les damnés !

O mon âme ! j'ai peur de cet enfer, et j'ai peur de ce ciel !

Et voilà comment on en vient à semer l'erreur, même au nom d'un principe vrai ! — Voilà comment aussi ne pouvant croire ni à la béatitude insipide du paradis, ni à l'odieuse réalité d'un enfer impossible, la plupart des hommes ne croient plus à l'éternité de la vie ; et comment, ne pouvant croire à un dieu féroce et barbare, ils ne croient pas au Dieu principe intelligent et éternel de toutes choses !

Il y a donc lieu tout d'abord, sinon de poser des principes nouveaux, du moins de dégager scientifiquement les vérités déjà connues, des nuages qui les entourent et les obscurcissent. — L'énonciation des principes nouveaux viendra après.

Donner, autant que cela se peut, une idée rationnelle de Dieu, une idée rationnelle de l'immortalité, une idée rationnelle de la destinée humaine, de la solidarité, de la liberté, de l'égalité, du devoir, de la justice ; — telle me paraît être la tâche première de la philosophie religieuse, à l'heure difficile que nous traversons.

Ce sera, pour elle comme pour nous, un puissant moyen de moralisation et de rapprochement.

Beaucoup, parmi ceux qui aujourd'hui ne croient plus à Dieu, plutôt que de croire au dieu travesti et calomnié des sectes, croiront volontiers au dieu intelligent et juste de la philosophie ; de même qu'ils croiront à leur immortalité, quand ils la sentiront en harmonie parfaite avec leur besoin de vie éternelle, leur besoin de liberté, leur besoin d'activité, leur besoin de justice.

Et peut-être, vaincus aussi par l'évidence ou entraînés par leur sentiment intérieur, ceux que le préjugé retient encore dans le giron des églises officielles, secoueront-ils la poussière des siècles qui les couvre, et en viendront-ils aux mêmes conceptions religieuses, à la même foi que les sceptiques d'hier, — devenus sceptiques un instant seulement par l'horreur de l'absurde, — mais ramenés bien vite à la vérité par le raisonnement et l'examen.

Car c'est là surtout qu'il est important d'arriver ; c'est là le grand but à atteindre.

Oui, il faut rapprocher ceux qui se séparent, unir ceux qui sont divisés, ramener, par le sentiment et la raison, à une foi commune, acceptable pour tous, ceux que des divergences éloignent. J'affirme que toutes les consciences peuvent être réconciliées, et que chacun, mettant la vérité au-dessus de son préjugé propre, consentant à voir ce qui peut être vu, à comprendre ce qui peut être compris, il est un terrain commun sur lequel tous peuvent se rencontrer !

Mais sur quelles bases s'établira-t-on pour faire naître dans les masses un sentiment religieux commun ? Quels principes indéniables, incontestés, invoquera-t-on ?

Il y a là une difficulté sérieuse, je le sais bien, et je suis loin d'en dissimuler l'importance.

Si difficile que soit ce travail, il faut cependant qu'on s'en occupe ; le moment est grave, qu'on veuille bien y songer.

J'ai déjà répondu à une partie de l'objection en exprimant tout à l'heure que, dans ma pensée, le plus pressé de l'œuvre consisterait beaucoup moins à chercher des principes nouveaux qu'à dégager les anciennes affirmations de ce qu'elles ont de blessant pour la raison ; en d'autres termes, qu'il y avait lieu tout d'abord de *rationaliser* l'idée religieuse, en faisant subir aux dogmes le contrôle de l'examen.

Mais voici surtout sur quoi je fonde mes espérances de rapprochement :

Il y a, au temps où nous sommes, au fond de nous tous, — même malgré les envahissements de l'athéisme et du matérialisme qui, en emportant certains préjugés, n'ont pas complètement détruit ce qu'il y a de sain et de bon dans les vieilles doctrines, il y a, dis-je, au fond de nous tous, une *religion commune*.

Cette religion, que je n'ai pas besoin de nommer en ce moment, est née, dans l'esprit public, d'une protestation

générale contre certains dogmes inadmissibles des sectes officielles, et d'un accord à peu près unanime sur certains principes, certaines affirmations, qui ressortent des enseignements scientifiques et des conquêtes politiques de notre civilisation.

Même ceux qui sont, en apparence, restés complètement fidèles aux prescriptions de leur culte, ont subi cette pression extérieure. C'est une remarque que je crois avoir déjà faite, et qu'il ne me paraît pas inutile de renouveler ici. Il n'est, en effet, presque personne aujourd'hui qui accepte comme autrefois tout le dogme. — Jusque dans le sacerdoce il s'est produit des revirements; des concessions ont été faites, peu nombreuses, il est vrai, mais il y en a eu.

C'est le temps qui le veut; c'est le progrès, c'est la science, c'est la raison. Malgré soi, l'on se trouve entraîné à entrer en composition avec l'esprit du siècle.

Or, en matière de foi, comme chacun sait, celui qui transige est bien près de tout abandonner! La foi est un édifice duquel il ne faut rien retrancher, sous peine de le voir s'écrouler tout entier.

De leur côté, ceux qui ont rompu complètement avec les sectes se sentent encore, quoi qu'ils fassent, rattachés à quelques-uns de leurs principes; ils repoussent le dogme, mais ils en acceptent la morale, — sinon entière, — du moins dans ce qu'elle a de vraiment pur.

Cela tient à ce que, malgré les divergences qui nous éloignent, malgré les divisions profondes qui nous sépa-

rent et semblent nous rejeter à de si grandes distances les uns des autres, il persiste en nous tous, à notre insu, quelque chose de commun, d'universel, qui vient de la conscience, et que nous n'avons pas le pouvoir de dénaturer. Ce quelque chose, plus fort que notre aveuglement systématique ou que nos orgueilleuses négations, plus puissant que notre volonté et que notre raison même, qu'est-ce donc si ce n'est la vérité envahissante devant laquelle tous les entêtements doivent s'abaisser et tous les doutes faire silence !

Que j'aie du philosophe au sceptique, du croyant le plus fervent à l'athée le plus convaincu, — à moins que je ne me trouve en face d'une nature exceptionnelle, d'une nature déchue, — j'y rencontrerai cet écho de vérité.

Eh bien ! je le répète, il y a là pour moi un signe certain que de nombreux rapprochements peuvent être opérés ; et j'entrevois, dans ce sentiment universel des consciences, une source inépuisable de réconciliations sérieuses. — Nous aurions grand tort de n'en point profiter.

Toutefois, je dois le dire, personne ou presque personne, surtout parmi ceux qui tiennent encore, par quelque côté, aux anciens cultes, n'a pleinement conscience de l'état religieux dans lequel il se trouve. On n'est plus complètement d'accord avec les sectes, et on le sent ; on a une religion *modifiée*, une religion *à soi*, qui n'est plus la religion des premières années, on le sent

encore. Mais ce que l'on ne sent pas, ce que l'on ne devine pas, C'EST QUE L'ON N'A PAS, AINSI QU'ON SE L'IMAGINE, UNE RELIGION PARTICULIÈRE, PERSONNELLE; — ON A LA RELIGION DE TOUS !

On a la religion de l'inconnu qui passe et que l'on coudoie, la religion de l'ami comme de l'ennemi, la religion de son père, la religion de son frère. — O prêtre! au fond, tout au fond, vous avez la mienne et j'ai la vôtre!

Est-ce que tous, en effet, qui que nous soyons, catholiques ou libres-penseurs, n'avons pas les mêmes principes de moralité, d'égalité, de justice? — Que m'importe dès lors la forme?

Si nous avons les mêmes bases, nous sommes d'accord!

Admettons, — il le faut bien, — que les bases ne soient pas *toutes* absolument les mêmes; il nous restera encore assez de points communs pour nous entendre. Ce sera un commencement. Et pour peu que nous soyons consciencieux dans nos convictions, de bonne foi dans nos recherches; que nous n'ayons, de part ni d'autre, aucune prétention à l'infailibilité, aucun système exclusif, aucun parti pris, l'union sera vite faite.

J'ai connu des catholiques qui disaient avec un très-grand sérieux :

« — Nous, nous sommes catholiques, c'est vrai, mais pas comme tout le monde, nous savons comprendre la religion de la bonne manière. »

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Cela voulait-il dire qu'ils interprétaient les textes d'une autre façon que les autres ?

Nullement. Ils entendaient tout simplement exprimer par là qu'il se faisait dans leur esprit une alliance tacite entre les dogmes de leur culte et les principes de la société moderne.

Ils s'imaginaient être seuls de leur avis, et les trois quarts des catholiques en sont au même point qu'eux ! Les grands principes de 89 ont envahi les consciences et modifié la foi. Voilà ce qui est vrai.

Catholiques, protestants, israélites ont tous, plus ou moins, subi cette influence. Nous avons aujourd'hui des catholiques libéraux, des protestants libéraux, des juifs libéraux ; c'est-à-dire tout uniment des gens qui se transforment.

Si donc, au lieu de se tenir éloignés les uns des autres et de cacher ce qui se passe en eux, tous ceux qui croient porter dans leur cœur une religion à eux, qu'eux seuls connaissent et comprennent, voulaient se rapprocher, et prenaient la peine d'expliquer leur pensée, on verrait quelle étincelle, et bientôt quelle lumière, jaillirait de ce rapprochement !

La question, comme vous voyez, se trouve posée d'une façon très-nette.

Il ne s'agit point, ainsi que beaucoup l'ont pu croire à tort, d'édifier tout d'une pièce un culte entièrement nouveau, reposant sur des affirmations également nou-

velles; d'apporter aux consciences, vides de foi, un ensemble de croyances habilement édifiées, *hors desquelles il n'y aurait de salut pour personne*, et de dire ensuite solennellement aux peuples assemblés :

« Voilà ce qu'il faut croire, et voilà ce qu'il faut pratiquer ! »

Non. C'est à l'initiative individuelle seule qu'il appartient d'accomplir définitivement la transformation religieuse, de créer le culte. Aucun écrivain, aucun philosophe, aucun législateur n'a mission pour cela; nul n'a le droit d'imposer une formule.

Et ce droit, que je refuse aux philosophes et aux législateurs, je le dénie également aux Églises.

Le problème pour moi, quant à présent, se trouve donc réduit à ceci :

Dégager d'abord le dogme des préjugés nombreux dont les sectes l'ont maladroitement entouré et des interprétations erronées qui le dénaturent, c'est-à-dire, pour rappeler les propres expressions dont je me servais tout à l'heure, et sur lesquelles j'insiste avec intention, donner, autant que cela est possible dans l'état actuel de la connaissance, une idée rationnelle de Dieu, une idée rationnelle de l'immortalité de l'âme, une idée rationnelle de la destinée des êtres, de la solidarité, de la liberté, de l'égalité, du devoir, du droit, de la justice.

Puis, réunir en un seul et brillant faisceau l'ensemble des vérités générales ainsi passées au creuset de la raj-

son, pour en faire le fondement d'une synthèse religieuse nouvelle, — mais nouvelle seulement dans ses applications, — harmonisée avec les besoins et les tendances de l'esprit moderne, facile à déduire, facile à comprendre, acceptable pour tous les esprits et satisfaisante pour toutes les consciences.

Telle est, monsieur, l'*œuvre d'aujourd'hui*. C'est à cette grande et belle tâche qu'il faut convier tous les esprits éclairés. Quant à moi, je m'y consacre, et comme je n'ai point de parti pris, je tends de bon cœur les deux mains à quiconque daignera les accepter, sur le terrain du bon vouloir et du libre examen.

La question religieuse, à l'heure où nous sommes, ne peut plus être qu'une *question de bonne foi*.

Paris, 25 juin 1867.

LETTRE SEIZIÈME

LES GRANDS PROBLÈMES

Cher monsieur,

Vous paraissez vous étonner qu'au milieu des préoccupations de toute sorte qui tiennent l'esprit public en éveil, je reste obstinément attaché à la question religieuse, — mon sujet de prédilection, — comme si des intérêts « d'un ordre momentanément supérieur. » (le mot est de vous), ne devaient pas, à l'époque de crise que nous traversons, solliciter plus particulièrement mon attention.

Il se pourrait même que vous ne fussiez point seul à faire cette réflexion.

Je me figure, par moments, entendre s'élever contre mes pauvres *Lettres* une foule de protestations auxquelles je ne puis malheureusement rien répondre, ne les connaissant point.

Mais je vais essayer de les traduire.

— Quoi! s'écrie-t-on sans doute, toujours cette polé-

mique! Que nous veut si longtemps ce monsieur avec sa *libre-pensée* et ses critiques religieuses? Il s'agit bien de cela, vraiment! Quand, de tous côtés, les questions économiques sont à l'ordre du jour; quand les grèves succèdent aux grèves; quand les conditions du travail sont à la veille de se transformer; quand les bases du crédit sont ébranlées; quand le renchérissement de toutes choses rend la vie du peuple si difficile; quand l'Europe inquiète multiplie ses armements; quand les libertés promises nous échappent... que vient-on nous parler de la foi, du dogme, des miracles, de l'autonomie de la conscience, des droits imprescriptibles de la raison, des dangers du scepticisme et des envahissements de l'athéisme?

Est-ce bien le moment?

Hélas! oui, c'est le moment, et plus que jamais.

Car, de toutes les questions qui s'agitent autour de nous, la question religieuse est incontestablement la plus grave. — Mieux que personne vous devez le savoir.

La question religieuse se retrouve au fond de tout; de quelque façon qu'on s'y prenne, je défends bien qu'on l'évite. Elle est le nœud de toutes les difficultés, le point de départ et la fin de tous les problèmes.

C'est une base.

Si nous étions d'accord en religion, nous serions bien près de l'être en politique et en économie sociale. La plupart de nos divisions viennent précisément de ce que

nous ne savons point nous entendre sur l'origine du *droit* et du *devoir*, sur les bases et sur la sanction de la morale.

Je pose en principe que la foi politique de tout homme prend sa source dans son idéal religieux.

Ceci, monsieur, n'est point un paradoxe, mais une vérité parfaitement démontrable.

Et je fournis mes preuves.

Pour un catholique — il est bien entendu que je ne parle pas, en ce moment, de cette foule d'hommes plus ou moins conséquents avec eux-mêmes, que l'on appelle avec juste raison des catholiques *du dehors*, et qui, leur première communion faite, ne paraissent plus, pour leur propre compte, que deux fois dans une église : le jour où ils se marient et le jour où on les enterre ; je classe tout ce monde-là dans une catégorie à part. Il s'agit ici des catholiques *pratiquants*, de ceux qui croient très-sincèrement au dogme, admettent la révélation, le miracle, le péché originel, l'infaillibilité du pape, la suprématie de l'Eglise... et le reste. — Eh bien ! pour un catholique de cette trempe, l'autorité sans contrôle est la clef de voûte de l'édifice social ; l'absolutisme dans le gouvernement est la conséquence nécessaire de l'absolutisme dans la religion. L'origine divine du pouvoir veut que, dans ce système, il en soit ainsi. Le pouvoir émane de si haut, qu'il ne doit de comptes à personne : il est une délégation directe de Dieu.

Aussi, pour un catholique parfaitement orthodoxe, le peuple a des devoirs, mais il n'a point de droits. Il peut

être échangé, troqué, vendu, sans qu'il lui appartienne de dire un mot et de se plaindre.

Si tant est qu'on daigne lui reconnaître des droits, ce ne seront jamais que des droits bénévolement octroyés, par conséquent toujours révocables.

Un athée, au contraire, proclame le droit, mais il oublie volontiers le devoir.

Où bien il écrit cette phrase étonnante :

« Le devoir est un dérivatif du droit, » ce qui équivaut à prétendre que le droit seul donne naissance au devoir, — proposition absolument fautive, attendu que, dans un grand nombre de cas, le droit surgit uniquement du devoir accompli ; ainsi que le constate, du reste, cet axiome économique dont, tôt ou tard, je l'espère, nous ferons une loi sociale : « *Nul n'a le droit de consommer au delà de ce qu'il a produit.* »

Mais de semblables contradictions n'embarrassent pas messieurs les athées ; l'inconséquence est le moindre de leurs défauts.

N'ai-je pas entendu, ces jours passés, un fidèle disciple de Proudhon s'écrier, dans le feu d'une discussion animée :

— Taisez-vous ! taisez-vous ! Chaque fois qu'un être humain vient au monde, c'est un *droit* qui naît ; ne disons pas autre chose.

— Pourquoi pas un *devoir* ? demandai-je.

— Parce qu'il n'y a point de devoir sans droit, me fut-il répondu.

— Soit, mais vous m'accorderez bien la réciproque : il n'y a point de droit sans devoir corrélatif.

— Pas absolument, le droit domine tout.

Et comme j'insistais :

— Vous êtes complètement dans le faux, conclut le Proudhonien ; *on fonde une société sur des droits et non sur des devoirs. Le droit est un principe, le devoir n'est qu'une conséquence.*

« LE DEVOIR N'EST QU'UNE CONSÉQUENCE ! » Retenons ce mot, car c'est toute la théorie de l'athéisme.

Je demande maintenant quel système de gouvernement on pourrait établir là-dessus.

Une doctrine qui met en avant de pareils principes est une doctrine jugée ; les esprits généreux ne lui demanderont jamais rien.

Quant à l'indifférence religieuse, nous savons qu'elle conduit tout net à l'indifférence politique. C'est un peu le cas de la France à l'époque où nous sommes. Le peu de souci que témoignent pour la chose publique un très-grand nombre de citoyens éclairés, nous en fournit chaque jour la preuve.

Comment voudrions-nous donc qu'il en fût autrement ? Il n'y a aucune raison pour que celui que ne touchent pas les intérêts moraux du pays, s'attache da-

vantage aux intérêts sociaux. Une seule chose a le privilège d'absorber l'esprit de tous ces gens-là : l'accroissement de leur petite fortune. Pourvu qu'ils fassent leurs affaires et amassent de l'argent, le reste ne les inquiète guère. Que leur importent le droit de réunion, la liberté de la presse, la liberté des cultes?... Ils n'en ont que faire!

Les indifférents en matière religieuse sont tous, passez-moi la dureté du mot, de parfaits égoïstes ; — je ne fais pas d'exception.

Voilà, monsieur, pourquoi je tiens tant à la question religieuse. Ai-je donc si grand tort ?

Je prends le mal à sa racine et crois bien faire ; j'attaque, comme on dit vulgairement, le bœuf par les cornes.

La première condition à remplir quand on veut être libre, — et jé ne pense pas, en m'exprimant de la sorte, avancer une chose aussi monstrueuse que vous pourriez le croire, — c'est de ne point soumettre sa conscience.

Quiconque soumet sa conscience acceptera, sans murmurer, toutes les servitudes ; et celui-là qui *croit* sur la foi d'autrui n'agira jamais par lui-même ; il aurait peur de se tromper.

Politiquement donc, nous ne serons jamais libres, si nous ne savons point, avant tout, conquérir notre indépendance morale, et socialement nous ne réaliserons aucun progrès durable, si nous ne débarrassons pas d'abord

notre esprit d'une foule de préjugés qui arrêtent sa marche dans les voies lumineuses ouvertes par la science.

Je vais essayer de rendre ma pensée saisissable par des faits.

Supposons, pour un instant, qu'un nouveau mouvement révolutionnaire éclate en Espagne et qu'il réussisse ? Croyez-vous que l'Espagne, cette terre classique de l'ultramontanisme, aura, par cela seul, conquis sa liberté ?

Non !

Parce que derrière la monarchie, il y a le sacerdoce.

Dans l'hypothèse que je pose (témérement sans doute), la royauté tombe, — mais le prêtre reste.

Le prêtre ! c'est-à-dire le plus intolérant de tous les dominateurs, le plus inflexible de tous les autoritaires, car celui-là ne transige franchement avec aucune nécessité. Il ne le peut pas, il ne le doit pas ; l'Eglise et le dogme lui en feraient un crime.

Vous voyez déjà, par ce premier exemple, combien il est important que l'affranchissement religieux précède ou accompagne l'affranchissement politique.

On n'est libre qu'à la condition de l'être partout : dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre social.

Si vous prenez la peine de consulter notre propre histoire, vous rencontrerez plus d'une fois des preuves de cette solidarité étroite qui unit, par moments, les deux questions au point de les confondre. — Voyons ensemble :

Je ne voudrais certes pas justifier les sanglantes horreurs de 93, particulièrement la persécution dont le clergé catholique tout entier a été victime, mais je me les explique parfaitement : elles étaient dans la logique des événements.

Ce que la Révolution poursuivait, jusque sur la plateforme de l'échafaud, dans la personne de Louis XVI, ce n'était pas l'homme ; au fond, que lui importait l'homme ? — C'était l'institution royale, c'est-à-dire la domination de tout un peuple par la royauté.

Ce qu'elle entendait frapper dans sa poursuite acharnée contre la noblesse, ce n'était pas tel comte ou tel marquis, — non ! — c'était la féodalité, c'est-à-dire la domination du peuple par les castes.

Et de même, ce qu'elle cherchait à atteindre dans sa haine ardente contre tous ceux qui, à cette triste époque, portaient votre robe, ce n'était pas simplement le prêtre, — c'était la domination cléricale !

Tout aussi bien que le roi et la noblesse, vous représentiez le despotisme ; on devait donc s'attaquer à vous.

Peut-être les sombres acteurs de ce drame sanglant ne se rendaient-ils pas compte personnellement du caractère social de l'œuvre qu'ils accomplissaient, je vous accorderai cela, pour peu que vous y teniez ; mais l'histoire, qui s'élève au-dessus des passions éteintes pour juger les faits accomplis, sait découvrir, à distance, leur véritable signification.

Une logique implacable entraînait les masses contre vous.

Lors donc qu'aujourd'hui nous élevons la voix contre les prétentions arbitraires du clergé catholique, quand nous résistons à ses empiétements, quand nous dénonçons son impuissance et celle de son dogme à diriger nos consciences, ne croyez pas que nous ayons pour but de satisfaire de vieilles rancunes ou que nous obéissions à de mesquines jalousies. La pensée qui nous inspire est plus haute : nous voyons en vous tous, ou, pour parler plus exactement, nous trouvons dans la doctrine que vous prêchez le plus sérieux obstacle au progrès politique et intellectuel de notre pays ; nous sentons que vous arrêtez fatalement, par votre immobilisme, le développement de nos libertés, que vous entravez notre marche, — et, dans toute la franchise de notre caractère, nous osons vous le dire.

Ne cherchez point d'autre cause à nos attaques réitérées, il n'en existe pas. L'amour du progrès et l'amour de la liberté sont les seuls mobiles de cette guerre implacable, mais loyale.

Ce n'est point notre faute, après tout, si la liberté de conscience est le point de départ de toutes les autres libertés. Nous n'avons point fait cette loi. C'est Dieu, votre maître et le nôtre qui, dans sa profonde sagesse, a voulu qu'il en fût ainsi, — pour nous éclairer, très-vraisemblablement. Sans cette connexité des faits, sans cet enchaî-

nement, sans ce lien, où donc serait le guide pour notre raison ? Il faut bien que quelque chose nous instruisse.

Or, je ne vous le dissimule pas, une grande lumière nous arrive de ce côté. La certitude désormais acquise qu'aucune liberté civile ni politique ne peut être complète si les consciences restent dominées, nous montre clairement quel chemin nous avons à suivre pour conquérir définitivement notre indépendance.

Il ne s'agit plus de vous proscrire, mais tout simplement de vous abandonner.

C'est moins barbare, et cela revient au même.

Tout le monde ne comprend pas cette nécessité, voilà pourquoi je considère comme un devoir impérieux de ne pas abandonner le terrain sur lequel je me suis placé, avant d'avoir convaincu le plus grand nombre possible de ceux auxquels je m'adresse.

Il semble, tout d'abord, que l'on ait énoncé une chose évidente quand on a dit : « La soumission des consciences entraîne fatalement la soumission des volontés et des actes. » — Eh bien ! non ; cela n'est pas, paraît-il, aussi évident que vous pourriez le supposer. La preuve, c'est qu'une foule de braves gens, parfaitement intentionnés du reste, refusent de comprendre et de se rendre.

Il est cependant bien urgent qu'aucun doute ne reste, à cet égard, dans l'esprit public.

Nous sommes, en France, à la veille de grands événements ; telle est, du moins, ma conviction profonde.

Nous touchons à une transformation radicale, non-seulement de nos idées et de nos mœurs, mais, — ce qui est tout aussi grave, — de nos institutions.

Il est impossible, en effet, que le gouvernement, éclairé par les conseils désintéressés qui lui arrivent de toutes parts, ne songe pas sérieusement à réformer certaines lois restrictives qui sont une gêne pour lui, en même temps qu'un obstacle pour nous.

Je ne parle pas seulement ici, vous le pensez bien, des lois sur la presse et sur le droit de réunion dont nous attendons avec impatience la discussion au sein du Corps législatif. Mes prévisions vont au delà. J'entrevois, pour un temps fort peu éloigné, l'inauguration certaine d'un système de gouvernement en harmonie parfaite avec nos besoins nouveaux.

Cela sera, parce que la loi des choses exige qu'il en soit ainsi. Nulle force humaine ne saurait l'empêcher.

Regardez bien ! et vous verrez que tout concourt à rendre ce résultat inévitable.

Trois grands problèmes, je veux dire trois importantes réformes, s'imposent dès ce moment à nous. Voilà donc la guerre à la routine ouvertement déclarée.

Par laquelle de ces réformes commencera-t-on ? Je l'ignore absolument. Peut-être par toutes les trois à la fois ; mais ce serait une faute.

Quant à moi, je les classe dans l'ordre suivant, qui me paraît être l'ordre naturel dans lequel on devrait les

aborder, si, chose peu probable, il était possible, en pareille matière, de procéder systématiquement :

La réforme *religieuse*.

La réforme *politique*.

La réforme *économique*.

Parallèlement à ces trois questions principales, j'en inscrivis une quatrième à laquelle j'attache une importance non moins grande : — L'émancipation *morale, intellectuelle et civile* de la femme.

L'ensemble de ces questions diverses constitue ce que j'appelle le *problème social*.

Sachez-le, monsieur, ce sont là, pour la société contemporaine, des questions de vie ou de mort. De la solution qui leur sera donnée, dépend le salut du pays.

L'avenir, — un avenir prochain, — vous dira si je me trompe.

Mais vous n'êtes pas plus aveugle que moi ! Est-ce que mille symptômes, avant-coureurs des événements de demain, ne vous avertissent pas comme ils m'avertissent moi-même ? Est-ce que vous ne sentez pas dans l'air, vous aussi, comme un vague prélude de notre résurrection à la vie publique ?

Le grand mouvement coopératif auquel nous assistons n'est autre chose que le premier signe du réveil des masses. Ces sociétés nombreuses qui se fondent, cette participation des travailleurs aux bénéfices des entreprises, ces revendications incessantes du droit collectif

et de la liberté individuelle, sont autant de signes des temps.

Tenez ceci pour certain : avant peu, le pays, rendu à lui-même par la sage prévoyance de ceux qui président à ses destinées, verra s'accroître ses moyens de développement.

De savants économistes, dont quelques-uns sont mes amis, ont prédit la transformation prochaine du prolétariat ; — moi, je prédis la fin prochaine de toutes les servitudes !

Le jour qui nous éclaire est une aurore !

Seulement, ne l'oubliez pas, quelque liberté qui nous soit laissée, si généreuses et si droites que soient nos intentions, nous ne fonderons rien de durable, pas plus en politique qu'en économie sociale, si nous ne savons pas avant tout nous entendre sur la portée du mot *justice*, si nous conservons de Dieu et de ses lois des notions contradictoires ; si, enfin, ainsi que je l'ai dit déjà, nous ne tombons point d'accord sur les bases du devoir et du droit, sur l'origine et la sanction de la morale.

Un idéal religieux nouveau, conforme à la raison et au sentiment, c'est-à-dire conforme *aux lois identiques de la science et de la conscience*, peut seul nous donner cet accord si désirable.

Il est de toute évidence, pour quiconque veut prendre la peine de réfléchir, que la contradiction ne peut continuer d'exister entre nos croyances religieuses et nos opi-

nions politiques, sans qu'il en résulte inévitablement un trouble moral pareil à celui qui, depuis tant d'années, jette la confusion et l'obscurité dans nos lois organiques les plus loyalement délibérées.

Que cette opposition se rencontre dans le même homme, — ce qui n'est pas rare aujourd'hui, — ou qu'elle résulte du choc instantané de deux individualités mises en présence, l'effet sera absolument le même.

Prenez un législateur imbu des doctrines du surnaturalisme, si bien intentionné que soit ce législateur-là, jamais il ne votera des lois franchement libérales. Ne se sentant point libre dans sa conscience, il n'osera se proclamer libre dans les actes de sa vie extérieure. Les assemblées politiques de toutes les nations de l'Europe nous fournissent, à chaque instant, des exemples frappants de ce fait parfaitement normal. La croyance religieuse agit sur le libéralisme et le contient.

Supposez maintenant, pour que mon raisonnement vous apparaisse clairement sous ses deux aspects, supposez un catholique et un athée chargés de préparer en commun une loi fondamentale quelconque. Pensez-vous qu'ils parviendront jamais à s'entendre ?

Non, évidemment ; par cette excellente raison qu'ils n'ont pas le même point de départ. L'un songera au ciel, quand l'autre songera à la terre ; le premier invoquera les Saints-Livres, la révélation, le respect dû aux décisions souveraines du chef de l'Église ; le second considérera purement et simplement le respect dû à la personne humaine.

Si, forcés d'aboutir, ils arrivent, par de mutuelles concessions, à bâcler une loi, ce sera nécessairement une loi boiteuse, imparfaite, illogique, impraticable.

L'accord sur les principes est donc d'une nécessité absolue.

Tant que ce premier point ne sera pas obtenu, on ne fera rien de bon.

Cette vérité, monsieur, vous semble-t-elle maintenant assez claire ?

Et si vous l'admettez, comme je l'espère, vous paraît-il toujours que je doive m'arrêter ? Ne pensez-vous pas, au contraire, qu'au risque même de fatiguer quelques-uns de mes lecteurs, je doive poursuivre avec courage ma tâche commencée ?

Ah ! je conviens que tout cela n'est pas très-récréatif, et qu'une bonne petite chronique, tant soit peu grivoise, semée d'anecdotes et de bons mots, dans laquelle je raconterais, avec tout le charme dont je suis incapable, de piquantes histoires d'hier, — ou du siècle dernier, — ferait bien mieux l'affaire d'une certaine fraction du public. Mais je ne songe point à cela. Ce n'est pas pour amuser, aux heures de la sieste, les indifférents et les blasés, que j'ai pris la plume. Je crois avoir recueilli, dans le cours de ma vie, quelques utiles et saines vérités, et je m'efforce de les vulgariser ; tel est le but unique de ce travail persévérant.

Du reste, je n'ai pas à me repentir du rôle ingrat que j'ai choisi. Les encouragements ne me font point défaut, Dieu merci ! ce qui prouve une fois de plus combien les esprits éclairés de notre temps sentent le besoin d'une synthèse nouvelle qui satisfasse du même coup, et leur sentiment religieux et leur libéralisme politique.

Dans ma prochaine lettre, je vous donnerai, sous forme de *Credo*, ce que je pense pouvoir appeler : *La profession de foi philosophique et religieuse du rationalisme moderne*.

Ce sera, si l'on n'y veut voir que cela, ma *confession personnelle*. Mais, en vérité, et malgré le caractère tout privé que j'entends laisser à ce programme, je puis bien vous affirmer qu'il est, dès maintenant, un programme collectif.

Paris, 4 août 1867.

LETTRE DIX-SEPTIÈME

LA PROFESSION DE FOI DU RATIONALISME
RELIGIEUX.

Monsieur,

J'arrive à l'exposition de principes que je vous ai depuis si longtemps promise. Le moment est venu de donner enfin la parole au rationalisme moderne.

Mais auparavant, quelques considérations générales me semblent nécessaires. Quand un homme met sa pensée à nu, comme je vais le faire, et qu'il ouvre en quelque sorte à deux battants les portes de sa conscience, c'est bien le moins qu'il prenne ses précautions contre les interprétations erronées de ceux qui le jugeront. Si peu que l'on soit, on tient à rester ce que l'on est.

Ainsi, je ne voudrais pour rien au monde être confondu avec les négateurs systématiques dont l'unique préoccupation paraît être de répudier rigoureusement et *a priori*, tout ce qui, dans leur opinion, serait de nature à rappeler de près ou de loin la foi ancienne; — doctrines aveugles pour lesquels le passé n'a rien de bon,

rien de vrai, rien de sain, rien d'utile, et pour qui le seul mot de religion est un épouvantail.

— Le mot *religion* est un mot compromis, me disait il y a quelque temps l'un d'eux, il ne faut plus le prononcer.

Tel n'est point mon avis. La libre-pensée n'a pas pour mission exclusive de nier sans cesse et partout, comme certains esprits affamés de critique semblent disposés à le croire. Son rôle, au contraire, est de tout examiner, de tout discuter, et, l'examen fait, la discussion close, de repousser sans hésitation ce qui est erreur ou préjugé, en conservant avec soin, comme un précieux héritage, ce qui résiste au double contrôle de la raison et du sentiment.

C'est pourquoi je me dis *rationaliste*, par opposition aux surnaturalistes comme vous; mais c'est pourquoi, en même temps, je repousse la qualification de *positiviste*. Les positivistes n'admettent que le fait matériellement prouvé; ils ne tiennent compte, ni du sentiment qui est un guide, ni de l'hypothèse qui est un moyen de recherche: un *postulat* de la vérité, comme on dit en langage philosophique. — Au cas où vous seriez tenté de me ranger dans cette catégorie de polémistes, je vous prie d'y regarder à deux fois.

Voilà qui est entendu, et vous commencez, je l'espère, à comprendre sur quel terrain je compte me placer.

La philosophie, quoi qu'on en dise, sait respecter ce qui est respectable; elle ne s'attaque qu'aux choses qui

méritent d'être attaquées. Il se peut, — je ne le nie point, — que l'esprit de parti aille parfois au delà ; je connais des systèmes qui, au nom de la science, portent hardiment la main sur toutes les affirmations de l'ordre purement spéculatif. Mais qu'est ce que cela prouve ? La philosophie doit-elle endosser toutes les excentricités et tous les écarts de quelques adeptes irréfléchis ou égarés ?

Non, assurément : à chacun la responsabilité de ses paroles et de ses actes.

L'esprit moderne, j'y insiste, ne brise pas d'une manière absolue avec toutes les traditions du passé ; il ne repousse pas *à priori* et sans examen, les croyances que lui ont transmises les générations précédentes. Ce serait une inconséquence en même temps qu'une injustice. La vérité n'est pas née aujourd'hui ; elle a sa racine dans les temps écoulés. Tout s'enchaîne dans l'ordre de la connaissance comme dans l'ordre des faits ; le progrès est fait d'alluvions. Nos plus récentes conquêtes sont l'œuvre de tous les siècles ; nous ne possédons rien qui nous soit absolument propre.

Séparez donc l'idée moderne du mouvement philosophique du xviii^e siècle, je vous en défie bien ! Vous ne séparerez pas davantage le travail intellectuel accompli par Voltaire et par Rousseau, de l'affranchissement moral longuement élaboré par les principes régénérateurs du christianisme. Il y a des ébauches de vérité dans les superstitions du moyen âge.

Le Christianisme et la Révolution sont inséparables.

L'un est le contraire de l'autre, mais l'un a enfanté l'autre. Tout ce que nous savons, tout ce que nous connaissons, a été préparé par de nombreux tâtonnements antérieurs : ceci procède de cela. L'idée d'aujourd'hui est fille de l'idée d'hier. L'esprit marche par étapes. Ce qui paraissait obscur devient lumineux ; mais les pâles lueurs du passé ne sont pas toutes éteintes, et nous aurions grand tort de les dédaigner. Elles se confondent avec nos clartés nouvelles comme l'aube avec le jour, sans disparaître et sans s'anéantir.

Toute lumière est faite de rayons.

Donc la tradition n'est pas rompue, et elle ne peut l'être. Une chaîne invisible nous rattache à l'œuvre du passé, et, quelles que soient nos prétentions à l'originalité, il nous faut reconnaître que nous avons des pères, même parmi les hommes attardés que nous combattons aujourd'hui.

Toutefois, cet héritage de la tradition, — héritage que je respecte pour ma part comme un appoint réel dont il nous faut tenir compte, — je ne consens à l'accepter que sous bénéfice d'inventaire. J'entends avoir le droit de dégager les vérités latentes des erreurs qui les voilent et les obscurcissent ; car, il faut bien en convenir, les vérités philosophiques et religieuses que nous a transmises le moyen âge ont été tellement altérées, j'oserai dire même tellement dénaturées par d'innombrables fictions, qu'on les prend elles-mêmes aujourd'hui pour des fictions

et des préjugés. On les confond avec l'enveloppe épaisse qui les recouvre. De là le peu de crédit dont elles jouissent.

Telle affirmation qui est vraie en soi, cesse de l'être par la manière dont elle est formulée, et surtout par la façon malencontreuse dont on s'avise parfois de l'interpréter.

Je vous citerai comme exemple l'affirmation de Dieu.

Il ne suffit pas, sachez-le bien, de proclamer une vérité, même incontestable, pour qu'elle soit, de prime-saut, acceptée par tout le monde; il faut encore la présenter sous un jour raisonnable, sans quoi elle répugne, et je ne m'étonne plus qu'on la nie.

Ce que l'on nie, en somme, le plus ordinairement en pareil cas, c'est le caractère de l'affirmation, plutôt que l'objet affirmé.

Ayez de Dieu une idée rationnelle, on sera avec vous; mais si vous présentez un fétiche, je comprends que la conscience se révolte et que l'esprit proteste.

La raison ne peut admettre le contradictoire.

C'est vous qui avez fait les athées. Votre conception de Dieu est telle qu'on est obligé de la repousser. Ne vous défendez pas! Vous sentez vous-même, à certaines heures, l'incontestable faiblesse de vos démonstrations. Je ne vous apprends rien quand j'ose vous dire que l'athéisme n'est le plus souvent qu'une réaction de l'esprit contre toutes les fausses notions imposées par l'enseignement traditionnel de votre Église, une sorte de

protestation de la conscience, qui se sent trompée et qui s'indigne de l'être !

La science a mis à notre disposition des données que ne possédait pas le moyen âge. Ces données nous permettent de discuter ce que nos pères ne discutaient pas, d'expliquer ce qu'ils n'expliquaient pas.

Ils croyaient en Dieu, nous y croyons ; voilà un point commun. — Mais où les divergences se manifestent et où la séparation se fait, c'est lorsqu'il faut en venir à préciser l'objet de l'affirmation.

Quant à moi, je vous le répète, j'entends tenir compte, dans l'étude que je fais de la question religieuse, de toutes les croyances du passé ; je les justifie même, à l'occasion, contre les détracteurs de parti pris, parce qu'elles ont eu, quoi qu'on dise, leur raison d'être et leur légitimité. Mais je ne conserve d'elles que ce qu'elles renferment de conciliable avec l'état actuel des connaissances humaines, et je repousse tout ce que la science contredit et condamne.

Il résulte, monsieur, de ce travail préparatoire, de ce contrôle intérieur auquel je soumetts toutes choses, que je ne laisse arriver à mon esprit que l'élément inaltérablement vrai, immuable, éternel, contenu dans l'affirmation dogmatique des sociétés antérieures.

En ce qui concerne l'idée de Dieu, dont je parlais tout à l'heure et que je choisis presque toujours comme exemple dans des discussions de cet ordre, parce qu'elle

est la plus controversée, j'ai reconnu que non-seulement l'existence d'une force supérieure, intelligente, consciente, autonome, n'était point démentie par la science ; mais que la science, au contraire, forçait à reconnaître, dans la nature, l'action permanente d'un être intelligent, conscient, autonome, supérieur à nous en puissance et en sagesse ; d'où j'ai conclu à la vérité de l'affirmation de Dieu, — sous réserve, bien entendu, du droit qui m'appartient de concevoir Dieu différemment que ne l'ont conçu et présenté les religions prétendues positives.

Et de même, quand j'ai examiné les diverses formules présentées par le dogmatisme des anciens cultes, je les ai trouvées toutes inacceptables. Aussi je les rejette, mais sans rejeter le fond. Le fond peut être vrai, alors que la forme est mauvaise.

La science, au point où elle en est, ne peut pas toujours servir de guide en ces matières ; elle dit bien ce qui est faux, mais je suis forcé de reconnaître qu'elle ne dit pas toujours ce qui est vrai ; elle montre ce que Dieu n'est pas, sans montrer complètement ce que Dieu est.

De là nos hypothèses plus ou moins probables, plus ou moins admissibles. Aussi n'aurai-je jamais la prétention que je vous reproche, de vouloir imposer une conception quelconque de Dieu. Je déclare au contraire que toutes celles-là sont légitimes, qui ne sont contradictoires ni à la raison ni au sentiment. Au surplus,

des conceptions de Dieu, très-distinctes entre elles, peuvent être *toutes* également exactes. Dieu n'est saisissable, pour aucun esprit, dans son universalité. Chacun de nous peut le voir sous des aspects différents qui tous sont vrais. Cela justifie les diverses manières de le concevoir, sans que, pour cela, l'une exclue absolument l'autre. Il me suffit qu'aucune ne soit contradictoire à la science, et qu'elles ne soient pas contradictoires entre elles, pour que je puisse dire qu'elles sont toutes légitimes au même titre.

Je vous demande pardon de ces longues explications, mais il ne me semble pas qu'elles fussent tout à fait inutiles.

Je touche maintenant au point le plus délicat de ma tâche; il s'agit d'exprimer, en termes aussi clairs que possible, ce que je considère, jusqu'à nouvel ordre, comme l'expression la plus exacte de la vérité philosophique et religieuse.

Evidemment la discussion pourra modifier le programme qui va suivre en l'éclairant de lumières nouvelles; car la connaissance est progressive, et la science, qui est le guide de la connaissance, ne s'arrête point.

J'espère donc m'élever quelque jour moi-même à des conceptions plus nettes.

En attendant, voici, en toute sincérité, l'état vrai de mon esprit au moment présent.

*
* *

J'affirme Dieu, principe intelligent de ce qui *est*.

Je vous dirai plus tard, si cela vous paraît nécessaire, comment je le conçois.

Pour le moment, je me borne à la simple énonciation de ma croyance, que je formule brièvement en ces termes :

Dieu, c'est l'ÊTRE, c'est l'Absolu, c'est l'Infini, c'est la Raison Universelle, ce qu'on pourrait appeler le *Moi conscient* de l'univers.

Dieu, ainsi conçu, n'est pas une abstraction, mais une réalité.

Il vit, il pense, il sent, il sait, il veut, il agit; — il est un *Être*, en un mot.

Sans doute tout cela est bien vague, mais, je vous le répète, nous y reviendrons, pour peu que le sujet vous intéresse. Je veux simplement constater aujourd'hui que j'affirme Dieu, et que je l'affirme personnel et conscient.

*
* *

Je crois à l'immortalité des âmes, je veux dire à la persistance de l'être *individuel* à travers les transformations sans nombre qu'il subit; transformations qui ne sont que des changements de formes et de rapports, des modifications successives et progressives dans l'ordre phénoménal.

Je crois que la vie actuelle n'est qu'une étape de la vie éternelle.

Je crois que l'existence se poursuit indéfiniment de monde en monde, d'étoile en étoile, d'évolution en évolution, et que chaque degré franchi, chaque période parcourue, est un progrès ou une chute.

Je crois que l'être s'élève ou descend, dans la série indéfinie des existences, selon qu'il a grandi ou qu'il s'est abaissé dans les vies antérieures, sans jamais rien perdre cependant des facultés qu'il a une fois acquises.

Je crois, en conséquence, que chacun de nous prépare, à tout instant, son état futur.

*
* *

Je crois à l'éternité de la *matière*, nécessaire aux manifestations phénoménales de la vie, à la formation des organes, à l'échange incessant des rapports entre les individus.

Je la considère comme étant un *aspect* des êtres.

Je crois à l'éternité de la création.

Ceci, monsieur, n'est ni un paradoxe, ni une contradiction. — Créer est un des attributs de Dieu ; la création est donc éternelle comme Dieu : l'univers n'a pas eu de commencement.

Je crois que chaque être, pris en particulier, a eu un commencement, mais que Dieu ayant, de toute éternité, créé des êtres particuliers, aucun commencement ne peut être assigné à l'univers. Cela est aussi difficile à

démontrer que l'éternité de Dieu *auteur*, mais ne l'est pas davantage. — De même qu'après moi il naîtra des êtres en nombre indéfini, de même avant moi, il en est né en nombre indéfini, sans que je puisse assigner aucune date au commencement.

Aussi bien que je conçois l'impossibilité de donner une limite au temps, je comprends l'impossibilité de trouver une origine à la création.

*
* *

Je crois que tous les êtres vivant et agissant dans l'univers, ont une âme susceptible de développement et d'accroissement.

Je considère les animaux, les plantes et les minéraux eux-mêmes, comme nos frères cadets.

Il n'y a que des êtres dans l'univers ; — chaque atome d'atome possède une âme.

Et toutes ces âmes sont éternelles et progressives comme la nôtre !

Je crois que nous avons parcouru les degrés inférieurs de la vie, ici ou ailleurs, et que les êtres que nous laissons en arrière monteront et s'élèveront à leur tour.

*
* *

Je crois que tout acte accompli produit son effet, bon ou mauvais, profitable ou préjudiciable, et que l'idée d'*effacement* par le pardon divin est une erreur.

Pardon ne peut être synonyme d'*annulation*.

*
* *

J'affirme l'infailibilité de la raison et la puissance de la science.

La raison est *lumière* et la science *certitude*.

Ce que démontre la science est vrai, ce qu'elle contredit est faux.

Tout le reste est hypothèse.

Je professe que la raison est *une* et qu'elle est divine en l'homme comme en Dieu.

Il n'y a pas deux raisons : la raison divine et la raison humaine, une raison supérieure et une raison inférieure, — il y a LA RAISON.

*
* *

Je proclame la religion indéfiniment progressive, comme la science.

La religion a pour objet les rapports de l'homme avec l'infini, c'est-à-dire avec tout ce qui est. Elle suit la connaissance, se modifie avec elle, s'élève et s'épure avec elle.

Je proteste que la foi religieuse est surtout du domaine individuel ; qu'elle ne saurait par conséquent relever d'aucune autorité dogmatique ou gouvernementale.

On appelle dogme ce que l'on *croit* ; on devrait appeler dogme ce que l'on *sait*.

C'est la science qui fait le dogme.

Je crois au rapport direct et permanent de l'homme

avec Dieu ; chacun de nous porte son temple en soi ; chacun est son propre prêtre.

*
* *

J'affirme le *droit*, j'affirme le *devoir*.

Droit et devoir sont deux mots synonymes, exprimant deux idées identiques :

Le droit est la liberté revendiquée pour soi.

Le devoir est la liberté respectée chez autrui.

Ce qui est le droit pour l'un devient le devoir pour l'autre, — et réciproquement.

L'accord du Droit et du Devoir produit la JUSTICE.

*
* *

Je crois à la liberté, à la fraternité, à l'égalité.

J'appelle *liberté*, le droit pour chacun de se gouverner soi-même ;

J'appelle *fraternité*, le devoir d'user de la liberté dans l'intérêt général ;

J'appelle *égalité*, la réciprocité du droit et du devoir.

*
* *

J'affirme la Solidarité ÉTERNELLE de tous les êtres.

J'entends par *solidarité* la loi en vertu de laquelle s'exerce l'action continue et indéfinie, non-seulement des individus d'une même espèce entre eux, mais aussi de l'individu de chaque espèce sur la collectivité des êtres, et de la collectivité sur l'individu.

Cette loi de solidarité nous rattache au passé, au présent et à l'avenir : au passé, par le profit que nous retirons ou le préjudice que nous éprouvons des œuvres de ceux qui nous ont précédés dans la vie ; au présent, par l'influence incontestable qu'exercent sur nous les actes bons ou mauvais, les croyances, les volontés, les conseils, les mœurs, les passions même de ceux qui nous entourent ; à l'avenir, par l'héritage politique, religieux, littéraire, artistique, scientifique et moral que nous laisserons à nos descendants.

Je crois fermement que la solidarité ne se limite pas aux rapports existant visiblement entre les individus d'une même espèce ou d'un même monde, mais qu'elle s'étend à l'univers tout entier ; de telle sorte qu'elle nous lie aux êtres des degrés inférieurs, tout aussi bien qu'à ceux qui peuvent nous être supérieurs. Toutefois, je reconnais qu'elle nous unit plus étroitement encore à nos semblables.

Et maintenant, que vous dirai-je ?

Vous importe-t-il de savoir ce que je nie ? — Rigoureusement, je pourrais me dispenser de vous le dire ; mes négations se déduisent sans effort de mes affirmations. Mais je ne veux laisser de place à aucune équivoque, et je poursuis.

*
* *

Je nie le Dieu des conceptions passées, le Dieu à qui

vous attribuez nos jalousies, nos colères, nos haines, nos faiblesses ; le Dieu fait à l'image de nos passions.

Je nie le Dieu du privilège et de la grâce, le Dieu capricieux et arbitraire qui viole ses propres lois et bouleverse l'ordre universel sur la simple prière des hommes.

Ce Dieu-là n'existe pas ; ce sont vos imaginations qui l'ont créé.

Dieu, monsieur, est *identique à sa loi*.

Je nie le Dieu qui délègue son pouvoir à des créatures humaines, concède le droit d'absoudre ou de retenir en son nom, et ne *délie* dans le ciel que ce que le prêtre a *lié* sur la terre.

Il n'appartient à aucun homme, si grand qu'il soit, d'exercer l'autorité divine, — fût-ce par procuration.

*
* *

Je nie que ce qu'on appelle *la mort* soit la fin de notre activité libre, et qu'il n'y ait plus, au delà du tombeau, pour l'âme envolée, d'autre alternative que le salut béat, la damnation sans espérance... ou le néant !

Je nie que le sort futur de chacun de nous soit irrévocablement fixé à l'heure suprême du dernier soupir.

Je nie la souffrance éternelle et la béatitude éternelle !

*
* *

Je nie la révélation surnaturelle par voie de communication directe de quelques hommes privilégiés avec Dieu.

Nul n'a vu l'*Invisible*, nul n'a conversé face à face avec l'*Être*, nul n'a contemplanté l'Infini dans son infinité !

Je nie que la morale consiste à vivre contrairement aux lois de la nature, à macérer le corps pour sauver l'âme, à placer certaines exigences du culte au-dessus des saints devoirs de la famille.

*
* *

Je nie la *fatalité* du péché originel, qui fait de chaque enfant un coupable, avant même qu'il ait eu conscience de sa vie.

Je nie que le salut soit une œuvre exclusivement individuelle, et que l'homme puisse se séparer volontairement du reste de ses semblables.

Ce que vous appelez salut, moi je l'appelle progrès.

Se sauver, c'est monter, c'est s'épurer, c'est grandir.

— *Nous ne nous sauverons point les uns sans les autres !*

Je repousse donc, dans un grand nombre de ses préceptes, la morale étroite, aveugle, égoïste du catholicisme, que je ne confonds pas, — notez-le bien, — avec la morale chrétienne. Il y a une différence énorme entre l'austère parole de Jésus et vos *Petits Traités de bonne conduite*.

D'autre part, je nie que la morale ait son origine et sa sanction dans l'homme ; qu'elle soit, par conséquent, indépendante de tout principe supérieur.

Qu'on la proclame indépendante des *formes* religieuses, soit ; mais indépendante de Dieu lui-même, non.

La morale a son origine en Dieu et sa sanction dans le jeu normal et régulier des lois de l'ordre universel.

*
* *

Je nie que le droit des princes soit au-dessus du droit des peuples, et que la tâche enviée de gouverner les hommes émane d'une délégation spéciale de Dieu.

Je nie les privilèges de caste et les droits exceptionnels que confère la naissance.

Chacun vaut par soi ; — *Nul ne vaut par ses pères.*

*
* *

Mais en voilà bien assez, car ce sujet est délicat.

J'ai pu m'étendre sur mes affirmations, cela était utile. A quoi bon, maintenant, vous dire en détail tout ce que mon esprit repousse ?

Un seul mot vous suffira :

Je repousse, monsieur, tout ce qui, dans le domaine des hypothèses, est contradictoire aux données de la science et aux saines lumières de la raison et du sentiment.

Vous voilà, je suppose, suffisamment édifié.

Maintenant concluons :

Vous pensez bien qu'au fond, et malgré la forme que

j'ai employée, il s'agit fort peu de ce que je crois ou de ce que je ne crois pas. Cela n'intéresse absolument personne, et ce serait, de ma part, une fatuité sans exemple que d'imaginer le contraire. Je n'ai pas la sottise de supposer qu'un seul homme au monde puisse s'en préoccuper.

Mais je crois représenter une fraction notable de l'opinion publique. Considérée, à ce point de vue, la *Profession de foi* qui précède revêt tout de suite un autre caractère.

Ma chétive personnalité, un instant mise en cause, disparaît; devant moi, derrière moi, au-dessus de moi, il y a la foule... je ne suis plus *moi*, je m'appelle LÉGION !

Je n'ai été qu'un écho !

Oui, sachez-le bien, toutes ces idées que je viens d'émettre, toutes ces hypothèses qui vous font sourire, tous ces principes que je proclame et que vous contestez, sont dans l'air; des milliers d'hommes les pressentent vaguement; les consciences, vides de foi, s'appêtent à les recevoir.

Prenez garde! nous sommes en chemin!

C'est la vérité pure, monsieur, que les vieux dogmes s'en vont et qu'une doctrine nouvelle les remplacera bientôt. Vous n'en voulez rien croire; il ne vous semble pas que votre Église puisse jamais périr. Ignorez-vous donc le puissant empire de la raison sur la foi?

Mais regardez ce qui se passe ! mais écoutez ce qui se dit !

Vous les croyez révélés, vos dogmes, et c'est pour cela que vous les jugez éternels. — Est-ce que la science n'est pas, elle aussi, une révélation permanente ? et, de toutes les révélations, n'est-elle pas la plus sûre ?

Je vous le répète, c'est folie que de vouloir lutter contre elle ; de simples croyances ne peuvent tenir contre les convictions ; la connaissance sera toujours plus forte que la foi.

Paris, 1^{er} septembre 1867.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE

20 MA 69

587

TABLE DES MATIÈRES

Introduction par M. Ad. Guérout.....	v
LETTRE PREMIÈRE. La Conscience et la Foi.....	1
II. Le Prêtre et l'Orthodoxie.....	17
III. Les Inconséquences de la Foi.....	33
IV. L'Éducation cléricale, 1.....	51
V. L'Éducation cléricale, 2.....	67
VI. L'Éducation cléricale, 3.....	91
VII. Les Enseignements de la Chaire, 1.....	104
VIII. Les Enseignements de la Chaire, 2.....	118
IX. Les Miracles contemporains.....	137
X. Le Vouement.....	154
XI. La Crise religieuse.....	171
XII. Où en sont les Consciences.....	189
XIII. Le Scepticisme.....	204
XIV. Ce qui se passe dans la Famille.....	219
XV. L'Œuvre d'aujourd'hui.....	237
XVI. Les grands Problèmes.....	252
XVII. La Profession de Foi du rationalisme religieux.....	268

Imp. L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DU MÊME ÉDITEUR

Histoire du Droit de guerre et de paix, par M. Marc DUPRUISSE. 2 ^e édition. 1 volume in-18.....	3 50
L'Armée et la Révolution, par Ch.-L. CHASSIN. 1 vol. in-18.	3 50
La Guerre, l'Organisation de l'armée et l'Équité, par M. d'ESCAVAC DE LAUTURE. 1 vol. in-8.....	3 ..
La Loi militaire (<i>expliquée par demandes et par réponses</i>), catéchisme des familles, par MM. ISAMBERT et COFFINHAL-LAPRADE. 12 ^e édition. Brochure in-32, 0 40. Par la poste....	0 50
Opinion d'un électeur sur la loi militaire, par M. le comte DE GARDANE. Brochure in-8, 0 50. Par la poste.....	0 60
1812-1813. Campagne de Russie, par M. ALFRED ASSOLLANT. Un fascicule grand in-8 illustré.....	1 60
La Censure et le régime correctionnel, par M. ÉDOUARD-LAFERRIÈRE, précédé d'une lettre de M. PELLETAN à M. ERNEST PICARD, sur la liberté de la presse. 2 ^e édition. 1 volume in-18..	2 ..
L'Article 75 de la Constitution de l'an VIII sous le régime de la Constitution de 1852, par M. CASIMIR PEIRER. 1 vol. in-8.	2 ..
La France en 1868, par M. JOSEPH MICHON. Brochure in-8..	1 ..
Des Effets de la liberté, par M. le comte DE GARDANE. 1 vol. in-8.	2 50
Pamphlets d'un franc parleur, par ÉDOUARD SIEBECKER. 1 vol. in-18.....	3 50
La Démocratie et M. Renan, par JULES LABBÉ. Brochure in-8.	1 ..
L'Europe sauvée et la Fédération, par STRADA. 1 vol. in-18.	3 ..
La Question romaine devant l'histoire, 1848 à 1867; précédée de <i>France et Italie</i> , par M. EDGAR QUINET. 1 volume in-18.....	3 50
Discours de M. Jules Favre sur la seconde expédition romaine, prononcé le 2 décembre 1867. Brochure in-8.....	1 ..
L'Agonie de la Papauté, par M. ODYSSE BAROT. Brochure in-8.	1 ..
La coopération et la politique aux ouvriers, par M. P. MAILLARDIER, ancien représentant. Brochure in-8. 0 50. Par la poste	0 60
Le Crédit mobilier et ses actionnaires. Brochure in-8.....	1 ..
Les Déficit, 1852-1868, par M. H. ALLAIN-TARGÉ. Brochure in-8.	1 ..
Aux 1,100,000 rentiers. Le nouvel Emprunt et la politique du grand-livre, par M. ACHILLE MERCIER. Brochure in-8....	1 ..
L'IMPOT (catéchisme du contribuable), expliqué par demandes et par réponses, par M. ISAMBERT. Brochure in-32, 0 40. Par la poste.....	0 50
La Productoin, la Consommation et le Libre échange, par M. RAOUL-BOUDON. Brochure in-8 ^e , 0 50. Par la poste.....	0 60

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN



1111

7

9